Universitäts
BIBLIOTHECA

Coll spe

L'ECOLE

DE

L'HOMME,

OU

PARALLELE

DES PORTRAITS DU SIÉCLE,
& des Tableaux de l'Ecriture Sainte.

OUVRAGE

Moral, Critique & Anecdotique.

TOME SECOND.

Nouvelle Édition.

A LONDRES.

M. DCC. LIII.

J. BRUNIER

Univers...
BIBLIOTHEQ...

DC
133.8
.G4
1753
v. 2

Coll. spec.

L'ECOLE DE L'HOMME.

DIXIE'ME LEÇON.

DE LA PUISSANCE des Maris.

LE Droit des Maris sur leurs Femmes, est le Droit le plus ancien : il est établi & fondé par la bouche de Dieu-même dans le Paradis Terrestre : il fait partie de la punition que Dieu prononça contre Eve, la premiére des femmes, & celle qui la premiére à obéi à la Loi qui la soumettoit à son Mari, par ces paroles :

* *Vous ſerez ſous la puiſſance de votre mari, & il vous dominera.*

Ce Droit eſt auſſi naturel, auſſi raiſonnable & auſſi étendu que celui des peres ſur leurs enfans. Ce dernier-ci même eſt ſujet à bien des reſtrictions & des obſervations, que le premier ne reçoit pas. Il eſt encore limité par les Loix humaines à un tems, & le premier n'a des bornes que la mort.

L'un & l'autre Droit, mal-entendu, dégénere en tirannie. L'eſclavage revolte la femme & les enfans. Les Maris & les peres leur doivent des égards; mais ces égards mêmes ont un point fixe. Un excès de foibleſſe eſt auſſi contraire à la Loi qu'un excès de rigueur.

La dureté maritale, dans le François, eſt un enfant bâtard qui ne trouve guéres où ſe loger; c'eſt un vice étranger qui ne prend que fort peu, & qui ne ſe fera jamais naturaliſer. Les conſeils des bonnes Mamans, des voiſines & des amies, ne lui permettent pas de pouſſer de grandes racines : tout le Sexe eſt en campagne pour les arracher, dès quelles ſe montrent. La moleſſe, à la faveur des Dames, a percé

* *Gen. chap.* III.

par-tout. Elle a pris dans presque tous les ménages. Les Maris ne sont plus que des demi femmes, plus foibles que leurs Femmes mêmes, qui sont devenuës, pour la plûpart, des hommes & demi.

Voyez TIMANTE dans son siége : quel air imposant ! qu'il sent bien son Juge ! Son regard fier, & sa contenance ferme annoncent un maître homme. Il paroît qu'il sait bien que sa charge l'éléve au premier rang ; on diroit même qu'il le sait trop. Il est toujours le premier au barreau, & n'en sort que le dernier. Il a raison, puisqu'il n'est maître que là. Une heure sonne, l'Audiance leve : Timante retourne à son hôtel : j'ai presque dit chez sa femme. Quelle différence de Timante à lui-même ! Elle n'est pas concevable. Il se défait avec sa robe de cet air d'autorité qui le fait craindre au Parquet. Son regard humble, sa contenance avilie, & son maintien mal-assuré conviendroient assez à une femme timide, s'il en étoit. Il semble qu'il oublie qu'il est homme ; on diroit même qu'il ne l'est pas. Peut-on, en effet, se flatter de l'être, lorsqu'on n'est que l'esclave d'une femme ? Que fait Timante de retour ? Il s'enfonce dans son Cabinet. Ses heures sont marquées

à cet égard, & ce sont à peu-près celles où MADAME tient appartement. Qui commande donc chez lui ? Faut-il le demander ? C'est Madame. C'est elle qui choisit jusqu'à ses habits, qui en ordonne l'air & le goût, & qui paie son Tailleur. S'il a besoin d'un Valet de chambre ; c'est à Madame qu'il faut s'adresser. Manque-t'il un Cuisinier où un Maître-d'Hôtel ? Il faut parler à Madame. C'est à elle que le Sellier & le Maréchal portent leurs mémoires. Y a-t'il des réparations à faire à la Ville ou à la Campagne ? C'est avec elle que le Masson & le Charpentier passent leurs dévis, où Timante ne fait que mettre son nom. C'est chez Madame qu'on tient le cercle, on ne soupe que chez Madame, on ne parle que de Madame, on ne connoît que Madame. A quoi sert Timante chez lui ? A donner son nom à Madame & sa livrée à ses gens : rien qu'à cela ? Pas à beaucoup plus.

Interrogez Timante sur sa foiblesse : il vous répondra qu'il n'a que de la complaisance ; qu'un mari doit en avoir pour sa femme, & qu'elle est de précepte. Là-dessus, il vous citera, emphatiquement, ce Verset de Saint Paul : *Maris, aimez*

vos Femmes comme vous-mêmes : Celui qui aime sa femme s'aime soi-même.

Je ne connois pas de précepte mieux suivi : le pouvoir des femmes & la foiblesse des hommes l'ont bien aidé à faire son chemin.

On abuse des meilleures Maximes : chacun les interprete à son gré, suivant son inclination & son goût. Timante croit n'être que complaisant. Qu'est MONTALTE ? Il est précisément le Pole-Antartique de Timante. Chez lui on ne connoît que lui. Dans le commerce civil c'est un homme affable, doux & agréable. Près de sa femme il est arrogant, brusque & insuportable. Sa femme ne paroît l'être qu'à certains jours du mois. Coiffeuses, Marchandes de modes & Couturiéres s'adressent à lui. Il choisit les Femmes de chambre de Madame, & tous ses gens en général. Il soutient tous les Domestiques contre l'antipathie qu'elle peut avoir contre-eux. Il la traite avec une suffisance impertinente. Les plus froids, *Madame*, sont ses petits mots. Il tient sa morgue avec elle de l'air dont un grand Visir regarde la moindre Esclave de son Serrail. Vous me demandez pourquoi Montalte s'est marié ? Pour avoir un héritier

légitime de ſes biens & de ſon nom. A celà-près, ſa femme ne s'eſt occupée chez lui qu'à faire des nœuds. Eh bien! que dites-vous de Montalte? N'eſt-il que ce que doit être un Mari? Vous le trouvez brutal, & ſa femme ne le regarde que comme un tiran. Demandez lui ce qu'il croit être. Je ſuis le maître, vous répond-il, & Saint Paul me donne droit de l'être. Ne dit-il pas? *Femmes, obéiſſez à vos Maris comme au Seigneur.* Je me fais obéir, & voilà tout.

Jettez les yeux ſur ORGON, ſa conduite, fondée ſur les mêmes principes que celle de Montalte, a des fins différentes.

Orgon eſt dans une place à faire beaucoup de mal, qu'il fait; & peu de bien, qu'il ne fait pas. Une affaire funeſte vous ſoumet à ſa juridiction, vous le connoiſſez homme à ſe laiſſer prévénir pour ou contre, & à ne pas révenir de ſa prévention. Vous déſireriez l'inſtruire de la juſtice de votre cauſe. Comment vous y prendre? Achetez-le de P.... & de D.... qui ont ſon oreille, avec qui il s'enferme familiérement dans ſon Cabinet, qu'il conſulte ſur le mal qu'il peut faire, & qu'il ſoutient dans celui qu'ils font,

ils vous en feront bonne compoſition, & ſont gens d'accommodement ; mais, me dites-vous, je ne demande pas une injuſtice : d'ailleurs j'ai accès auprès de Madame, & je crois que c'eſt-là le meilleur chemin. Point du tout : Madame n'eſt proprement que ſa femme, & il a bien borné les droits de ce titre. Il ne l'a épouſée, comme Montalte, que pour lui donner des enfans, & il croiroit ſubir le joug, s'il en recevoit des conſeils. S'il n'y avoit en cela que de la fermeté d'eſprit, Orgon ſeroit un Juge intégre. Il n'écoute pas ſa femme, & vous ne connoiſſez qu'elle. Faites connoiſſance avec ſon Valet de chambre. Voilà ſon Mentor, parce que c'eſt ſon confident. Faites mieux : gliſſez vous chez la petite M.... elle eſt ſans naiſſance, ſans éducation, & n'a que dix-ſept à dix-huit ans : elle n'en eſt pas moins l'oracle d'Orgon. Il oublie tout ce qu'il a au-deſſus d'elle, & à cinquante ans il ſacrifie tout aux caprices & aux fantaiſies de cet enfant. Voilà la route du cœur d'Orgon, & la ſollicitation la plus ſûre auprès de lui.

Tel eſt l'abus que l'on fait tous les jours de la puiſſance que Dieu & la nature ac-

cordent aux Maris. L'Ecriture nous cite un éxemple, qui prouve que la supériorité de l'homme n'eſt pas ſans limites, & qu'il y a des occaſions où la femme devroit avoir au moins le droit de repréſentation. Le fait eſt notable, & demande quelque attention.

* „ Les délices de l'Univers déployées „ avec magnificence ; l'ordre avec la li- „ berté, l'abondance & les richeſſes ſe fi- „ rent gloire de paroître dans la ſuperbe „ fête qu'Assuerus donna à Suze, ca- „ pitale de ſes Etats. La fête dura cent qua- „ tre-vingt jours pour les Princes & pour „ les Grands de l'Empire. Elle devint en- „ ſuite commune pendant ſept jours à tout „ le peuple de la ville. Chaque particu- „ lier fut traité en Prince pendant cette „ ſemaine.

„ Comme l'ordre eſt l'ame de la joie, „ le Roi avoit ſagement établi à toutes les „ tables des modérateurs de tempérance, „ afin qu'on ne forçât perſonne à boire „ plus qu'il ne voudroit, & pour qu'on ne „ bût pas trop. Aſſuérus, en Légiſlateur, s'étoit excepté de la loi, & avoit oublié d'en créer un office à part pour ſa table.

* *Eſter chap.* 1.

Ce n'eut pourtant pas été l'officier le moins néceſſaire. Il paſſa lui-même les bornes qu'il avoit preſcrites aux autres.

„ Echauffé par le vin, & entêté de la „ gloire de ſa Fête, il penſa que ce ſeroit „ en relever beaucoup l'éclat, s'il donnoit „ à ſa Cour, & à tout ſon peuple, un auſſi „ charmant ſpectacle que celui de la beauté „ de la Reine VASTHI.

Aſſuérus ne craignoit pas en cela de ſe faire des Rivaux. Mais ç'eut été une très grande imprudence à tout autre qu'un Roi. Une ſemblable oſtentation coûte ſouvent cher à des particuliers. DE COUR.... n'eſt pas à ſe répentir d'avoir eu cette vanité.

Un Mari qui ſe fait honneur, devant ſes amis, d'avoir une belle femme, & un Jouaillier qui montre indifféremment ſes pierreries au premier venu, ſe reſſemblent aſſez. L'un tente les voleurs, & l'autre les galans; ils trouvent bien-tôt à leurs chevets la crainte & la jalouſie.

„ L'ordre eſt donné, & l'on va de la part „ d'Aſſuérus prier Vaſthi de daigner paroître „ en public avec toutes les marques de „ la Majeſté Roiale. Un Courtiſan adroit „ lui fait remarquer qu'elle eſt la ſeule des „ Reines du monde, à qui un Mari ait

„ voulu préparer un triomphe auſſi nou-
„ veau que ſuperbe.

„ Vaſthi régaloit alors les Dames dans
„ ſon Palais. Le bon goût, l'ordre, la
„ délicateſſe & l'abondance s'y trouvoient
„ avec autant de magnificence qu'au ban-
„ quet général.

Quelle ruſticité! Va dire SOSTRATES. Peut-on goûter quelque joie dès que les Sexes ſont ſéparés? La plaiſante Fête! Le beau banquet! s'écria POLIXENE. Qu'il devoit être lugubre! Ah! la bonne femme. Que de Provincialité pour une Reine! Quoi! Point d'hommes, & avec qui donc boire? A qui dire le *petit mot pour rire*, & la petite chanſon? A qui l'adreſſer? Quelle ſotte! Oui, Polixene, Vaſthi n'étoit qu'une ſotte: & ſi ſotte, qu'elle refuſa avec fermeté d'obéir à l'ordre du Roi.

„ Honnête femme à tous égards, &
„ plus eſclave des bienſéances & des
„ Loix de l'Etat, que des fantaiſies de ſon
„ mari, elle ſe crut en droit de ne point
„ s'expoſer aux regards des hommes,
„ dont la préſence lui étoit défenduë.

Les Rois le ſont toujours, & le veulent toujours être, même encore plus, lorſqu'ils en ſont moins dignes. Dans l'ivreſſe, le meilleur eſt bien prêt d'être

un Tiran. L'action la plus sage, mal présentée, devient un crime. Heureux le peuple, où l'on peut appeller du Roi ivre, au Roi à jeun! Plus heureux celui où cette différence injurieuse n'est pas nécessaire!

„ Le refus de la Reine est rapporté à „ Assuérus. Elle n'étoit que loüable de l'a„ voir fait; mais le Roi étoit-il en état „ d'apprécier le mérite d'une si généreuse „ résistance? Il est outré de la prétenduë „ desobéissance de Vasti, il entre en fu„ rie, il est prêt d'éclater. Un reste de „ raison l'arrête. Il convoque le Conseil „ au milieu des verres & des pots. Quel „ Conseil va t'on tenir? Malheureuse Rei„ ne, quels vont être vos Juges? Sept Mi„ nistres aussi peu raisonnables que leur „ Maître.

„ Le premier Ministre, homme qui ne „ s'accomodoit apparemment guéres de „ l'humeur de sa femme, & qui étoit mieux „ écouté dans le Cabinet du Prince que „ chez lui, prit la parole. Il avoit de „ l'esprit; il eut l'adresse de tourner en „ affaire d'Etat, ce qui étoit particulier au „ Roi; afin de se prévaloir du réglement „ que cela occasionneroit pour rétablir „ sa puissance chez lui.

Que d'Edits obtenus au nom de l'Etat,

& donnés pour le bien apparent du Prince, qui ne fervent dans le fond, qu'à ſatisfaire les paſſions des Miniſtres, où à remplir leurs vuës!

„Ce fut le point de politique de MAMUCHAM, premier Miniſtre. Grand Roi, „dit-il, la deſobéiſſance de la fiére Vaſthi eſt injurieuſe à Votre Majeſté, & „peut devenir encore pernicieuſe à tout „l'Empire. Le bruit s'en répandra bientôt dans toutes les Provinces, & ſi elle „demeure impunie, il n'y aura pas de „femmes, ſoit des grands, ſoit des petits, „qui ne s'en faſſent une raiſon pour mépriſer l'autorité de leurs maris. On ne „s'en plaint déja que trop, & on s'en „plaindra encore d'avantage. La Cour „donne le ton à la Capitale, comme celle-ci le donne aux Provinces. De la „Reine aux Princeſſes, des Princeſſes aux „Dames, & de ces derniéres aux Bourgeoiſes : le mauvais air ſe répandra par tout, „& chaque femme de quelqu'état qu'elle „ſoit prétendra être auſſi Maîtreſſe dans ſa „maiſon, que la Reine Vaſti dans ſes appartemens. Il n'y a donc rien de plus „juſte que l'indignation de Votre Majeſté, les conſéquences l'autoriſent, & la „cauſe la rend légitime. Je croirois mê-

„ me qu'il seroit absolument nécessaire de
„ déclarer la Reine Vasthi légitimement
„ répudiée pour s'être rendue indigne de
„ votre cœur & de votre thrône, par
„ sa desobéissance.

Voilà une Reine sacrifiée à la politique d'un Ministre fin & rusé. Sa vertu & sa modestie sont tous ses crimes. Si elle a été la premiére victime de cette espéce peut-on douter qu'elle soit la derniére.

„ Les autres Ministres, qui avoient au-
„ tant de goût que le Seigneur Mamuchan,
„ pour être maîtres chez eux, & peut-être
„ autant de nécessité d'un réglement pour
„ le devenir, aplaudirent d'une voix à son
„ avis. Cet Edit dirent-ils, revêtu de tou-
„ tes les formes que prescrivent les Loix
„ des Perses & des Médes, sera irrévoca-
„ ble, & deviendra utile à tous les ména-
„ ges de l'Empire par quelques articles qui
„ ordonneront, en termes exprès, aux
„ femmes d'honorer leurs maris par une
„ parfaite soumission.

„ Le Roi fit promptement expédier ce
„ fameux Edit, précieux par ses réglemens,
„ nouveau dans sa teneur : le premier qui
„ ait été donné dans le monde, pour pa-
„ reille cause, qui n'auroit pas dû être le
„ seul, & qui ne devroit pas être le dernier.

„ Il fut affiché par tout l'Empire, dans „ toutes les langues, & dans tous les ca„ ractéres des différentes Nations qui le „ composoient. Outre la dépositon for„ melle de l'infortunée Vasthi, on y lisoit „ cette belle maxime, malheureusement „ oubliée depuis tant de tems, LES MARIS „ SONT LES CHEFS DE LEURS FAMILLES, „ ET LES MAÎTRES DE LEURS MAISONS.

„ Il falloit que le despotisme des fem„ mes fut devenu bien peu supportable; „ puisque le lendemain cette importante „ délibération répriſe à jeun, fut confir„ mée dans un Conseil plus raisonnable „ & plus sérieux; & l'on doit penser que „ cette reforme étoit absolument néceſſaire „ dans l'Empire.

Les Maris reçûrent l'Edit avec bien de la joie. Ils osérent dire, *Je veux*; & leurs cheres moitiés, intimidées par le sort de Vasthi, devinrent plus sociables & plus dociles.

Je n'ose cependant me persuader que l'Edit ait fait autant de bien qu'on pouvoit s'en promettre de la sage disposition de ses articles. De toutes les autorités perduës, il n'y en a pas de plus difficiles à rétablir entiérement que la maritale. En effet, souvent les raisons qui l'ont fait perdre,

subsistent toujours ; & venant du Mari, qui par trop de foiblesse ou trop de brutalité, n'a ni assez de prudence ni assez de modération pour se faire obéir, la femme prend le ton de maîtresse, le garde, & devient d'autant plus impérieuse, qu'on a voulu plus brusquement l'assujettir. Une autre raison encore ; c'est que cette puissance demande, de la part du Souverain, de l'amitié & de la condescendance, & du côté de l'inférieur un retour de tendresse & de complaisance, & qu'il n'y a ordinairement rien de tout cela, ni chez l'un ni chez l'autre.

Si un grand Roi donnoit encore un semblable Edit, qu'il seroit bien agréablement enrégistré ! Que de Maris seroient satisfaits de se voir les premiers de chez eux ! Quels prodigieux changemens dans bien des maisons !

Mamuchan ne verroit pas chez lui deux tables, deux lits, deux appartemens, & un autre maître que lui dans celui de sa femme. Les comptes de son Intendant seroient déchargés de la grosse dépense qui se fait journellement chez Madame, & d'un tarif de menus plaisirs, qu'il n'ose pas trop approfondir. Mamuchan, tout entier à ses grandes occupations, dans les intervalles

de ſes inſomnies devenuës moins fréquentes, ne penſeroit qu'à cela. Il n'auroit plus de mauvais ſonges ſur les ſoupers de Madame, qui ne finiſſent que le matin.

Ne ſuis-je pas fou de prétendre reformer la maiſon de Mamuchan, puiſqu'il s'en embaraſſe ſi peu lui-même ? De fait, il joüe *à qui perd gagne.* Son autorité baiſſe chez lui, & hauſſe chez le Marquis de B..... Mamuchan le remplace dans l'appartement de la Marquiſe. C'eſt lui qui régle ſes comptes, qui paie le Tailleur du Marquis, & le précepteur du Chevalier ſon fils. Le Conſeiller D.... en fait autant chez Mamuchan, & il ne ſe trouve qu'en revanche chez le Marquis, qui la prend lui-même chez ALMON, qui n'eſt pas non plus ſans être en partie. Mamuchan n'eſt-il pas heureux d'être délivré du ſoin de ſon ménage ? Oui : il l'eſt ; il ſait qu'il l'eſt, il lui plaît de l'être, & il eſt ſi reconnoiſſant, qu'il comble de bienfaits celui par qui il l'eſt.

L'autorité des femmes eſt montée à un tel point d'extravagance, & la puiſſance des hommes eſt ſi baſſe, qu'il faudroit une des plus grandes révolutions du monde pour rendre l'Edit de quelque utilité, & pour en faire valoir les prérogatives.

Concluons de tout ceci, avec le plu

ſage

sage de tous les hommes, & qui n'a pu cependant se soustraire à leur pouvoir, que * *Celui qui a trouvé une bonne femme a trouvé un grand bien, & qu'il a reçu du Seigneur une source de joie.*

XI. Leçon.

DE LA PASSION DES HOMMES.

Après l'Amour, je ne crois pas qu'il y ait de passion plus vive, plus générale & plus étenduë que celle des Hommes. Ne lui doit-on pas même un peu de préférence ? Souvent l'amour ne sert que de pont à l'ambition.

Le Marchand fait tirer ses draps, & recommande à son *Courtaut* de ne point oublier les pouces aux deux bouts de l'aune. Pourquoi ces fraudes, & des gains autant illicites ? Pour entasser les sacs de mille francs, & se décorer d'une charge qui l'annoblisse. Il ne sera qu'un plat annobli. Oui, mais il le sera ; & c'est assez.

Il y a tant de mérite à être grand & riche, & il y a tant de presse à le devenir, qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir par tout des ambitieux. Qu'on se promene,

* *Prov chap.* XVIII.

& on en eſt coudoié & heurté en tout lieu. Si l'on ſe préſente quelque part, ils vous coupent ſans dire *gare*, ſe placent ſur le devant du Théatre, & repréſentent, ſinon la Piéce qu'on avoit annoncée, du moins celle qui pourroit devenir utile, ſi l'on y faiſoit attention.

La dignité du Miniſtére, le reſpect du à la Religion. Vieux ſtile. Un Eccléſiaſtique eſt un homme qui dit ſon Bréviaire, parce qu'il eſt paié pour le dire, & qu'il attend impatiemment qu'il ait d'aſſez bons Bénéfices pour s'en décharger ſur un Aumônier qui fera ſa tâche, comme le manœuvre ſa toiſe.

L'état Militaire. Quel mot! Que ne forme-t'il pas dans l'eſprit? C'eſt un Corps Auguſte, où les Grands font leur apprentiſſage d'Héroïſme. La Valeur, la Magnanimité, la Généroſité. Voilà de grandes vertus. J'admire dès que je ne vas pas plus loin. On force des retranchemens, on enfonce avec intrépidité les Eſcadrons énemis, on monte une tranchée, on avance fiérement ſur une bréche, on ſe trouve à l'aſſaut. On défend ſa Patrie, on ſe fait tuer pour le ſervice du Prince. Tout cela eſt beau. Le ſoldat s'expoſe au coup de mouſquet pour cinq ſols: il ſe-

donne à tuer chaque jour, afin d'avoir de quoi vivre. Le lendemain le Lieutenant quitte sa chaumiére pour devenir Capitaine, celui-ci voudroit être Colonel. Le Colonel se sacrifie & son bien à l'espérance d'être Brigadier; & TULLIUS ne tient table, que pour se voir un jour à la tête des Légions.

La Robe est l'image de ce qu'il y a de plus nécessaire au monde, & de plus saint. Je veux dire de la justice. Je m'explique; car peut-être ne m'entendroit on pas. Quel spectacle vénérable & merveilleux que des Chambres assemblées! Les Mortiers, les Robes rouges, tout jusqu'aux Huissiers, étonne, surprend. On ne voit rien de si grand, de si noble. On ne revient qu'à peine que les Rois se soient de bon gré dépoüillés de cette partie de leur puissance & de leur Majesté. Retournez l'image. Outre les sollicitations infames, deshonorantes & criminelles, ce jeune Conseiller qui vient dès huit heures à l'Audience, ce Rapporteur actif & reveillé, qui ne dort que pour rêver aux criées d'une maison en saisie réele, cet autre qui se leve en sursaut pour rélire le mémoire d'une partie qui lui est recommandée par un Grand, & pour y trouver une forme qui

puisse emporter le fond ; ce Président si matineux qu'il vient chaque jour faire lever le Buvetier. Ambition, passion des honneurs, avidité des grandeurs.

Les dépenses de l'Etat sont considérables : les coffres sont vuides, les ressources sont épuisées. Une guerre heureuse qui ruine le Prince, des victoires qui nous coûtent cher, & des prises de Villes qui sèchent le Trésor. Il faut de l'argent pour réparer la Marine ; vingt Escadrons sont démontés, & il y a des Regimens à recruter. Qu'on ne s'inquiette de rien ; voici de bons Citoiens, riches Milionaires, qui s'offrent de réparer toutes les pertes. Ne diroit-on pas d'abord : Ce sont apparemment des ces hommes du premier ordre que notre siécle paroît avoir enlevés d'entre les meilleurs Romains ? Non, ce sont des gens avides, prêts à profiter des malheurs de l'Etat, & qui le désirent même. On vient de lancer de nouveaux Bâtimens à l'eau : la Cavalerie est montée ; l'Infanterie est recrutée. Nous sommes à même de perdre davantage. Nous nous appauvrissons par les Triomphes, & ils s'enrichissent de nos pertes. Sous les Lauriers nous n'avons pas de pain, on les mépriſe, & ils mangent des entre-mets, des pré-

miers poids verds, & des ortolans. Ils meublent, jusqu'au superflu, leurs Palais à la Ville & à la campagne, & font peindre leurs plafonds. Ils dotent leurs filles richement; mettent des Ducs dans leur famille, placent leurs fils dans les Parlemens, & au rang des Prélats. Quels Citoiens! quelles Sang-suës! quels Monstres!

Bien de l'Etat; application au bien de l'Etat : Sainteté, bravoure, justice; utilité, autant d'enjolivement pour l'Ambition. Occupation, maximes, devoirs; attachement à ces devoirs, planches toutes dressées pour la passion des honneurs.

Inutilement se déguise-t'on; l'ambition fait feu, & se manifeste. L'homme est un panier travaillé à jour : il ne peut si bien contenir tout ce qui y entre qu'il ne s'en répande toujours quelque peu au-dehors. La joie ou la douleur nous trahit. Souvent il ne faut qu'une indifférence un peu marquée, ou de la dissimulation mal soutenuë pour nous mettre en lumiére.

L'énemi est comme dans un Trébuchet. Il a à droite un bois, où l'on a eu soin de faire filer de l'infanterie, qui empêchera sa retraite de ce côté, à la faveur des abbatis que l'on y a fait faire; un fleuve borde ses troupes à gauche, & le

passage en est défendu par une partie de notre armée, & par une batterie qui les prend en flanc, & qui ne leur permet pas de le tenter. En tête il auroit les premières légions de la République. Il faut qu'il nous passe sur le ventre, s'il veut éviter la servitude. Les fourches sont dressées; la victoire est certaine. Quel immense butin pour nous! CLAUDIUS, homme de grand sens a lui-même ordonné la bataille. Qu'on lui obéisse, & nous sommes sûrs de vaincre.

ANTOINE cède à la fureur ambitieuse qui l'obséde. Il ne prétend pas travailler à la gloire de son rival. Il fait avancer la Légion qu'il commande, & masque si à propos, pour l'énemi, la batterie qui l'incommodoit, qu'il reste à douter s'il n'a pas été paié pour le faire. On profite habilement de sa fausse démarche, on sonne la charge, on l'amuse, pendant qu'on fait couler prudemment les gros bagages par des chemins que la peur a dégarnis; & la victoire, qu'il a méprisée, va se ranger sous les Etendarts énemis. L'ambition lui fait faire mille étourderies, qu'il n'a su réparer que par la fanfaronade de sa mort qui les a couronnées.

Pourquoi TIMON alloit-il deux fois la

semaine promener sa goute à la Cour? Pourquoi Timon, le podagraire sautilloit il deux fois par jour des quatre étages? Etoit-ce l'amour du Prince, ou l'envie de rendre hommage à ses vertus qui le tiroient de la Ville? Prétend-il se mouler sur lui pour le bonheur du peuple? Avoit-il des obligations assez fortes pour grimper jusqu'à des quatre étages, malgré ses incommodités? Ou n'étoit-ce simplement que pour se donner de l'éxercice; Vous n'y êtes pas. Il y avoit un poste vaquant, il le briguoit. Il a fait, pour s'y faire nommer, & ce qu'il devoit & ce qu'il ne devoit pas. Il n'a pas oublié d'intéresser pour lui les Cent-Suisses. Le Perroquet de LAURE ne manquoit pas de biscotins. Tout sert à faire sa cour. PHILINTE auprès de son feu, & sans être sorti de chez soi, s'est vu honoré du poste que Timon courroit depuis deux ans. Son mérite personnel a fait sa cour pour lui, je n'ose pas dire sans qu'il l'ait souhaité. Qu'est-il revenu à Timon de tant d'allées & de venuës, de tant de visites & de révérences? La mince satisfaction d'avoir souvent promené sa goute de P.... à V... & d'avoir plus fait pour s'en soulager, qu'il n'en eut fait sous la foi des Ordonnances de DUMOULIN. C'est toujours quelque chose, dira-

t'on, & il auroit pu guérir, ſi Philinte eut été placé quatre ans plus tard.

Eſt-ce un remord heureux qui retire MONCADE de la finance ? Se repent-il d'avoir partagé les dépoüilles du Peuple avec les Publicains ſes confreres ? Se convertit-il ? Va-t'il reſtituer ? C'eſt juger bien avantageuſement de Moncade. Cependant le voilà en marché pour une Charge qui puiſſe l'annoblir lui & ſes enfans. Il donne à l'un un Comté, & à l'autre un Marquiſat : il ſouhaiteroit qu'on vendît des *Duchés-Pairies*. Roturier encuiraſſé, il appelle des jeunes gens, qui ſont bien ſes fils, Monſieur le Comte, & Monſieur le Marquis. Ils ont des Armoiries, des Livrées, un Train. Lui même prend un nom en *ille*, ne permet pas même à ſon pere de croire qu'il eſt homme de ſa connoiſſance, & cherche à s'oublier. Heureuſement Babet ſa premiére femme eſt morte, & il ſe trouve en pouvoir de s'enter dans une grande maiſon. Il épouſe une *Demoiſelle*, qui outre un grand fond de coqueterie, qu'elle lui apporte en mariage, eſt encore pourvuë d'une honnête diſpoſition à le faire enrager. Elle a ſuffiſamment de mépris pour lui, & ne le regarde que comme un *vilain* qu'elle honore,

ou comme un fermier qui fait valoir ſes terres, comme il ne la regardera lui-même, dans peu, que comme une noble néceſſiteuſe, qu'il nourrit & qu'il entretient par oſtentation. Moncade ſe livre trop à ſa paſſion. Le ſang des M.... ne ſe mêlera pas aiſément avec le ſien, & il ſe pourroit qu'il eut de ſa nouvelle épouſe des enfans plus nobles qu'il n'auroit penſé.

Pendant ſix ſemaines, ARGENE a abandonné des milliers d'ames confiées à ſes ſoins, dont il répond à Dieu comme de ſon ame propre, & dont quelques-unes auroient peut-être profité de ſes prédications. Il a été faire parade de ſon éloquence normande, & de ſes talens gaſcons, ſur un théatre où il n'a converti perſonne, où il n'eſpéroit pas même de le faire; puiſqu'il ne connoiſſoit pas particuliérement les mœurs de ceux qui devoient faire le *frou frou* de ſon Auditoire, & qu'il s'étoit étudié à ne pas dire un mot du peu qu'il en ſavoit par la voix publique. Qu'étoit allé faire là Argene? Prêcher orgueilleuſement l'humilié, qu'il priſoit peu, à des gens qui la reléguent à la claſſe des *Freres Lais*; déclamer contre le ſiécle dont il recherchoit les honneurs & les diſtinctions: tonne, mais avec meſure, contre

l'ambition dont il étoit le plus zélé candidat, & qui avoit marqué sa mission. Ambition, fécond regain de peines. Que de veilles Argene n'a t'il pas employées pour chercher avec adresse l'art de prêcher Dieu sans en parler, ou de n'en parler du moins qu'en loüant les hommes! Combien n'a-t'il pas pris de soins pour avilir & travestir de telle sorte les vérités de la Religion, qu'elles pussent être entenduës d'une façon à n'en faire croire que ce qui peut plaire, & à ne pas effrayer? Qu'il eut été à son aise s'il eut eu à paroître devant des sourds! Il y auroit gagné & l'Auditoire aussi. Que de douleurs de moins pour lui! Sa démarche mise au chapitre des ridicules, la fausseté de son érudition presque sifflée. Quel sujet de méditation sur l'humilité! Quelle matiére contre la passion des honneurs! Argene, réfléchissez-y.

Voilà les quatre états du monde les moins sympatisans, réunis à ne chercher que les honneurs. On hazarde l'ame, le corps, la vertu & la réputation, pour se satisfaire là-dessus. N'en devroit-ce pas être assez? Non. L'honneur, qui quelquefois guide l'ambition, lui est souvent aussi sacrifié. Cette idole du monde voit crouler son temple & ses autels devant une divi-

nité plus puissante, & tombe lui-même à ses pieds. On veut se rendre recommandable & se pousser, si ce n'est par la vertu & avec gloire, du moins par le crime & à force d'infamie. La route est ouverte, battuë, praticable & pratiquée. C'est un chemin ferré, qui résistera, & où l'on trouve bonne compagnie.

J'ai vu DAPHNIS très petit Seigneur, n'éxercant son autorité qu'à cent pas de sa Gentilhomiere. A peine, des bords d'un fossé bourbeux où trempoit une masure, qu'il qualifioit du nom de son Château, une Perdrix avoit-elle pris son vol, qu'elle n'étoit plus à lui. Son terrain resserré rognoit les aîles de bien près au *vol du Chapon*. Mais il avoit une femme ; grande ressource. Par je ne sais quel hazard, elle prit dans le monde comme un champignon, qui se montre le matin sur une couche, où l'on ne l'appercevoit pas la veille. En une nuit la voilà de sa Dindonniére à la Ville, & delà au Temple de la Fortune. Sa sœur l'y avoit dévancée, l'y attendoit, & l'y reçût. Chose rare ! Elles se partagérent les faveurs de l'Idole, sans se les séparer. Petite figure mouvante au gré des caprices, elle sut se mettre de moitié avec la beauté. Moins belle qu'aimable, plus étourdie que

vive, & moins ſpirituelle qu'ingénieuſe ; cette petite *Taupe* a fait ſon chemin avec rapidité entre deux terres. Son cœur automate, délié, fléchiſſant ſous la plus légere impreſſion, a reçu & pris tous les divers tours qu'on lui a voulu faire ſentir. Tant de talens ont fait pouſſer Daphnis. Sa femme l'a pêché du milieu de la fange de ſon marécage, où il auroit croupi toute ſa vie : elle l'a fait hauſſer. Il eſt devenu ſi grand, qu'il couvre tous ſes égaux de ſon ombre, & qu'il va maintenant de *pair*.

De tout tems une belle femme a été une bonne récommandation pour ſon mari.

* „ Lorſqu'Abram étoit prêt d'entrer en „ Egypte, il dit à Saraï ſa femme : Je ſais „ que vous êtes belle, & que quand les „ Egyptiens vous auront vuë, ils diront : „ c'eſt la femme de cet homme-là, & ils „ me tueront, & vous reſerveront *pour* „ *eux*. Dites donc, je vous ſupplie, que „ vous êtes ma ſœur ; afin que ces gens-ci „ me traitent favorablement à cauſe de „ vous, & qu'ils me conſervent la vie en „ votre conſidération. Etant entrés enſuite „ en Egypte, les Egyptiens virent que cette „ femme étoit très-belle. Et les premiéres

* *Gen. chap.* IX.

„ personnes du pays en ayant donné avis à
„ PHARAON, & l'ayant fort loüée devant
„ lui, elle fut enlevée & menée au Palais
„ du Roi. Ils en uſérent bien à l'égard d'A-
„ bram à cauſe d'elle : & il reçut des bre-
„ bis, des bœufs, des ânes, des ſerviteurs,
„ des ſervantes, des aneſſes & des cha-
„ meaux. Mais le Seigneur frappa de très-
„ grandes plaies Pharaon & ſa maiſon, à
„ cauſe de Saraï femme d'Abram. Et
„ Pharaon ayant fait venir Abram, lui
„ dit : Pourquoi avez-vous agi avec moi
„ de cette ſorte ? Que ne m'avez-vous
„ averti qu'elle étoit votre femme ? D'où
„ vient que vous avez dit qu'elle étoit
„ votre ſœur, pour me donner lieu de la
„ prendre pour ma femme ? Voilà donc
„ votre femme *que je vous rends* préſente-
„ ment ; prenez-là, & vous en allez.

L'époux n'eſt pas toujours celui qui a le plus à ſe loüer de la beauté d'une femme. Le ſaint Patriarche avoit à craindre la mort, s'il ſe fût dit le mari de Saraï. En qualité de ſon frere, il eſt comblé de biens & de richeſſes. Une belle femme eſt quelque choſe d'aſſez bon pour une famille ; mais il ne faut pas être ſon mari.

En tout pays, les femmes ſont partie des inſtrumens qui ſervent à l'édifice de la for-

tune. Les *Grands Seigneurs* d'Egypte font leur cour à Pharaon, en lui annonçant l'arrivée de Saraï, & en lui loüant sa beauté.

Beaucoup d'Abrams, peu de Pharaons, & par-tout des Courtisans comme en Egypte.

* „ ABRAM va dans le pays de Gerara, „ pour y demeurer quelque tems. Il dit, „ parlant de SARA sa femme, qu'elle étoit „ sa sœur. ABIMELECH, Roi de Gerara, „ envoya donc chez lui, & la fit enlever... „ mais Dieu lui apparut en songe, & lui „ dit : Vous serez puni à cause de la femme „ que vous avez enlevée, parce qu'elle a „ un mari.... Abimelech se leva aussi-tôt, „ lorsqu'il étoit encore nuit.... Il manda „ Abram, & lui dit : Vous avez fait à mon „ égard ce que vous n'auriez pas du faire... „ Abraham lui répondit : J'ai songé, & j'ai „ dit en moi-même : il n'y a peut-être „ point de crainte de Dieu en ce Pays-ci ; „ & ils me tueront pour avoir ma femme, „ D'ailleurs elle est véritablement ma „ sœur, étant fille de mon Pere, quoiqu'elle „ ne soit pas fille de ma Mere ; & je l'ai „ épousée.... Abimelech donna donc à „ Abraham des brebis, des bœufs, des ser-

* *Gen. chap.* XX.

„ viteurs & des ſervantes : il lui rendit Sara
„ ſa femme.... Il dit enſuite à Sara : J'ai
„ donné mille piéces d'argent à votre fre-
„ re ; afin qu'en quelque lieu que vous
„ alliez, vous ayez toujours un voile ſur
„ les yeux devant tous ceux avec qui vous
„ ſerez, & ſouvenez-vous que vous avez
„ été priſe.

Quel Prince qu'Abimelech ! Quelle prudence dans ſon préſent! Tous les Princes ne l'imitent pas. Plairoient-ils aux femmes, s'ils le faiſoient, & un voile leur ſeroit-il un don agréable ?

Les fautes des Peres ne ſervent de rien pour les enfans.

* „ ISAAC demeura au pays de Gerara;
„ & les habitans lui demandant qui étoit
„ REBECCA, il répondit : c'eſt ma ſœur.
„ Car il avoit craint de leur avouer qu'el-
„ le étoit ſa femme, de peur qu'étant frap-
„ pés de ſa beauté, ils ne réſoluſſent de le
„ tuer.

Qu'il eſt flatteur de vivre avec une femme, qui ne s'eſt ſervi que de ſa vertu pour notre avancement ! mais la vertu ne ſouleve guére.

Tout l'art de MARTIALO ne peut ren-

* *Gen. chap.* XXV.

dre le poiſſon méconnoiſſable. Quelque peine qu'on prenne à le faire dégorger, je doute qu'il ne ſente toujours la bourbe ; à quelque ſauſſe qu'il le mette, on ne s'y méprendra point.

Ne t'y trompes pas, CRISPIN, malgré ce beau Caroſſe doré où tu menes, comme en triomphe, ton épouſée, quoique parée & en diamans, quoique plâtrée de différens noms dont on a recouvert ſon extraction : ne t'y trompes pas, on ſait ce qu'elle a été, ce qu'elle eſt, & combien tu as ſacrifié à la faveur en l'épouſant.

On a des ancêtres qui ont vieilli, & qui ſont morts dans les premiers poſtes de l'Etat. On hérite quelquefois de leur place, & peu ſouvent de leur mérite. S'ils ont été humains & civils, on eſt dur & dédaigneux. S'ils étoient graves, on eſt hautin. Quand ils refuſoient, perſonne ne s'en plaignoit. Ils mettoient tant d'adouciſſement à leurs refus, qu'on en étoit preſque content. On accorde rarement, & on le fait d'un air ſi haut, que ceux qu'on oblige ſont preſque fâchés de n'avoir pas été refuſés. Par leur affabilité & leur douceur ils ont cherché à ſe faire des amis, & ils en ont eu. En idole, on ſe plait à avoir des idolâtres, qui ne ſont que

des

des hipocrites. Ils plioient sans bassesse sous les favoris. On se croiroit ravili si l'on reconnoissoit des égaux, je l'ai dit; ils sont morts au sommet de la grandeur; & LISIMON leur fils, leur petit fils, leur héritier, & leur successeur les a remplacés, & seche de dépit dans une de ses terres, loin des yeux d'un favori qui l'a rendu, sinon la seule, du moins la derniére victime de son ambition.

* „ Il y a un homme qui a paru un in-„ sensé, après qu'il a été élevé dans un rang „ sublime; car s'il avoit eu de l'intelligen-„ ce, il auroit mis sa main sur sa bouche.

Alliances éloignées, connoissances momentanées, vieilles amitiés; on se sert de tout pour se rapprocher d'un homme qui entre en faveur. Que ne doit pas espérer un frere propre? Oubliera-t'on son oncle?

ARISTON s'est trouvé placé comme par accident. Il en a été le premier surpris, mais très-agréablement. Il s'est crû dès lors de l'esprit, & capable des plus grandes choses. Le miracle de la grandeur d'un nouveau Ministre est pour toute sa famille. On a un frere; il est assez proche pour avoir part à l'élévation. Il est nommé

* *Prov. chap.* xxx.

par accident auſſi ; dira-t'on, Non ? parce qu'il eſt frere d'Ariſton ; & on en eſt à dire : pourquoi Ariſton, qui avoit du pouvoir, & qui vouloit pouſſer ſon frere dans les affaires, ne lui a-t'il pas fait avoir l'intendance du *Chenil ?* Il n'auroit pas eu le chagrin de lui voir dans l'année un ſucceſſeur.

Soyez le bien-venu T.... ; venez cher Oncle : approchez, je ſuis en faveur ; profitez-en. Voulez-vous des biens, des terres, des titres ? Choiſiſſez : vous êtes a même. Je ſuis ſur le bord du fleuve, je n'ai qu'à puiſer. Avez-vous du goût pour l'Armée ? Parlez ; décidez-vous. Vous êtes foible & timide, & le repos de la Ville vous plait. Sauriez-vous par hazard qu'une ligne droite, tombant ſur une autre ligne droite, fait deux angles droits, ou égaux à deux droits ; pourriez-vous vous ſervir d'un compas ? Que dis-je, je vous reconnois pour mon Oncle : cela ſuffit. Prenez l'équerre, & faites fortune.

On ſe rengorge, on ne ſalue que d'une mine, on roule, ou l'on fixe ſes yeux inſolemment juſques ſur une femme ; la fatuité ſiltre à travers des prunelles dédaigneuſes ; on dégoutte, ſans ſe faire tordre, la ſuffiſance & l'amour propre. Qu'eſt-il beſoin

d'y ajoûter méthodiquement *Ma sœur la Marquise* ? En voilà plus qu'il n'en faut, VARIUS, pour me faire sentir que vous tenez à la faveur par un certain côté. Ce n'est pas, il est vrai, par le plus beau, le plus décent & le plus honnête ; mais c'est toujours y tenir. Vous rêvez le jour & la nuit que vous êtes Grand Seigneur. Dormez en tout tems, Varius. Vous serez alors tout ce que vous voudrez être. Ne croyez cependant jamais à vos rêves.

* „ La prudence & la Sagesse de JOSEPH „ lui firent avoir le Gouvernement de toute „ l'Egypte. Il usoit avec modération de „ l'autorité que le Roi lui avoit donnée. „ La famine devant durer encore long- „ tems, & PHARAON lui ayant com- „ mandé de faire venir sa famille en Egyp- „ te, il y reçut avec joie son pere & ses „ freres. Avant que de les présenter au „ Roi, il leur donna, pour toute instruc- „ tion, de lui dire qu'ils étoient pasteurs „ de brebis, & qu'ils ne demandoient que „ la permission de demeurer dans la terre „ de Gessen : admis à l'audience de Pha- „ raon, ils s'en tinrent à ce que Joseph „ leur avoit conseillé. Le Prince prudent

* *Gen. chap.* XLVI & XLVII.

„ s'en remit auſſi à la probité de ſon Mi-
„ niſtre, pour les établir dans la terre qu'ils
„ avoient demandée, & ajoûta, que ſi vous
„ connoiſſez qu'il y ait parmi eux *des hom-*
„ *mes habiles*, donnez leur l'intendance ſur
„ mes troupeaux.

CLARUS adopte l'habit & les mœurs d'une profeſſion, & emprunte ſes Bénéfices & ſes Titres d'une autre. Il eſt homme d'Egliſe, & homme d'épée; en Ville c'eſt Monſieur l'Abbé. Y a-t'il un camp? Clarus eſt à l'Armée, où il a du commandement, il va à l'énemi, fait le coup de piſtolet, force une bréche. C'eſt un guerrier; c'eſt un héros. La Paix fait rentrer les troupes en quartier: il paroît en plumes, & l'épée au côté, à la Ville, à la Cour, & dans une même Berline ſur le chemin de B..... avec NAÏS, qu'il a ſoufflée à CHRISIPPE qui ſe ruinoit pour elle.

Ce qu'eſt un pion entre les mains d'un bon Joueur ſur une table à la Polonoiſe, tel eſt ARTEMON. Que d'embuches à éviter dans la route! On prend un chemin de traverſe. Combien d'obſtacles avant que d'arriver à Dame! Le pion y eſt-il? dès-lors il ménace tous ceux qui l'environnent, & au milieu de qui il a paſſé. A droite, à gauche, il prend de tous côtés. Un

pion s'avance finement du fond du Damier, lui passe sur le corps sans qu'il l'ait apperçu, & le met au rang de ceux qu'il a fait lui-même disparoître un moment avant.

La fortune n'est pas si appliquée à son jeu, qu'elle ne se laisse aller quelquefois à des distractions, dont ceux qu'elle a méprisés profitent adroitement.

Souvent on est trop tôt récompensé. Tel dont le projet a été appuyé avec feu, & reçu avec satisfaction, qui voudroit qu'on lui permît de le désavouer, & qui est prêt à se répentir d'en avoir trop tiré d'avantages.

On se demande, quelle a été la vocation de THEOBALDE? N'est il donc pas encore où il croit que Dieu l'appelle? Est-il destiné à être plus qu'il n'est? J'entends répondre qu'ARGENICE & LUCINDE ont fait sa vocation. Elles lui ont dit : Jeune adolescent, quittez les livrées du siécle. Il hésitoit ingenuement, parce qu'il pensoit qu'il en falloit aussi quitter les plaisirs. Elles le détrompérent, & il a été tonsuré à deux jours de-là : le voilà Monsieur l'Abbé. Deux autres jours après, Monseigneur le Prélat. On n'en est pas resté là; le voilà Cardinal. Est ce assez, Théobalde? Pourquoi, dit-il? Argénice & Lucinde me trou-

vent encore bien, & j'en veux profiter. Allez votre chemin. Un homme eſt mort, ajoûte-t'il ; il laiſſe un poſte à remplir : qui peut mieux lui ſucceder que moi ? Je conviens, Théobalde, que vous avez ſon eſprit, que vous ſavez bien de ſes ſecrets, que vous lui avez plus d'une fois prêté la main dans des occaſions qui ne lui font pas d'honneur, & qu'enfin vous êtes un de ceux qui peuvent le mieux nous empêcher de nous rejoüir de ſa mort ; mais c'eſt un morceau ſi friand, & il y a tant de gens qui portent la main au plat, qu'il n'eſt pas ſûr que vous en tâtiez. Il lui ſuccede cependant à peu près comme un Neveu qui ſe trouve en tête un Exécuteur Teſtamentaire. Théobalde baiſſe : Argenice & Lucinde ne croyent pas avoir vieilli comme lui, qui n'a vieilli qu'avec elles. Il ne leur ſied pas de voir un ſexagénaire : elles lui battent froid. Il tombe dans le décri. Il s'en apperçoit, & s'enfuit dans ſon Diocéſe, pour s'épargner la honte d'être congedié. C'eſt-là, Théobalde, où le Seigneur vous appelloit depuis vingt ans. Voilà votre ſeule vocation ; mais il falloit les froideurs d'Agenice & le mépris de Lucinde pour vous y réſoudre.

Un Villageois ne rêve pas comme A-

TONIN a passé sa vie. Il n'a pas de pain dans son Village, il entre en condition. Son maître est transporté, comme par enchantement à la cour, & Antonin avec lui. Fermes, Gabelles, Tailles, Dixiéme, il se voit intéressé par tout, il gagne à tout. Cet homme à qui le pain bis manquoit, tient table ouverte six jours de la semaine. Elle est délicatement servie, & les Grands s'y prient par ragoût. Il meurt enfin avec vingt mille écus de rentes, & laisse à des neveux, qui ne le connoissent pas, des terres, des châteaux & des Seigneuries.

* „ Après AMAN il n'y a plus de félicité „ constante à attendre. Regorgeant de „ gloire, de Dignités & de richesses; tran- „ quille au sein d'une nombreuse famille; „ maître du cœur & des affaires d'Assué- „ rus; plus Roi que le Roi même, qui se „ contentoit de regner dans son palais & „ sur des femmes, & adoré par tout le „ peuple, & par les plus Grands de la cour, „ qui fléchissoient le génouil devant lui. „ Voilà Aman.

„ MARDOCHE'E, pauvre, mais sans dé- „ sirs, n'espére rien, & ne veut pas plier „ devant l'idole. Aman ne regarde pas ses

* *Ester. chap.* III. IV. V. VI. *&* VII.

„ adorateurs ordinaires ; le dédain du Juif
„ lui saute aux yeux, & il ne le voit qu'a-
„ vec le plus furieux dépit. Ne sem-
„ t'il pas que la fortune est moins pour
„ lui, qui n'en sait pas jouir, que pour
„ celui qui la mépriſe ?

„ Un Miniſtre ſuperbe ſe ſert de la foibleſſe
„ & du nom du Prince pour ſe faire ado-
„ rer. Il veut toujours faire ſentir aux
„ peuples qu'ils ſont eſclaves. Ne ſeroit-il
„ pas plus habile, s'il s'occupoit à le faire
„ oublier ?

„ Aman, entêté de ſa grandeur, va trou-
„ ver le Prince, ſe plaint que l'orgueil
„ de Mardochée offenſe le Roi même, &
„ que ſa propre gloire demande la puni-
„ tion du coupable. Le Roi en croit Aman.
„ Avoit-il le tems de faire autrement ? Sa
„ chere ESTHER l'attendoit, & tout ce
„ qu'il put, fut de ſigner précipitanment
„ un Edit tel qu'il avoit plu à Aman de
„ le faire dreſſer : il eſt excuſable. Quel
„ moyen de s'amuſer avec un Miniſtre,
„ quand on eſt preſſé de ſe rendre chez
„ une femme qu'on aime ?

„ Le fatal Edit vole par tout l'Empire,
„ pour y faire maſſacrer tous les Juifs,
„ juſqu'aux enfans, en un même jour & à
„ la même heure. Cet ordre fait raiſonner

„ la Ville, la Cour & les Provinces. On
„ dit d'abord que ce ſont des mutins qui
„ ont conſpiré contre l'Etat. Les plus ſages
„ diſent, mais tout bas, que c'eſt qu'on
„ en veut à leur argent. Qui pourroit s'i-
„ maginer qu'il n'y avoit qu'une révéren-
„ ce refuſée par un particulier?

Quel fleau pour un Peuple qu'un premier & unique Miniſtre, quand un Roi n'eſt Roi que de nom, & qu'il eſt ſatisfait de l'être à table, ou dans ſes appartemens!

„ L'Edit n'abat pas Mardochée. Il ne
„ craint que Dieu qui eſt au-deſſus des Rois
„ & de leurs Miniſtres; & c'eſt devant
„ Dieu qu'il s'humilie. Son intrépidité
„ offenſe Aman. Le jour de la vengeance
„ générale ſemble trop éloigné pour celle
„ qu'il ſe deſtine particuliérement: il veut
„ la hâter. Après un Conſeil tenu entre
„ ſes créatures & ſes domeſtiques, il fait
„ dreſſer dans la cour de ſon Palais une
„ potence de cinquante coudées, pour y
„ attacher Mardochée.

„ Eſther eſt avertie de ces préparatifs.
„ Elle détrompe Aſſuérus ſur la conduite
„ d'Aman, l'éclaire ſur ſes deſſeins, & l'a-
„ mene à revoquer l'Arrêt qu'il avoit don-
„ né contre la Nation Juive & à condam-
„ ner ſon ambitieux favori, à être pendu

„ au même gibet qu'il avoit fait élever.

La puiſſance n'eſt qu'un prêt que la fortune nous fait, pour nous le redemander un jour avec uſure. Quelle inſtruction que la chûte d'Aman pour ceux qui le ſuivent dans ſa grandeur!

Dans un rang élevé, on a ſouvent moins de flatteurs que d'énemis.

XII. Leçon.

DES AMIS.

Comme il y a des antipaties forcées qu'on ne peut ni définir ni combatre, il y a de même des ſympaties aux quelles il n'eſt pas permis de réſiſter. Les premiéres ſont les principes de l'éloignement des perſonnes qui en ſont l'objet; & les derniéres forment les liens des cœurs & les unions que l'on nomme amitiés.

Dans les antipaties, on évite ſoigneuſement de ſe trouver avec ceux pour qui on les reſſent. Si le hazard nous fait rencontrer avec eux, nous ſommes troublés & déconcertés, & nous cherchons à nous débarraſſer de leur préſence. Les haïſſons-nous? Non. Mais nous ne pouvons les voir

par un mouvement qui nous domine, qui eſt plus fort que nous, & que nous ne pouvons réprimer. Nous n'avons ſouvent pas des meilleures raiſons à donner des amitiés que nous contractons.

On eſt conduit fortuitement dans une compagnie : on éxamine d'un coup d'œil les perſonnes qui la compoſent ; & l'on ſe détermine ſubitement en faveur de quelques-unes, d'entr'elles, contre toutes les autres, les droits du Sexe aimable exceptés. Si l'on vient à préſenter des cartes, & à lier des parties, on ſouhaite tout le bonheur poſſible à tels de la compagnie qu'on voit pour la premiére fois, & à qui on n'a jamais parlé ; & tout le malheur à d'autres qu'on ne connoît ni plus ni moins. Nous nous intéreſſons vivement à la chance des premiers, & nous ſortons d'avec eux gais ou triſtes, ſelon les divers accidens de fortune qu'ils ont eſſuiés. D'où vient cette prévention, & ſur quoi eſt-elle fondée ? Je ne crois pas la choſe définiſſable. Dira-t'on que c'eſt la convenance des goûts ? On ne ſe connoiſſoit pas. L'union des ſentimens, a-t'on eu le tems de les approfondir ? Eſt-ce la ſympatie des humeurs ? On n'a pas même fait voir que l'on en avoit. Qui eſt donc ce charme qui

nous entraîne & qui nous emporte malgré nous ? C'eſt la ſympatie. Définition peu ſatisfaiſante, dont nous ne connoiſſons rien que les ſuites. Un peu de commerce entre ceux que la ſympatie prévient ſi favorablement, & c'eſt aſſez pour en faire des amis.

Il y a des perſonnes qui ſe lient & qui s'uniſſent enſemble, ſans ſympatie effective, & ſans être attirées l'une vers l'autre par ce ſentiment intérieur, qui préſide à l'amitié. Ce ſont les penchans, l'habitude & les plaiſirs de la ſociété, qui les déterminent. C'eſt, je crois, à cauſe de la commodité du terme & de l'uſage qu'on en avoit, qu'on eſt convenu d'appeller ces perſonnes des amis.

S'il n'y a pas de joie plus naturelle, plus ſenſible & plus ſatisfaiſante que celle de ſe voir aimé, que ne doit-on pas faire pour l'être ? Que de regrets, ſi on y a négligé quelque choſe ! L'homme qui aime tant le plaiſir, devroit bien ſe procurer celui-ci.

AGATON & EUTICHE jouïſſoient du bonheur de s'aimer uniquement ; du moins ils le croyoient. Elevés enſemble dans un même Collége, ils avoient commencé là les liens qui les uniſſoient ; ils ſe ſont re-

trouvés à l'Academie ; ils ont fait tous deux les mêmes éxercices, & ils y ont encore resserré leurs liens. Le cœur d'Agathon étoit tout aux plaisirs, celui d'Eutiche en imitoit parfaitement le ton. Tous deux pénetrés d'affections ressemblantes, ils se trouvoient des penchans si noués, qu'une partie fine les rendit amis inséparables. Elle fut suivie de mille autres. Ils ne se faisoient point de secret. Leurs biens étoient égaux : tout étoit commun entr'eux. Mêmes équipages, même hôtel, même goût dans les habillemens, même bourse même habitude, mêmes maîtresses. C'est pousser loin l'amitié : Voilà d'excellens amis ; on ne se peut convenir mieux. Ils l'ont crû de même, & avoient juré de ne se séparer qu'à la mort, en avouant, avec tristesse, qu'il est sensible pour des amis de ne pouvoir pas faire autrement. Ils ont ainsi vêcu trois mois entiers. Bientôt Agathon est devenu plus réservé avec Eutiche. Ils se tenoient sous le bras aux promenades, & avoient toujours quelque chose à se dire. Agathon s'y promène seul, réfléchit seul, & parle seul. S'il répond quelquefois à Eutiche, c'est avec distraction, & sans suite. Il lui donne de faux rendez-vous, pour s'en ménager de vrais. Celui-ci qui se trouve la

dupe de ſa confiance pour Agathon, l'épie & fait tant qu'il découvre qu'il eſt amoureux d'EGLÉ, & que c'eſt pour elle qu'il fraude des momens qu'il doit uſer pour lui. Il a vu cent fois Eglé ſans y faire attention. La réſerve d'Agathon le pique; il lui trouve des attraits qui n'avoient pas été remarqués en elle; ils l'agacent. Une mine le décide à s'en faire aimer. Eglé n'attendoit qu'un nouveau ſoupirant pour planter là Agathon. Eutiche s'offre, eſt accepté, & l'autre eſt remercié. Il jette feux & flammes contre ſon rival; il veut le percer aux yeux de ſon ingrate & de ſon infidéle Maitreſſe; & prend ſi bien ſes méſures qu'il eſt certain de la perfidie d'Eutiche. Il n'en eſt que plus animé à ſe venger. Ils ne ſont pas gens à reculer; ils ſe cherchent, ils ſe trouvent, & l'un ſacrifie l'autre à ſa paſſion.

Il a fallu vingt ans de préparatifs pour coudre une liaiſon de trois mois, qui s'eſt détachée par la plus indigne cataſtrophe.

Voilà l'amitié de nos jeunes gens; c'eſt tout feu. Bras deſſus, bras deſſous: de l'amphithéatre on entend ſonner les baiſers, que ſe donnent au Théatre ſes chers & bons amis. Le moment d'après, entre la poire & le fromage, nos deux féaux,

sur un rien, s'égorgent cordialement.

Le mépris de la vie n'est un héroïsme que dans la spéculation. Après la cause de la conscience, il n'y a rien qui le doive faire tolérer, que la défense de la Patrie, ou celle du Prince. Si l'on ajoûte la cause de l'honneur, avec combien de prudence doit-on lui marquer des bornes? Il est honteux, deshonorant, criminel, de mourir pour ses passions, & de s'exposer en se vengeant. C'est bien restraindre les droits de l'honneur: mais peuvent-ils l'être trop?

C'est à présent que les jeunes gens devroient dire; *sauvez moi de mes amis, Seigneur, je ne crains qu'eux.*

L'étourderie commence les unions des jeunes gens, le libertinage qui les affermit quelquefois, les rompt souvent. On en convient. Mais qu'y a-t'il à redire sur l'amitié de Cratere & d'Acteon? Ce sont-là deux bons amis, & c'est bien d'eux que l'on peut dire que l'un n'a rien qui ne soit à l'autre. Je le sais comme vous, & je crois même la communauté trop établie & trop étenduë entre eux deux. Sans déroger aux droits de l'amitié, Actéon ne pourroit-il en excepter sa femme? Cela vous étonne. Apprenez que Cratére est moins l'ami du mari, que l'Amant de Madame:

voici mes preuves. Par un de ces revers de fortune imprévuë, Actéon voyoit ses biens sur le point d'être saisis. Cratére l'a su, il aimoit depuis long tems la femme d'Actéon; & ne cherchoit qu'un moment heureux pour se déclarer. Il a profité de celui qui se présentoit, & a couru faire à Actéon des offres réelles de tout ce qui dépendoit de lui. Quoiqu'embarrassé, le mari n'osoit accepter : mais sa femme a fait honneur aux offres de Cratére. C'est à elle à qui il a tout donné, & à qui il a obligation d'avoir tout reçu ? C'est elle qui s'est chargée de la reconnoissance du bienfait, & qui l'acquitte de jour à autre depuis dix ans, avec un éxactitude & des façons, dont elle n'est pas le seul éxemple. Il ne se passe pas de jour que Cratére ne soupe chez Actéon qui ne sauroit se passer de lui. C'est son meilleur ami, son intime; il laisse souvent de longs apès-soupers à la gratitude de sa femme envers Cratére. Quelle reconnoissance ! En voit-on de plus entiéres ? Non, mais on en voit des pareilles; comme on voit des amis semblables à Cratére, qui ne doivent leur constance en amitié, qu'aux femmes de ceux avec qui ils en jouent la parodie. Que de généreux pour les Maris à cause des Femmes !

Il y à une ſorte de liaiſon, qui n'eſt proprement qu'une demie amitié. L'une des deux perſonnes y fournit toujours plus que l'autre : ou, pour mieux dire, y fournit tout : de ſorte qu'il n'y en a qu'une qui aime bien, & que l'autre ſe laiſſe aimer plutôt qu'elle n'aime.

Cela vient de la puiſſance que l'une a de faire du bien, & de la néceſſité que l'autre a qu'on lui en faſſe. Il y a un certain filoutage en amitié, dont on ne s'apperçoit qu'à la fin. On ſe trouve le cœur captivé par des façons engageantes, & l'on s'aſſujettit à un homme ruſé qui trompe agréablement, & qu'on s'accoûtume malheureuſement à aimer. Lui fait-on du bien ; c'eſt un ami : ſi l'on ceſſe de lui en faire, c'eſt un énemi que l'on a de plús.

L'on n'achete ſouvent qu'un ingrat par ſes bienfaits. On rougit d'avoir reçu, comme on ſe dégoûte de donner. On ne crie contre les ingrats que par air, ou pour ſe faire croire capable d'avoir fait du bien, ou pour ſe faire pardonner la dureté naturelle que l'on a. Preſque perſonne ne parle des bienfaiteurs ; parce que ce ſeroit preſqu'avouer que l'on y a eu recours, & qu'on n'aime point à introduire un tiers dans le détail de ſes beſoins.

Ceux qui autorisent à l'ingratitude, ce sont les bienfaiteurs. On donne avec tant de vanité; on fait acheter si cher le moindre bienfait; on humilie si fort ceux qui reçoivent; qu'il n'y a pas de quoi s'étonner, s'ils fuyent de si loin ceux de qui ils tiennent quelque chose.

Plus on a de grandeur d'ame & de noblesse dans les sentimens, moins on a de peine à être reconnoissant. Il en coûte cher à l'amour propre pour n'être pas ingrat.

Qu'on est heureux d'être en état de donner! Qu'il y a de vertu & de bonheur à faire mille ingrats! Quoiqu'on en dise, ce n'est point être dupe; c'est avoir gagné beaucoup, si dans dix mille bienfaits, on a obligé un seul homme de bien.

Avarin & Gripardon se sont trouvez liés de complicité. Petits commis ensemble; Directeur & Contrôleur dans le même Département, ils se sont achetés l'un & l'autre au dépens des Aides. Ils ont pris un sol ensemble dans une même Souferme, & se sont poussés ensemble dans de bonnes affaires. Mêmes vilenies, rapines communes, mêmes concussions. Avarin & Gripardon s'aimeront toujours, disoit-on. Le premier communique à celui-ci un nouveau projet d'impôts. Ce der-

nier l'écoute attentivement, tire le ſécret de l'autre ; conſomme les jours & les nuits à en rédiger un plan. Il le préſente au Conſeil, il paſſe avant qu'Avarin en ait le moindre vent. L'Edit en eſt publié ; & Avarin, pour ſe venger de la perfidie de Gripardon, riſque de ſe perdre. Il remet aux Miniſtres des Mémoires contre lui. O ! intérêt ; point d'amis ſans toi ; point d'amis par toi !

Vous vous plaignez que depuis dix jours AGAPET vous néglige. Il paroît pour vous qu'il ſoit hors du monde. Vit-il ? Ne vit-il pas ? On en doute. Les cercles où il s'eſt acquis le grand nom *d'aimable*, languiſſent triſtement après lui. On ſe tranſporte à ſon logis ; ſon portier dit d'un ton ruſtique, qu'il n'y eſt pas. Non : il n'y eſt pas même pour ce qu'il aime le mieux, ni pour HERSILIE, avec qui il uſe ſi ſouvent les nuits dans ſa *petite Maiſon*, ni pour DERCETTE qui a fait avec lui tant d'infidélités au jeune Duc qui ſe ruine pour elle. Qui peut l'obliger d'abandonner ainſi ſes amis ? Sans doute ce ne peut être que quelque affaire grave, & une des plus graves pour lui ; depuis ces dix jours retiré, enſéveli, enterré dans une *Manſarde* entre ſix Tailleurs, il rogne, il

taille, il gâte des étoffes pour parvenir à racourcir une manche, & à donner un autre tour à un pli. Il poſſede la coupe des habits dans la perfection. Il eſt auſſi vain de ce qu'il ſait là-deſſus, que * *Le Maitre* qui en vingt ans a gagné un équipage & un petit château à ce métier. Voulez-vous voir Agapet ravi, enchanté, pétillant de joie? L'y voilà. Il a réuſſi, la manche eſt à ſon goût, & le pli a bonne grace. Il endoſſe cet habit merveilleux qui lui a coûté tant de veilles, de peines & de ſoins. Il triomphe, il ſe mire; il jouit tout à la fois & du plaiſir de ſon invention, & de la ſurpriſe de ſes amis, & des éloges qu'il attend ſur ſes rares talens. Il ne reparoît enfin que pour faire admirer cette merveilleuſe manche, & la galante tournure de ce pli. Il les fait voir au *petit cours*, aux *Tuilleries*. Il paroît aux ſpectacles; y vient-il voir le début de la nouvelle Actrice? Non, c'eſt pour y montrer ſa manche & ſon pli. Il plaiſante ſur les habits de ſes amis? Ils ne ſe croyent plus habillés, & conſentent à s'enfuir chez eux juſqu'à ce que la vigilance & l'adreſſe d'un Tailleur viennent les mettre en état de ſe

* *Fameux Tailleur.*

montrer sans rougir. Quel ami! quel excellent ami qu'Agapet, dès qu'il consent à donner des *patrons* de ce Chef-d'œuvre!

Les femmes n'éxaminent dans un homme que les accessoires. C'est le visage ou la jambe qui les frappe. Si elles veulent de l'esprit, le badin leur suffit. Le cœur est la derniére chose à quoi elles pensent; encore ne lui demandent-elles que la tendresse. Les hommes se passent entr'eux, tout le superficiel du mérite, qui touche les femmes. Les vices grossiers exceptés, les travers de l'esprit & de la conduite, & le défaut des sentimens ne les inquiétent guéres. Pour la raison, dans une clause à part, il est dit qu'elle ne paroîtra pas; c'est le secret des amis. Si par hazard on pense au cœur, on y cherche beaucoup de complaisance, & de la probité autant qu'il en faut, pour ne se pas trouver la dupe de ceux avec qui on se lie.

Que l'intérêt, l'ambition ou la jalousie rompent les nœuds des unions du siécle, qui peut en être surpris? Qu'un ami à la mode prenne la femme pour caution des services qu'il rend au mari: c'est ce qui est tous les jours sous nos yeux. Voit-on la Charité Chrétienne se soutenir mieux

dans le cœur de ceux qui la prêchent? Une petite satisfaction, une jalousie de direction, & une concurrence les brouillent & les divisent. Ils sont aussi hommes du siécle. Ils s'aiment aussi peu que les hommes du siécle, & se haïssent davantage. Il ne leur manque que des armes pour les voir se signaler par les mêmes fureurs.

THEODULE étoit à la tête d'une Paroisse étenduë. Il y brilloit par des Prônes éloquens. Les Maris le courroient pour son esprit, & leurs dévotes moitiés pour sa bonne mine & pour sa belle main. La foule étoit à son confessionnal ; les femmes du moins ; car pour les hommes, ils n'y étoient pas admis : & entre les femmes, celles encore qui avoient un rang dans le monde. Une Dame de nom prend un hôtel sur sa Paroisse. Théodule convoite d'abord la direction de sa conscience. Quel honneur! quel contentement d'avoir une Ducheſſe pour Pénitente! Visite sur visite, & pas un mot de la direction. Le Vicaire, bon vivant, homme sans façon, plaît à la Dame : elle s'attache à lui, en fait son Directeur, son confident & son ami (car une femme veut qu'on soit propre à tout.) Théodule, qui se voit enlever une aussi bonne pratique, déchalande le Vicaire, met tout en

œuvre pour le perdre, intéresse ses chères filles dans sa vengeance, & il ne faut pas moins que tout le crédit de l'illustre Pénitente, pour l'y soustraire.

Eudoxe n'étoit bien qu'avec Callide & celui-ci ne se trouvoit bien qu'avec Eudoxe. Clercs ensemble, tonsurés ensemble, ils ne se quittoient pas depuis leur enfance. Ils n'avoient pas été séparés dans leurs cours, dans leur Séminaire, & avoient reçu tous deux le chapperon, après avoir soutenu ensemble *leurs Sorboniques*. Eudoxe, qui avoit de bons amis, est averti à tems d'un Bénéfice vaquant. Il fait part de l'avis à son cher Callide, & lui détaille les tenans & aboutissans, dont il attend la réussite pour sa nomination. Ils se séparent; Callide prend la poste au même moment, se sert des instructions qu'Eudoxe lui a données, & obtient le Bénéfice. Il ne reste à la Cour que pour triompher plus insolemment de la confiance de son trop foible ami, qu'il vient de trahir si lâchement.

Si l'on est assez malheureux pour ne pouvoir se suffire à soi même, il faut se résoudre à être dupe, ou sécher d'ennui.

Nicandre aimoit Aglaure, & ne désiroit que de faire consentir ses parens à

la lui accorder. PHORBAS, son ami depuis dix ans, s'offre à en porter les premiéres paroles, & à entamer l'affaire. Nicandre se félicite d'être en d'aussi bonnes mains. Phorbas est homme d'esprit, sait s'insinuer, & ne peut manquer de persuader. Oui, sans doute; & il tire si bon parti de ses talens, qu'il épouse lui-même Aglaure au bout de quinze jours.

* „ Samson, s'étant vu trompé par sa „ femme, qui avoit redit aux jeunes gens „ de sa Ville, l'explication qu'il avoit eu „ la complaisance de lui faire de l'énigme „ qu'il leur avoit donné à expliquer, entra „ dans une grande colére, & revint dans „ la maison de son pere. Cependant sa „ femme épousa un de ces jeunes hommes & de ses amis qui l'avoient accompagné à ses nôces.

Un ami à qui notre bourse est ouverte, est bien prêt de devenir notre énemi.

§ „ Tel promet à son ami par une honte „ indiscrette, qui le rend ainsi gratuitement son énemi.

§§ „ AMNON, fils de David, conçut

* *Les Juges, chap.* XIV.

§ *Eccleſi. chap.* XX.

§§ *Les Rois, Liv.* II. *chap.* XIII.

„ une passion violente pour la sœur d'Absalon, aussi fils de David, qui étoit „ très belle & qui s'appelloit Thamar. Il „ la voyoit tous les jours, & sa passion devint si excessive, qu'il en tomba malade. „ Elle étoit vierge, & il lui paroissoit difficile de rien faire avec elle contre l'honnêteté. Or, Amnon avoit un ami fort „ prudent, qui s'appelloit Jonadab. Il „ dit au Prince; d'où vient, Seigneur, que „ vous maigrissez ainsi de jour en jour? „ Pourquoi ne m'en dites-vous pas la cause? Amnon lui répondit: j'aime Thamar „ sœur de mon frére Absalon. Jonadab „ lui dit, couchez-vous sur votre lit, & „ faites semblant d'être malade; & lorsque „ le Roi votre pere, viendra vous visiter, „ dites lui, que ma sœur Thamar vienne, „ je vous prie, pour m'apprêter à manger, „ & qu'elle me prépare quelque chose que „ je reçoive de sa main.... Amnon suivit „ le conseil de son indigne ami..... David „ lui envoya Thamar, que le Prince fit „ passer dans son cabinet, sous différens „ prétextes; & étant plus fort qu'elle, „ il lui fit violence; & en abusa.

La source des Jonadabs n'est pas tarie: elle a couvert nos champs de ses flots épouvantables. Les amis sont des complaisans

impies, des ouvriers d'iniquité, & des artisans d'inceſtes & d'adultéres. Grands du monde, voilà quels ſont vos amis. Les Amnons ne ſont pas ſans avoir des Jonadabs.

* „ Y a-t'il encore des amis, comme „ *David* & *Jonathas*? Le Prince voit David „ rentrer couvert de gloire, en triomphe „ dans Jérusalem, comme libérateur du „ Peuple Juif : il n'a pas contre lui une „ baſſe jalouſie du ſuccès de ſon combat „ contre *Goliath*. Il l'en aime davantage, „ s'attache intimement à lui, & veut dès- „ lors transformer ſon ami en ſoi-même. „ Il le fait revêtir de ſes habits, lui donne „ ſes armes, ſon arc, ſon épée & ſon baudrier : ravi qu'en tous lieux on prenne „ David pour Jonathas. Si *Saül*, pere de ce „ Prince, perſécute David pour un refrain „ de chanſon, dont le peuple avoit honoré „ ſon triomphe; la colére de ce Roi ne „ ſert qu'à faire ſortir l'amitié de Jona- „ thas. Si l'on tend des piéges à David, „ Jonathas l'en fait avertir. Eſt il obligé „ de ſe rétirer de la Cour? Ce Prince em- „ ploie ſon crédit & ſes amis pour le faire „ rappeller. Saül veut percer David de ſon

Les Rois, l. 1. *chap.* XVIII. XIX. *&* XX.

„ Javelot ; Jonathas ſe met entre deux, prêt
„ à parer de ſon corps les coups qu'on
„ porte à ſon ami. O ! amis, y en a-t'il
„ d'entre vous qui le ſoient juſques-là ?
„ David, fatigué des mauvaiſes façons de
„ Saül prend deſſein d'aller chez les Phi-
„ liſtins. A ce dernier adieu, Jonathas,
„ dans les tranſports ordinaires à de vrais
„ amis dans d'auſſi triſtes conjonctures, lui
„ céde tous ſes droits à la couronne, & ſe
„ trouve plus heureux d'être le premier
„ après David, que de ſe voir au-deſſus
„ de lui.

Voilà ce que l'on peut appeller un ami généreux. La nature, la généroſité, & la gloire de la véritable amitié donnent plus de prix à l'union des bons cœurs, qu'au ſuperficiel bonheur de regner. Mais où y a-t'il de tels amis ? On ne cherche dans les amis que le profit de l'amitié : les moindre intérêt brouille des amis de vingt ans. Que de liaiſons que l'intérêt fauxfile ! Que de liaiſons qu'il découd !

Un accident vous plonge dans une mal-heureuſe affaire, dont une ſomme d'argent peut vous ſortir ; THEOPHILE eſt votre ami : c'eſt un dévot, une perſonne d'une aſſiduité éxemplaire aux Offices : vous comptez ſur lui, & il eſt à croire que c'eſt

lui faire, plaiſir, que de lui procurer l'occaſion de faire du bien. Dans un ſi beau point de vuë j'admire Théophile : il faut que je ſuive ſon ami infortuné juſques chez lui, pour me détromper ſur ſon compte. Théophile ſollicité pouſſe de grands élans, jette les yeux au Ciel, ſoupire, & dit enfin à ſon ami qu'il ne peut pas lui être utile, que tout ce qu'il peut faire, c'eſt de prier Dieu qu'il puiſſe ſe tirer de l'embarras où il eſt. Théophile ne dit pas qu'il n'a pas d'argent : il en a : & pour beaucoup il ne voudroit pas faire un menſonge. Il prend un détour dévot pour déſobliger ſon ami d'une façon à ne lui donner, à ce qu'il croit, que plus d'eſtime pour lui. Je ne vous dirai pas, dit-il, que je ſuis ſans le ſol, j'ai de l'argent, Dieu-merci, & autant qu'il en faut pour les petites commodités de la vie ; mais il ne m'appartient pas. Dieu, dont je le tiens, ne m'en a fait que le dépoſitaire, & j'en dois compte à mes enfans à qui il eſt. Je ne ſuis pas le maître d'en diſpoſer. Si vous demandiez de moi quelque choſe, qui fût plus en ma diſpoſition, je me ferois un devoir de vous rendre ſervice ; mais pour ceci, il n'y faut pas penſer. J'eſpére que nous n'en ſerons pas moins amis. Une cloche tinte : Théo-

phile prend ſon livre, ſes gans & ſon chapeau, laiſſe là ſon ami confus & ſurpris, court à l'Egliſe entendre une Meſſe, & remercier Dieu de ce qu'il a eu la fermeté de ne pas être charitable.

Je ne balance pas à préférer un uſurier à dix pour cent, qui me prête ſon argent dans une circonſtance fâcheuſe, & dont dépend mon honneur, mon crédit, & ma réputation, à un Théophile qui me devient inutile avec toutes ſes patenôtres & ſes dévotes grimaces.

Le Panégirique de deux amis eſt fait, lorſque celui qui prête, regarde celui qui emprunte comme quelqu'un qui redemande un argent qui lui appartient, & qu'il le lui accorde avec une eſpéce de reconnoiſſance.

XIII. Leçon.

DU MONDE.

LE Monde n'a du brillant que dans ſon point d'optique. Les luſtres ſont chargés de bougies allumées, dont l'éclat ſe déploye & ſe reproduit par-tout. C'eſt une belle décoration qu'il ne faut pas voir de

trop près, & dont les derriéres sont affreux.

Ce n'est point du tout un pays sûr que le monde. S'y engager, c'est tout risquer. Les plaisirs & l'intérêt sont à l'affût. Les voleurs tiennent le bois par les deux bouts : le moïen d'échapper ;

Le Monde est un labyrinthe tortueux : en vain tient-on le bout du fil ; s'il vient, par malheur, à se rompre à moitié chemin, n'y a-t'il pas à craindre de s'y égarer?

La duperie est une chaine forte & subtile qui lie les membres de la société. Où l'on trompe, où l'on est trompé. Tout sert au commerce de la vie.

Les Maisons à grand monde ne sont rien moins que des maisons de plaisirs. On y attend ennuyeusement des gens, qui n'arrivent que pour ennuyer. Si l'on n'y médit, la conversation rampe en monosillabes qui se sauvent, avec honte, entre de grands éclats de rire & des haussemens d'épaules. Il arrive une plaisanterie platte, chacun croit avoir trouvé la joie, & sort persuadé qu'il la tient, quoiqu'il n'en soit rien.

On doit donc fuir toute société ? Non, si l'on est sûr de ceux avec qui l'on s'associe. Mais à peine une société est-elle réfoluë, qu'on y reçoit tout le monde.

On ſe tracaſſe bien-tôt, on ſe trahit. S'il y a des femmes, la jalouſie s'en mêle; on ſe déchire. Et l'intérêt accourt pour couper le fil de la ſociété. Les morceaux tombent de côté & d'autre, ſans qu'on puiſſe jamais venir à bout de les rejoindre.

Y auroit-il tant de ſtoïcité à mépriſer la vie ? Quel peuple de Héros Philoſophes ! Je ne vois dans tous les états que des gens qui ſe mettent en partie. Les échecs ſont ſur la table : les pions diſparoiſſent peu à peu : une Reine avance qui donne échec au Roi, & ſouvent c'eſt un Fou qui lui donne mat.

Quelle belle leçon un enfant de ſix ans ne nous fait-il pas ! A qui dit-il ſon ſecret, qu'aux autres enfans de ſon âge ? A qui ſe confie-t'il, qu'à eux ? Il n'a de commerce qu'avec eux. Lui voit-on careſſer des perſonnes plus âgées; c'eſt rarement, par intérêt, & avec une certaine réſerve ; ainſi des hommes d'un état médiocre aux Grands. Soyons des enfans avec eux, puiſqu'ils ſont des hommes & des hommes aſſez forts pour abuſer de notre confiance, ſans avoir à craindre que nous puiſſions leur faire plus que la mouë.

On méne un enfant à une foire; tout ce

qu'il y voit, lui convient. Il s'arrête à la premiére boutique : de là à mille, ſi elles y ſont. Tout lui eſt bon ; on n'a jamais fait avec lui. Il quitte une poupée pour un Arlequin. Il veut enſuite une bergere qu'il abandonne auſſi pour prendre un pierrot. C'eſt un cheval, un mulet ; c'eſt un caroſſe, encore le veut-il à ſix chevaux. La derniére choſe qu'il prend n'eſt ſouvent pas celle qui lui plaît le plus. As-tu bientôt fini, lui dit ſa mere ? N'admirez vous pas, continuë t'elle, que rien ne le ſatisfait ? L'enfant eſt-il déja homme ? Ou, diſons mieux ; l'homme ne ceſſeroit-il jamais d'être enfant ? A quel âge eſt on aſſez content d'une choſe que l'on a choiſie avec goût & à loiſir, & dont on jouit ſans inquiétude, pour ne rien déſirer d'ailleurs de tout ce qu'on voit, & qu'on n'a pas quelquefois même la plus petite eſpérance de poſſéder.

Les préjugés de l'enfance accompagnent ordinairement le reſte de notre vie : ſouvent décident-ils nos jugemens. Il faut que l'education en triomphe, ou notre conduite en demeure toujours empoiſonnée. On fait aux enfans un amuſement de la nourriture ; on y attache une idée de plaiſir ou de recompenſe. Les careſſe-t'on ?

C'eſt

C'eſt pour agacer leur gourmandiſe : on ne leur fait que des préſens qui la flattent. Voilà les enfans devenus hommes faits, ſont-ils plus raiſonnables ? L'étoffe une fois teinte ne reprend jamais ſa couleur naturelle. Qu'on en juge. Ce ne ſont plus des dragées ni de la conſerve ; mais c'eſt une hure de ſanglier, des perdrix rouges, des ortolans, des gelinottes ; ou des bécaſſes : c'eſt un morceau d'eſturgeon, un turbot, un ſaumon frais des truites ou des petits pois verds. Ce ſont des vins de Beaune, de Champagne, de Malvoiſie, du Tokaï même, ſi vous voulez. C'eſt de l'eau des Barbades, ou de l'huile de Venus.

Les Peres trop ménagers apprennent à leurs enfans à ne le point être du tout. Les Peres prodigues les réduiſent à devenir avares, & les inſtruiſent à l'être.

L'ironie eſt la fille naturelle de la vérité & du menſonge. Elle tient de tous les deux ſans reſſembler particuliérement ni à l'une ni à l'autre, & c'eſt par là qu'elle plaît. Que feroit-elle, ſi elle ne repréſentoit que la vérité ? Moins, ſans doute, que ſi elle ſe donnoit pour le menſonge.

La vie eſt un jeu, où l'amour propre ſert de *Comete*. Il ſe fourre par-tout. On le voit en place du Roi, & de la Dame.

Ne remplace-t'il même pas le Valet ? Dans la main d'un joueur mal-adroit combien de fois la *Comete* eſt-elle gorgée, pour une ſeule où elle fait opera?

Si nous en venons à eſtimer ſincerement la Religion, ce ne ſera que dans les autres ; parce qu'alors elle aſſûrera les droits de notre amour propre & nos intérêts.

C'eſt un des friands ragoûts de notre amour propre que l'humilité des autres.

La coquetterie de l'amour propre, c'eſt d'entamer l'éloge d'autrui, pour amener inſenſiblement à rabattre juſques ſur ſoi.

La langue de l'amour propre trempe ſouvent dans l'idiôme de l'ironie.

L'Amour propre eſt au moins de moitié dans toutes nos parties. Il prend l'épée & la quitte. Il eſt en manteau court, en robe de Palais, ſous la pourpre, & en capuchon. Il deſcend de caroſſe pour aller à pied, & laiſſe l'eſcarpin pour la ſandale. Il vit quelquefois d'entremêts & d'ortolans ; ſouvent il leur préfére des raves & des carottes. On le voit à la tête d'un piquet forcer un ouvrage, où emporter un retranchement : d'autre fois il paroît ſi tranquille qu'on ne le ſoupçonneroit pas d'avoir de la bravoure. Quelquefois fier & turbulent, quelquefois humble & paiſible.

Souvent à genoux près du Sanctuaire sur un grand carreau, & devant un Prié-Dieu paré d'un beau tapis, plus souvent encore n'osant prendre une chaise ; mais prosterné au milieu de la nef, où tout le monde le voit, & où chacun est à même d'admirer avec quelle ferveur il fait sa prière, & avec quels élans il la pousse. Qui masque comme l'amour propre ? Qui lui ressemble ? Et à qui ressemble-t'il ?

La mouvance des domaines de l'amour propre est d'une étenduë considérable. Presque toutes nos actions en rélévent.

Un cœur où il n'y a plus de place pour l'ambition, parce qu'il n'a plus de quoi désirer, a encore bien du vuide pour y loger l'amour propre. il ne reste à B..... que d'être dévot. On le voit se retirer parmi des saints. Il y médite : mais ce n'est pas toujours sur les mêmes points qu'eux.

Souvent l'amour propre a de petits détours fins où il ne perd rien, & qui reviennent toujours à ce qu'il veut. CAPYS ne dit pas éfrontément comme FRONTIN, *j'ai de l'esprit, j'ai du bon sens.* Il prend un tour plus modeste, & dit simplement : *je sais parfaitement que je n'ai pas d'esprit, moi. Que voulez-vous ? suis-je fait pour avoir du bon sens, moi ?* Ce qu'il y a de merveil-

leux en ceci, c'eſt que Capys ne ſe doute pas qu'il parle vrai, comme Frontin ne s'imagine pas qu'il ment.

Faire parade de n'avoir aucun beſoin, nouvelle façon de mandier. Ne pas manifeſter ſa ſoif, nouvelle maniére de parvenir à l'appaiſer amplement.

Un nouveau Riche échappé des entraves de la miſére, eſt le Riche le plus impertinent & le moins ſupportable. Il s'efforce d'oublier ſa naiſſance & ſa premiére condition; mais il garde éternellement dans ſes façons & dans ſes mœurs, toute la rudeſſe & la défectuoſité de ſon éducation.

Un homme qui parle toujours de ſa grandeur devant des gens qui ſont réduits à lui demander ſa protection par placets, c'eſt un étourdi qui vient de manger de l'ail, & qui s'approche de trop près des perſonnes qui ont la poitrine foible.

On me dit d'un homme, qu'il eſt beau, grand, bienfait, riche : c'eſt tout ce que je n'en voulois pas ſavoir. Eſt-il homme de bien? Voilà ce que je demande. On ne me répond pas. Dès qu'il a dix mille livres de rentes, on n'y regarde pas de ſi près. La probité alors eſt-elle comptée pour quelque choſe?

Qui ne prendroit DIPHILE pour un

brocanteur? On lui voit toujours les mains chargées de bagues jusqu'aux bouts des doigts. Il tire deux ou trois montres pour savoir l'heure qu'il est, & souvent pendant que quatre horloges sonnent à ses oreilles. Jamais il ne présente deux prises de tabac dans la même boite. Qu'est Diphile? Si ce n'est pas un marchand, c'est un sot & un homme vain.

Ne demandez pas à ORGASTE comment il se porte. Ne vous informez ni de sa femme, ni de l'état de sa famille, ni de son pere qui est au lit malade depuis six semaines. Ne lui parlez pas de ce procès considérable dont l'événement doit ou le ruiner ou le rendre riche. Quoi qu'il touſſe devant vous jusqu'à devenir violet, vous lui ferez plaisir d'oublier qu'il a un gros rhume. Il ne veut de vous qu'une seule chose c'est que vous ne voyez en lui que son diamant : nouveau bijou qu'il s'est donné. Ne lui parlez que de cela. Depuis hier qu'il le posséde, on lui en parle toujours. En cent ans il ne parlera pas d'autre chose. J'ai tort : un autre joyau viendra-t'il remplacer celui-ci? Il n'en parlera plus, il n'y pensera plus.

FLACCUS fait bâtir un Temple petit, mais superbe. *Gabriël* y employe tout le

beau de ſon art, & *Natoire* y déploye ſes talens. On n'oublie pas d'y préparer une grande niche pour y placer le tombeau de Flaccus. Que de fraix pour élever un édifice que Flaccus ne verra peut-être pas, & où il n'entrera qu'enſéveli dans les ombres de la mort! Encore n'eſt-il pas certain ſi l'on y dreſſera ſon Monument. Il meurt dans un village : ſes cendres y reſtent, & ſe trouvent impunément mêlées avec celles de Jaquot & de Maturin. Flaccus qu'avez vous à vous plaindre? La Providence vous a remis à la mort, où elle vous avoit pris en naiſſant. La niche eſt encore vuide; le Mauſolée à faire : vous êtes mort. A quatre lieuës d'ici on ne parle déja plus de vous,

Prends ton tems pour te peindre, ambitieux TOURAL ; tu es en bonne humeur, tes yeux brillent, & tu as le teint clair & vif. Saiſis le moment; peins-toi. Une longue inſomnie te rend aujourd'hui le viſage terne, tu as la vuë changée par un cruel mal de tête, tu es bouffi, méconnoiſſable. Qu'attends-tu? Peut-il y avoir un inſtant plus propre pour faire faire un portrait qui ne te reſſemble pas? Ne l'échappe point; cours chez ton Rival, aide encore l'occaſion qui travaille contre lui;

fais-toi peindre ; paye, & largement. Acheteras-tu jamais de la réputation ?

Un grand mérite eſt un grand embarras. Mais que de gens en ſont embarraſſés, à peu près comme les malades imaginaires ſont malades !

Qu'eſt-ce que le Mérite ? La femme trouve que c'eſt dans l'homme, la bonne mine, la politeſſe, la complaiſance & la généroſité : & l'homme dit qu'une femme de mérite, eſt celle qui joint à un joli minois, de l'enjouement, un peu d'eſprit & de conduite. Souvent même fait-il grace de la conduite.

Qu'eſt-ce que le vrai-Mérite ? C'eſt pour les deux Sexes en général, de joindre à la candeur des mœurs, à la droiture des ſentimens, à la douceur des maniéres, à un génie orné du ſavoir-vivre, & une piété ſolide & bien réglée, l'obſervation des bien-ſéances, l'eſtime d'autrui.

On donne de gros apointemens à un Chanteur. On aſſigne une forte penſion à une Danſeuſe. Pantalon & Arlequin ont des gages conſidérables. Les Princes ſe les envient, les débauchent, & ſe les enlévent. Que fait-on par-tout pour l'homme de bien, pour le bon Chrétien ? On le laiſſe pour ce qu'il eſt. A quoi peut-il ſ-

fectivement servir ? Est-il Taille, Haute-Contre, ou Dessus ? Fait-il la Cabriole ? Peut-il battre seulement trois Entrechats ? Grimace-t'il ? Jargonne-t'il ? Fait-il rire ? Non ; il est homme de bien. Que voulez-vous qu'on en fasse ; c'est quelquefois un ridicule de plus.

Avec du courage, des connoissances étenduës & un nom, que ne devroit-on pas attendre de la fortune ? Ce n'est souvent pas assez pour parvenir : souvent c'en est trop. Au premier, il ne faut qu'un protecteur, & le second n'en trouve pas. On craint qu'il ne fasse pancher le niveau.

Un grand mérite n'est quelquefois qu'un grand empêchement à la place même la plus médiocre. Graces au Siécle les empêchemens ne sont pas nombreux.

Quel est le moien de parvenir ? Je n'ose le dire. Et ai-je besoin de le dire ? Chacun ne le connoît-il pas ? Ceux qui parviennent, ne nous le montrent-ils pas ?

Un étranger heureux a réduit bien bas le plaisir de proteger.

Si l'on demande ce qu'il faut pour faire un grand-homme. Avec du génie, de la bravoure, & des sentimens, c'est du bonheur, du malheur, & un exil.

On a de l'esprit, du bons sens & de la

raiſon. Foibles reſſources, recommendations rances pour ſe ſoutenir à la Cour, & y être ſouffert. Avec un habit rouge, la calotte aſſortie, & le titre de fou ou de bouffon, on a les entrées libres, on ſe tire d'affaire, on vit. Mais s'il le feint, quel eſt le fou, de celui qui le joue, ou de celui qui le croit ?

Il y a deux routes pour parvenir : celle de l'intérêts & celle des plaiſirs. Il faut opter. Quelquefois même eſt-on obligé de couper de l'une dans l'autre, pour faire ſon chemin.

La faveur qu'on acquiert par une lâche complaiſance pour les Grands, eſt une dragée de Carnaval. Le ſucre ſe fond inſenſiblement, & l'on ſe tient bien-tôt le palais brûlé par le chicotin.

Souvent la diſgrace d'un Miniſtre ne dure, que parce que le Prince n'a pas aſſez de force pour oſer reconnoître qu'il a eu tort. Pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de la Faveur ?

Un Miniſtre diſgratié, eſt bien vengé lorſqu'on le regrette : ſon rappel même ne peut pas lui faire plus d'honneur.

Que de Miniſtres dont on ne parleroit pas, ſans le mal qu'ils ont fait !

Les Miniſtres des Princes, ce ſont des

lunettes sur le nez d'un Vieiliard. C'est déjà un malheur que d'être obligé d'en faire usage. Souvent elles troublent la vuë, quoiqu'on ne s'en serve que pour la rendre plus nette & plus claire.

Epuiser de vivres une Province pour y faire revenir l'abondance, comme par ses soins; mauvaises ruses pour un Ministre, paneaux mal tendus, artifices grossiers, dans lesquels on ne donne pas & qu'on ne pardonneroit qu'à des Partisans.

Piller une Maison à force ouverte, en plein jour, & par la porte de la ruë & y jetter la nuit, par-dessus les murs, une partie de ce qu'on a emporté; bonne action, si vous voulez; mais dont on ne tient pas compte, & qui n'a aucun mérite.

La famine est l'heure du berger du Prince au Peuple. C'est-là le moment où il est à acheter à bonne composition; mais il en est de la Politique, comme de l'Amour: il faut laisser venir cet instant, & ne le point hâter.

Le plus grand regret que l'on ait de la mort d'un Grand, fut-il de nos intimes, c'est de ne lui avoir pas succédé dans ses postes, où peut-être de les voir remplis par tel autre, qui ne nous sera bon à rien.

Quel est le premier pas que l'on fait

après la mort d'un Prince? C'eſt de courir à ſon ſucceſſeur : mais il faut y regarder de bien près, & être aſſûré que le mort ſoit bien mort. Quand on en revient, on ne pardonne guéres à ceux qui nous ont crû morts. CASTELLO n'eſt pas encore bien guéri du repentir de ſa précipitation.

Les vertus des Grands diminuent dans l'éloignement. Il n'y a preſque que ceux qui les approchent qui s'en apperçoivent. ou ſi la lueur en perce juſqu'à la Ville, ce n'eſt que par la réfraction des Courtiſans qui ne la rendent pas toujours auſſi nette qu'elle eſt dans ſon principe. Le Teleſcope ſe renverſe à l'égard des vices; à peine les voit on dans les Cours; mais au-dehors la même réfraction les reporte & les reproduit horribles, effrayans; & l'atôme devient au Monde quand il parvient juſqu'au Peuple.

L'inacceſſibilité de la Cour ne ſauve pas le peuple de la contagion, ſi le vice y regne. Que ſes entrées y ſoient plus libres, s'il y a de la vertu, il y gagnera.

Soit en bien ou en mal, les Grands compoſent la piéce & la repréſentent : le plus ſouvent le peuple en fait la parodie.

On voit le galant POLLION voltiger de Loge en Loge, courir de-là au chauf-

foir, ou paſſer dans les couliſſes. Il doit à chaque Actrice un petit mot à l'oreille; il effleure en paſſant le vermillon de CLARINE ou friſe un baiſer ſur la joüe de ROSALIE. Que Pollion eſt fou des femmes, entends-je dire à l'Amphitéatre d'où l'on le ſuit! Qui pourroit s'imaginer, en effet, qui les aime peu, & qu'il ſe ſoit ruiné par vanité avec la M....? Qu'un Seigneur, comme lui, ſe réduiſe à ſa femme, quelle honte! Par où le diſtinguer alors d'avec ſon Tailleur?

GERVAIS eſt à la tête d'une grande Ville qui demande tous ſes ſoins: il n'a pas trop de tout ſon tems, s'il veut travailler à ſon bonheur. Que dis-je? Il en trouve encore de reſte pour aller dans une ſolitude faire des Cordons de Saint François. Quel bien pour un peuple, qu'un Seigneur qui s'occupe ſi chrétiennement! Quelle commodité pour des Citoyens qui auroient la piété de vouër leurs enfans! Quelle trouvaille!

Annonce-t'on une nouvelle Actrice; POLEMISTE ne manque pas le Spectacle. Il ſe croit auſſi néceſſaire à ſon début qu'elle-même. Il eſt le premier à battre des mains & à lui faire compliment ſur tout ce qu'il n'a pas entendu; car le voit-

on jamais en même place, Il les courre l'une après l'autre. A ses frequentes apparitions sur la scene, il y auroit à parier, pour qui ne le connoîtroit pas, que c'est lui qui débute, & qu'il rendroit assez naivement un rôle de fat ou d'étourdi.

Ne diroit-on pas que certains Grands ne parlent que par saillies, & tout au plus deux fois par an, cinq ou six fois dans leur vie? On ne rapporte d'eux que peu de mots, & qui sont toujours concis & pleins d'esprit.

Tel mot a souvent été dit d'une façon très-simple & très-unie, qui passant de bouche en bouche s'épure, se façonne, se polit, & ne parvient à sortir de l'appartement qu'avec la tournure d'une phrase si fine & si délicate, que celui à qui il doit son origine, ne pouroit être reçu qu'avec peine à le revendiquer.

Le *Moi*. Cheville éternelle de la comparaison d'un Fat. Il place à tout propos son *Moi*; chez lui pour tout refrain, c'est *Moi*. Je lui passe; mais interrogé, quel est le plus fat de tous les hommes? Qu'il réponde encore, *Moi*.

Fuyez; colez-vous promtement à la muraille; gagnez vite l'embrasure. Je vois venir un homme flanqué de tous côtés de

ſa grandeur ; faites-lui Place, & n'en approchez qu'à dix pas à la ronde. Prenez garde à vous ſi vous êtes obligé de l'accompagner dans une ruë. N'oubliez Pas, au détour, de lui donner toujours le haut du pavé ; il ne vous en laiſſeroit pas l'avantage ſix pas de ſuite, & il eſt homme à vous écraſer plutôt contre la borne & à vous renverſer dans un tas de bouë C'eſt lui qui ſe trouvant à une table, & ayant fortuitement beſoin d'en ſortir le premier, frapperoit, comme un Prieur de Communauté, pour avertir que tout le monde ſe levât. Qu'on retarde deux minutes, on qu'on ne le previenne pas, il ſe lancera par-deſſus la table, au hazard de mettre les pieds dans les plats, de caſſer les verres, & de renverſer les bouteilles; plutôt que de ſe retirer tout uniment par derriére les convives. C'eſt lui encore, qui entendant parler de nobleſſe, vous aſſûre d'un grand ſang-froid, qu'il tient à toutes les têtes couronnées de l'Europe, qu'il ne connoit ſouvent que par l'almanach. Ne vous attendez pas qu'il vous faſſe grace, dans le détail de ſon illuſtre généalogie, de ſes alliances à la Porte Ottomane. Il veut y tenir, quand ſe ne devroit être que par les femmes, ou par les Eunuques.

Qu'il y ait de la parité entre les Hommes & un Homme, entre un Maçon & un Prince : les Grands tiennent contre, & les femmes pour. L'eſſence des choſes peut-elle ſouffrir de la difference des accidens ?

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un Porteur de Chaiſes ? Un Homme de rien, un Manant tiré de la lie du Peuple, un Mulet habillé en homme. Cela étoit bon hier au ſoir, mais aujourd'hui les choſes changent de face. C'eſt un homme qui mérite quelque conſidération, & dont le nom ſe lira dans la même ligne avec ceux des Majeſtés, des Alteſſes, des Excellences & des Grandeurs. Il peut ſe méſurer avec les Ducs & Pairs, puiſque ſon témoignage eſt requis en matiére d'Etat. Le haſard n'eſt pas toujours mal adroit.

J'entends murmurer le favori contre la lenteur que l'on apporte à élever une Place au Prince. Pauvre flatteur, qui ne comprend pas que la plus belle place des Rois eſt dans les cœurs !

Que manquoit-t'il à l'homme pour être parfaitement fou ? L'ambition de voler. Rien ne manqueà Ballevique, il s'eſt fait faire des aîles, il a volé, il eſt tombé ; & il n'eſt pas ſans reſſentir de tems en tems combien il étoit fou de vouloir voler.

Joli mal, mal d'amour & de bonne chere, mal de plaisirs, au chemin que tu prends, tu vas devenir à la mode ; on en rira : mais feras-tu toujours rire ?

Le grand Seigneur est un homme qui a des Gardes qui peuvent assassiner impunément les gens pour un lièvre ; qui joue gros jeu, qui ruine des marchands, qui ne s'enivre que des meilleurs vins, qui a réguliérement des indigestions des viandes les plus cheres, & qui ne digére que par le secours de son Apoticaire. C'est un homme qui ne mange qu'extraordinairement chez soi, qui ne voit sa femme qu'en visite, & ses enfans que par hazard ; dont les gens sont bien couverts & mal payés, qui a des Créanciers & des Maîtresses. Qu'est ce que le Grand ? Tout ce que le Grand Seigneur n'est pas.

L'Homme est un enfant qui s'amuse à considerer son ombre au coucher du Soleil. Plus il baisse derriére lui, plus elle grandit. Au moindre obstacle elle decroit. Se couche-t'elle sur une surface plane ? Elle s'étend davantage.

On se croit grand à ne se mésurer que par-là. Le moindre Nain, à ce compte, a plus de sept pieds.

Que devient l'ombre du Grand à midi ?

Il

Il tombe de bien haut, s'il jette seulement un coup d'œil à ses côtés.

Qu'a fait, pour s'immortaliser, PORPHIRE, qui sort d'une si grande Maison, & dont les Ayeux ont acquis tant de gloire? Des dettes qui ne seront jamais payées. Que de grands Seigneurs n'ont place dans le Temple de Mémoire, que par le bilan de leurs créanciers!

Dans les chénils on a grand soin de ne faire couvrir une bonne chienne que par un bon chien. On ne néglige rien dans les haras sur l'accouplement des étalons & des jumens. Où l'attention manque, c'est dans l'union des Nobles. On estime si peu la générosité du sang, qu'on mêle sans distinction celui de BRONTIN, que les Gabelles ont rendu riche, à celui des M.... qui nous sont responsables d'une suite de Héros. Peut-être n'y a-t'il en cela que l'argent qui se mêle.

A quels signes, à quelles marques te reconnoître, jeune ANTHE'E? Comment deviner que tu es le fils de ton pere, & le frere de ton frere? Une femme te donne son Nom & ses Armes, & tu renonces à tous les Ayeux glorieux dont tu es descendu. Je t'estimois mieux Chevalier que Duc.

Décerner la tutelle au plus proche pa-

rent, comme à celui qui doit le plus s'attacher à l'avantage de la succeſſion, c'eſt proprement ne penſer qu'aux biens du Pupille, lorſqu'on ne devroit avoir égard qu'à ſa perſonne. N'eſt-ce pas trop préſumer des hommes que de croire qu'un Tuteur, qui peut gagner à la mort, puiſſe donner ſes ſoins à la vie?

Le Phénomene de l'honneur, c'eſt moins de l'emporter ſur la Religion, que de s'élever au-deſſus de l'intérêt.

ANDRE' ne manquoit pas la Meſſe de Paroiſſe. On le trouvoit à tous les Sermons; on le rencontroit à tous les Saluts. O le ſaint homme! O l'homme de bien! diſoit-on toujours de lui dans ſon quartier. Il n'a fallu, pour démaſquer l'hipocrite, qu'une Tutelle.

CHRISE's ne paroiſſoit point rangé dans ſes affaires, on n'auroit pas riſqué de lui prêter la moindre ſomme. Tout plein de ſes plaiſirs, on ne lui ſoupçonnoit pas la plus petite attention au gouvernement de ſon domeſtique. Son frere meurt; la tutelle de ſon neveu lui eſt dévoluë. Qui a jamais géré une tutelle comme Chriſés? Qui a eu plus de ſoin de ſon Pupille & de ſes biens? Quel Tuteur auſſi homme de bien que Chriſés?

Que l'on dise ce que l'on voudra de l'orgueil des hommes, je le trouve bien inférieur à ce que l'on en pense communément. La bassesse & l'humiliation de notre état perce toujours, & se décéle par quelque part. Le terme de petit s'emploie bien près de la grandeur. Petits appartemens, *petites Maisons*, petit, petite. Que de petitesses! N'y en auroit-il pas assez-là pour donner au peuple une belle revanche contre la grandeur? Me trompé-je? Les Petites Maisons ne sont elles pas l'Hôpital des fous?

On trouve étrange qu'il y ait en Afrique des hommes libres assez fous, pour se vendre. On ne croit pas aisément que de riches marchands, qui ont sous eux des centaines d'esclaves aités, se plaisent eux mêmes à devenir esclaves. Leur folie est la nôtre; & aux termes près, nos GRANDEURS les justifient.

Tout le monde ne croit pas volontiers aux desagrémens de la Grandeur. La servitude de ces hauts & puissans Seigneurs est leur premier enfer. Leurs peines temporelles, c'est de faire leur cour.

Il faut avoir tâté des Grands & de la Grandeur, pour en bien connoître le vuide & l'embarras.

Point de Prédicateur qui puisse faire un tableau plus frappant du néant des vanités, qu'un Courtisan disgratié.

Le reméde le plus efficace, pour faire revenir un homme sensé de l'erreur trop flatteuse de l'ambition, ce seroit de lui faire toucher au doigt l'anéantissement des grandeurs mêmes, devant les Rois.

CLIDAMIS aime les femmes publiques, fêtées & connues de tout le monde. Il est charmé qu'on voye sauter ses Maîtresses, au risque de partager leurs bonnes graces avec les Musiciens ou les Danseurs. Il se plaît à recevoir des complimens sur leur legéreté dans les entrechats, leurs graces dans la danse, la justesse de leur oreille, leur pied mignon, leur jambe fine: je ne sais pas même s'il haïroit extrêmement qu'on lui haussât le compliment jusqu'au dessus de la jarretiére.

LINDOR, trop gêné dans sa grandeur pour prendre une fille de Coulisses, sert, à peu de chose près, comme Clidamis, le goût qu'il a en commun avec lui, & se satisfait en Prince de son rang. On lui bâtit une grande Maison, on y éleve exprès un Théatre, où sa maîtresse devient danseuse en titre & en office. Hommes entêtés de la vanité des Sauteuses; insensés *Con-*

Gaules, ne penſez pas que le dernier des *Gygés* ſoit mort en Lydie. Nos Danſeuſes décideroient bien la queſtion.

On achete la ferme, on paye la façon des terres, on enſemence à ſes frais; on fait encore la dépenſe des moiſſons, & ſouvent ce n'eſt pas celui à qui le grain coute tant, qui mange la fleur d'une farine qui lui revient ſi cher.

A deux ſiécles d'ici, & je garantis l'égalité des conditions rétablie, ſi les choſes vont toujours le même train. La fille du Suiſſe a déja mis le Prince au niveau de ſon pere, & le Seigneur eſt le rival de ſon Fermier.

Le Prince eſt l'image de Dieu. Qui ne ſeroit Athée, ſi Dieu reſſembloit à ſes images?

On dit d'un Prince : c'eſt un grand homme qui réunit en lui toutes les vertus de ſes illuſtres Ancêtres, Dites-moi un peu qui ſont ceux-ci. On connoit ſon Pere; à la bonne heure : ſon Grand-pere, je le ſais : ſon Ayeul, je le veux encore. Paſſez-vous outre? Il a encore de qui tenir. Entre nous deux, ce qu'il y a de plus certain dans ſa filiation; c'eſt l'héritage.

Eſt-ce un nouveau fort que l'on conſtruit? Les énemis ſeroient-ils au cœur

de la picardie, & ménaceroient-ils Paris d'un siége? Quelle épaisseur de murs! La nouvelle Citadelle s'éleve, & commande tout le quartier. J'y vois rouler du canon. Déja l'on plante des guérites, l'on pose des Sentinelles, & on donne la consigne; il y a une Patrouille & des Rondes. On entre-là plus malaisément qu'à Luxembourg. Y va-t'on garder quelque nouvelle Toison d'or? Quelque moderne Danaé inquiéteroit-elle quelque vieil Acrise? Non: c'est un nouveau PARIS, qui veut y déposer son HELEINE. Instruit de l'usage quelle a fait de la liberté que MENELAS lui avoit laissée, il n'est pas d'humeur à lui en donner autant. L'y voilà entrée & consignée comme un criminel d'Etat à Pierre-encise. Quel barbare Amant que ce Pâris! Les femmes le trouvent ridicule, bourru & sans égards. Quatre amans de son caractére mettroient bien bas l'envie de quitter les Maris. Ce Pâris leur fait la leçon; Héleine trouve moins en lui un amant qu'un autre Mari; & qui pis est, un Mari à l'Italienne. Mais malgré tout, il est Amant, sans quoi elle l'eut planté là. Qui décidera qu'elle auroit pu le faire?

Le Marchand de foin & le Marchand

d'avoine refuſent l'un & l'autre de donner leurs marchandiſes ſans argent, & tu n'en as pas CLEOPHORE, comment nourrir tes chevaux? Un Bourgeois ſeroit hors des gonds. Qui me fait encore crédit, répond Cléophore à ſon Intendant? Le Patiſſier. Eh bien! qu'on leur donne des darioles & des tartelettes.

L'exemple eſt pernicieux, & la contagion gagne inſenſiblement & corrompt tout Objection ſpécieuſe! Parade qui ne convient qu'aux lâches! Le vrai Sage, côte à côte des ſots, ſe trouve toujours iſolé à plus de vingt-cinq lieuës à la ronde.

C'eſt compter beaucoup ſur la folie des hommes, que de fonder hardiment à perpétuité un grand établiſſement ſur les revenus qu'elle doit produire. S'ils devenoient ſages, on en feroit la fondation.

Quand je vois faire l'immenſe énumération des ingrats, & que j'entends crier par-tout contr'eux, je ne ſuis plus tant de mauvaiſe humeur contre mon ſiécle; puiſque cette premiére multitude ſemble évaluer le nombre des bienfaiteurs; mais ne me préviendrois-je pas trop facilement pour mes contemporains dans ma bonhomie? Toutes les criailleries que l'on fait là-deſſus ne ſont peut-être que

les ſuites d'une épidémie imaginaire.

Jouïr tranquillement des douceurs & des ſatisfactions de la raiſon, c'eſt s'abandonner à une entiére confiance, & qui n'en abuſe point ? On récueille les fruits de la vertu ſans avoir l'embarras de la cultiver.

On ne maſque pas les défauts du corps comme ceux de l'eſprit : auſſi embarraſſent-ils davantage. On fait tout pour les cacher. Un Borgne, ou celui qui a un œil éraillé ou chaſſieux, ne ſe laiſſe voir que du côté le plus avantageux. On ne le voit à table que de profil ; il garde le haut du pavé ſans orgueil, & le rend ſans civilité. Un Boſſu ne ſe montre pas par le dos. Il en eſt pour les anciennes chaiſes & les fauteuils qui couvrent un homme juſques par deſſus la tête : il paroit auſſi ſoigneux de ſe préſenter en face, que le Borgne l'eſt du contraire. Il entrera dans le mur plutôt que de laiſſer paſſer derriére ſoi. Un Boiteux n'a goût que pour les divertiſſemens où l'on ne quitte jamais place. C'eſt ſans doute en leur faveur qu'on a inventé le Quadrille, ce jeu d'éternité. Quelque beau que ſoit le tems, un Boiteux a toujours une excuſe pour ne point aimer la promenade ; ne fut-ce qu'un rhume de cer-

mande, ou qu'il craint le ſerein, le ſoleil ou la pouſſiére.

Croiroit-on paſſer des vices aux vertus? Qu'on y prenne garde. Souvent toute la différence n'eſt que dans l'eſpéce de la paſſion qui meurt, & de celle qui lui ſuccéde.

L'on ne ſe croit ſouvent que ménager qu'on eſt déja avare. On ne penſe être que généreux, quoique l'on ſoit prodigue. La balance ne tient pas long-tems entre deux fers.

D'un excès dans un autre. Un Homme qui n'a pas eu de médiocres paſſions, ne peut guéres s'arrêter préciſément à ce qui eſt vertu; il va toujours au-delà, & c'eſt un vice pour un autre, quelquefois auſſi deshonorant & auſſi dangereux que celui qu'il a quitté.

Un coup d'œil ſur nous-mêmes nous fera voir que les vices que nous reprenons aigrement en autrui, ne ſont ſouvent que ceux mêmes que nous avons. Qu'on mette pour pendans deux orgueilleux ou deux avares.

Il y a des paſſions particuliéres qui fourniſſent de grandes reſſources au public. Il y en a de publiques qui ſont très préjudiciables aux particuliers.

Tous les enfans ne reſſemblent pas gé-

néralement à leurs Peres. Que de vices qui donnent l'être à certaines vertus, & combien de vertus qui ne produiſent que des vices! L'orgueil fait bien des honnêtes gens; & l'œconomie eſt la mere de l'avarice.

Marca vu un tems où ſa fortune médiocre ne lui laiſſoit rien à donner, & il donnoit tout. Ses Domeſtiques partis pour la campagne, montés ſur des chevaux Anglois ou Barbes, ont été heureux de s'être précautionnés de ſouliers pour le retour. La faveur a ri à Marc; & l'or a plu dans ſes coffres à millions. On penſeroit qu'il a donné davantage, & que ſes Domeſtiques n'ont point été démontés, & on penſeroit mal. Il les a diminués; ils ont été mal payés & mal couverts. Il a marchandé même avec ſes Maîtreſſes. Il ménageoit apparemment pour ſes héritiers? Il n'en n'avoit pas, & eſt mort ſans avoir le tems de teſter.

Me diroit-on pourquoi un homme devenu riche ménage beaucoup, & qu'il dépenſoit tout lorſqu'il étoit pauvre?

J'ai vu Tircis faire bruit aux plus galantes Toilettes. Il eſt paſſé avec les taffetas de l'année derniére. Ils font mal au cœur; on n'en veut plus: on n'en parle plus.

Depuis dix ans LODIVITE étoit réduit à des entrées communes, & à très-peu de deſſert, que l'on prenoit encore à crédit chez le Fruitier-Oranger. Dix Maîtres d'hôtel étoient ſortis de chez lui avec leur premier habit, & ſans avoir pu tirer un ſol de leurs gages. *Caſtel* les ſuit, fait revenir les entremets fins, les biſques & les fruits confits La bonne chere reparoît dans toute ſa délicateſſe. Lodivite ſe félicite d'avoir un Domeſtique auſſi intelligent. Au bout de dix ans Caſtel, riche en Actions, en Contrats, en beaux Meubles & en belle Vaiſſelle, & ſans avoir touché d'argent de ſon Maître, ſe retire de ſon ſervice, prend un Laquais, & vit de ſon bien. Qu'il faut d'induſtrie pour s'enrichir dans une Maiſon où il n'y a pas d'argent! C'eſt vouloir ſe baigner dans le ſable, ou tirer du feu du milieu des eaux. Le Petit-fils de Lodivite pourroit bien encore payer l'uſure du bien être de Caſtel; & les Marchands, qui ont fait crédit au Maître, n'en ſont pas à maudire le ſavoir-faire du Maître-d'hôtel.

Pour quelles rares connoiſſances NEKIA ſe voit-il ſurchargé de penſions, & comblé d'honneurs & de titres? Auroit-il trouvé le moien d'aſſûrer la guériſon des

plaies du Diaphragme ? En ce cas je ne conteſte pas qu'une Compagnie reſpectable lui donne place entre le mérite & la ſcience. Mais que fait Nékia ? Sur quoi le conſultera-t'on ? Je tremble qu'on ne le ſache : Je ne dirai pas. * *Sephora* & *Phua*, que Nékia vous eut bien remplacées au gré de Pharaon ! Par ſes ſecrets les Iſraélites ne fuſſent pas devenus ſi nombreux. Malheureux artiſan de l'iniquité : que j'entens d'embrions qui te citent, du fond du néant, à grands cris, au Tribunal de la vengeance de la nature, & de Dieu !

Ce n'eſt pas ſeulement pour l'honneur du Peintre que l'on fait mettre ſon Portrait au Salon.

Belle nouveauté que celle du *Salon* ! Matiére à réfléxions pour un Moraliſte. L'égalité des états y reprend. Le Roturier en robe de chambre & en bonnet de nuit, y eſt à côté du Noble en habit brodé, & le Prince, malgré ſon air dédaigneux, & quoique chargé de Coliers d'Ordre & de marques de diſtinction, s'y trouve entre

* *Sages-femmes qui accouchoient d'ordinaire les femmes du Peuple Hébreu, & auxquelles Pharaon ordonna de tuer les mâles qui naîtroient d'elles, & qui n'obéirent point au Roi.* Exod. chap. 1.

le Savoyard & la Lanterne Magique.

* Saül, lisons-nous, dans les vertiges dont il étoit souvent agité, recevoit de grands soulagemens des sons que David tiroit de la harpe. Ne seroient-ce pas ces propriétés merveilleuses qui mettent l'Opera en vogue ? Que de gens à qui la Musique peut devenir nécessaire, même par ordonnance du Médecin !

Le Siécle en est là. Il faut ou se donner à connoître pour fornicateur ou pour adultére ; ou s'exposer à passer pour quelque chose de pire.

Une tenuë d'Etats : la belle chose ! Monsieur le Gouverneur, Madame la Gouvernante : les grands & magnifiques titres ! Le mari est là pour recevoir les présens de la Province, & la femme y tient grand jeu, & ruine, à coup sûr, une grande moitié des bons Gentils-hommes qui veulent avoir à dire dans leur village qu'ils ont eu l'honneur de faire la partie de Madame la Gouvernante.

L'Homme si vain de ses biens pour l'ordinaire, n'a qu'un moment où il voudroit qu'on le crut pauvre ; & c'est celui où l'on désireroit qu'il fut riche, & qu'il le

* *Les Rois, Liv.* I. *chap.* XVI.

fut être ; parce qu'on a besoin qu'il le soit.

Le seul instant où l'on souhaite du bien à quelqu'un, c'est celui où il nous peut être utile qu'il en ait.

On ne demande qu'à être riche. Ce désir seul est des deux grands tiers dans tous nos vœux. L'est-on ? On ne sait que faire de son argent, il embarrasse. Achetera-t'on des maisons ? Les loyers en sont trop bas. Des charges ? Un petit bout d'Edit peut les revoquer. Des rentes ? On craint la réduction. Le placera t'on sur les Hôpitaux ? Ils font banqueroute. Sur le Clergé ? On ne sait qu'en dire. Que faire de son argent ? N'est-on pas fou de désirer d'être riche ?

Art si vanté de réduire nos besoins en plaisirs ; art dangereux, art détestable qui les a multipliés, & qui en a rendu le superflu inséparable.

On se résoudroit plus franchement à être un Héros Chrétien ; parce qu'il n'en couteroit au plus qu'un moment pour l'être, & que l'amour propre y trouveroit encore son compte, qu'on ne s'étudieroit à devenir un bon Chrétien ; parce qu'il n'y a pas de renommée à acquerir par-là, & qu'il en coûte pour surmonter ses passions.

Le voudra-t'on croire ? Il y a des Chrétiens qui sont adultéres, fourbes, méchans,

vindicatifs, durs, qui ne vont à la Messe que par habitude, ou même qui n'y vont point du tout, & qui seroient prêts à se faire couper par morceaux, s'ils étoient à la Chine ou au Japon, & qu'on leur défendit, sur peine de la vie, d'assister aux éxercices de la Religion.

Un homme sage ne craint pas la colére d'une femme. Un plus sage ne la provoque point. C'est aller de gayeté de cœur donner l'alerte aux ruches, en faire sortir les mouches, & mériter d'en étre piqué.

THERAMENE croit du bel esprit d'être distrait; mais il l'est si-mal, qu'il est le plus souvent à moitié de ce qu'il a envie de faire. Il ne faut pas être distrait pour le bien jouer.

Autrefois la calomnie grossiére & la médisance Provinciale s'épuisoient en paroles pour répandre leurs venins. Que le siécle a gagné! Il ne fait plus qu'un silence d'un certain air. Quelle œconomie du tems!

On ne se plaint quelquefois d'un long Diseur, que parce qu'on lui envie le plaisir d'être en sa place.

Le feu sort des yeux d'EROPHILE. Il frémit, il grince les dents, il écume, il ébranle les fondemens de la maison à coups de pied, & enfonce les parquets.

Tout tremble devant lui. Sa femme & ſes enfans ſont forcés de l'abandonner à ſa fureur. Il meconnoît juſqu'à ſes chiens qu'il careſſoit il y a un moment. Il briſe ces ſuperbes porcelaines du Japon qu'il a achetées ſi cher. Les glaces volent en éclats, il lance les meubles à travers les fenêtres. Ses Laquais & ſon Valet-de-Chambre fuient, & il les pourſuit. Enfin il ſe trouve ſeul, & n'ayant plus rien à caſſer, il revient à lui-même comme d'un ſommeil profond. Il voit le dégât de ſes bruſques emportemens. Dirai-je qu'il rougit de ce qu'il vient de faire ? A peine s'en ſouvient-il. Il s'en faut peu qu'il ne demande comment ſes miroirs ſe trouvent en piéces, & qui c'eſt qui l'a fait.

L'Homme peut il s'oublier juſques là ? Y a-t'il à eſpérer qu'Erophile guerira d'une maladie dont il n'a pas même de mémoire ? Quel reméde lui donner ? Eſt-il capable d'en recevoir ?

Nos meilleurs ſentimens friſent ſouvent nos paſſions : très-ſouvent ils paſſent autravers, & s'y teignent.

L'époux de ta chere ZENOBIE eſt mort, & tu es veuf. Qu'attens-tu, LICIDAS, pour légitimer des plaiſirs que dix années d'adultére n'ont pu rallentir ? Tu épouſes zénobie

Zénobie ; que peux-tu faire pour elle où tu ne sois de moitié ?

A quoi tient souvent le crédit d'un homme ? A savoir changer à propos d'habit & de nom. C'est quelquefois à la Cour tout ce qu'on connoit dans une personne.

Il n'y a que les passions vives qui puissent faire comprendre la facilité qu'il y auroit de tout sacrifier à Dieu. Que ne néglige-t'on pas quand on aime ? L'avare se sacrifie à son argent.

On paye exactement les dettes du jeu ; l'honneur en dépend. Dans quelle classe range-t'on les dettes des achats & des emprunts qu'on ne paye pas ? Est-ce dans celle de l'honneur, ou celle de la Religion ?

Commençons par en excepter les vues d'utilité ou d'intérêt que nous pouvons avoir sur quelqu'un, ensuite nous cherchons moins à le connoître pour le louer, que pour trouver l'endroit par où le blâmer.

Si nous cherchons à approfondir une vertu : c'est moins pour la remplir en tous ses points, que pour y trouver des adoucissemens.

De nouveaux crimes levent, & d'autres passent. On a gagné la reforme du viol, par le bon accord, & le consentement des personnes qui seroient encore dans le

cas d'y être exposées. Le terme même n'est presque plus qu'un mot de chicane.

Quoiqu'on dise de l'influence des climats sur les mœurs : Qui ne croiroit la France au Midi, à voir la vivacité des passions qui y regnent, la perséverance que l'on y a dans les vices, & le mépris que l'on y conserve pour la vertu?

Le Phisique d'un pays chaud autorise la pluralité des femmes. Quel est le Phisique de France où elle commence à faire tant de progrès? Le temperament péche-t'il contre le Climat, ou le climat contre le temperament?

Un homme me parle à l'oreille de tel ou telle, & me dit tout ce qu'il en sait. Que dois-je croire qu'il pense à mon sujet? Qu'il attend que je sois retiré pour me mettre à mon tour sur le tapis.

L'horreur du vice est de trop pour conduire à la vertu, quand on a le cœur assez pur pour aimer le bien pour ses propres attraits.

La défiance ne se trouve guéres en compagnie de la probité. Un fripon n'est pas ordinairement dupe. On s'accoûtume aux poisons pour s'en garantir.

Nous ne louons que ce qui est sans conséquence vis-à-vis de nous, ou ce que nous

avons de mieux, que ce que nous approuvons.

Les louanges outrées que l'on donne à une perſonne morte, ſont ſouvent moins des preuves de notre amitié, que de la malignité & de la ſatisfaction de notre haine.

L'énemi mort n'eſt pas facile à diſtinguer du meilleur ami encore vivant.

Il n'eſt pas deshonorant d'être prévenu par l'affection d'autrui. Le point, c'eſt de s'en rendre digne, & d'en acheter la continuation par ſes ſoins.

Patrimoine bien riche qu'un bon nom. Quelqu'un a dit à MANSON : quel nom avez-vous là ? Profitez-en ; il vous eſt commun avec un homme qui excelloit dans ſon art. Pourquoi n'y feriez-vous pas votre chemin comme lui ? Je ne ſais, a répondu Manſon, rien de ce qu'il faut ſavoir. A d'autres, lui a-t'on repliqué : avec un nom comme le vôtre on fait tout ; & tout de ſuite, ſans l'écouter davantage, on lui a mis en main un crayon & une régle. On lui a préſenté du papier : il a tiré une ligne, puis une autre. Le voilà Architecte, s'il ſavoit faire un plan. N'importe, il les fait faire. Que d'Orateurs n'ont pas plus de Rhétorique qu'il n'a de deſſein ! On lui a donné un oncle fameux, & à force de

BIBLIOTHECA

lui crier qu'il eſt de ſes parens, il eſt parvenu à le croire, comme auſſi qu'il eſt bon Architecte.

PHÆDON, reçû Docteur dans la Faculté, ſe morfondoit dans la Ville. Il ne trouvoit perſonne qui voulût avoir la curioſité de mourir par ſes Ordonnances; il quitte une Ville ingrate, où tout le monde eſt porté à vivre pour ſe retirer en Province. Il y paſſe dix ans. Enfin, las de ne tuer que des Payſans, il revient dans cette Ville. Il maſque. Avec une longue barbe poſtiche, un bonnet en pain de ſucre, une Jacquette, du baragouin & un interprète dreſſé, le voilà Arabe. Il ne lui manque pas même un nom qui grince. Que lui faut-il encore? Quelque gros Seigneur qui veuille bien avoir la complaiſance de mourir ſur ſon nom. Il en trouve un, deux, trois: autant qu'il en veut, & le Médecin Arabe eſt en vogue. Peut-on ne pas guérir entre les mains d'un Médecin qui vient de ſi loin?

On dit à ORANTE qui emprunte à droit & à gauche, qui fait des billets uſuraires à trois pour cent par mois, qu'il prend le vrai chemin de l'Hôpital, & qu'il ſe ruine; & Orante n'en fait que rire. On s'étonne de le voir tranquille. Qu'on

l'écoute parler : c'eſt ceux qui me prêtent, dit-il, qui ſe ruinent. Les bonnes dupes ! Je ne ſuis pas en âge, & j'ai la voye des Lettres de reciſion. Orante, j'ai un petit mot à vous dire à l'oreille : vous êtes un fripon, & plus fripon que *Nivet* & *Cartouche*. Les Loix qui ont entrepris de mettre votre bien a couvert contre la ſéduction & les entrepriſes des Uſuriers, n'ont pas prétendu vous tenir l'échelle pour entrer chez eux, & les voler. On vient d'arrêter un malheureux, ſur qui on a trouvé des *Roſſignols*. La plus grande grace qu'on puiſſe lui faire, dit Orante, c'eſt de l'envoyer aux galéres. Orante, taiſez-vous : c'eſt vous juger trop clairement : qu'a fait cet homme plus que vous ?

Que voulez-vous que faſſe LYSIPPE ? Il le fera. Il eſt auſſi peu capable de rien faire de lui-même, que de rien vouloir faire. Menez-le à la Meſſe, à la Comédie, au Bal : il eſt par-tout pour vous, ſans être en aucun endroit pour lui-même.

Le ſeul bonheur qu'on puiſſe ſouhaiter à Lyſippe, c'eſt qu'il ſe trouve toujours avec des gens de bien.

Une homme foible, irréſolu, & qui ne penſe jamais, c'eſt MENOPHILE. Qu'il diſe oui ou non : il ne faut pas l'en croire

ſur ce qu'il a dit; car il n'eſt pas ſur qu'il ſache même s'il a parlé, pourquoi il a parlé, & ce qu'il vient de dire. C'eſt l'éco qui repete ce qu'elle a entendu. Le dernier ſentiment qu'il a, eſt moins le ſien (celui qui lui plaît le plus) que celui de la derniére perſonne qui l'a quitté. S'il y perſévere, c'eſt que perſonne ne ſe préſente pour l'en faire changer. C'eſt un Porte-voix général qui ne demande qu'à être embouché.

Eſt-ce la modeſtie ou la honte qui a fait recevoir entre les articles de la civilité, celui de ne jamais ouvrir un Livre chez autrui?

Qui vous attriſte? Avez vous quelque mauvais Procès? Seriez-vous homicide, incendiaire, voleur, brigand? Quelqu'un de vos amis doit-il être pendu, rompu, brûlé? Conſolez-vous. Si vous avez de l'argent, ce n'eſt rien. Je vous enſeignerai une perſonne de bonne compoſition qui a tout à vendre, & qui vend tout.

Voici le bon tems pour déſirer; le vrai tems. Etes-vous pour le ſpirituel, ou pour le temporel? Que voulez vous? Canonicat, Abbaye, Evêché, Contrôle, Recette, Direction; Choiſiſſez, payez, l'aſſûrance eſt ouverte.

Un homme plonge-t'il ; Ses meilleurs amis lui lâchent la main, retournent la tête. A peine crie-t'on au secours, ses parens le renient. C'est déja trop pour eux que d'avoir un même nom avec lui. Que ne reclame-t'on contre la ressemblance ; Revient-il sur l'eau ? On court à lui. Dès qu'il est sur le sable, on l'entoure, on s'empresse de l'essuier ; chacun veut y mettre la main. C'est peu d'être son cousin-germin, on veut être son frere.

La famille d'un nouveau Favori n'a point de fin, & celle d'un nouveau disgratié finit à lui. Il n'a même de femme & d'enfans, qu'autant que son malheur leur peut être commun.

Il y a une juste compensation entre les sentimens des deux sexes, selon ce que l'un ou l'autre craint ou désire. Toutes les femmes crieront contre un méchant homme, & s'intéresseront contre lui, sur tout si c'est une femme qu'il a offensée. Qu'une femme soit soupçonnée seulement d'entretenir un mauvais commerce, toute la nation des maris souscrira à sa condannation, & sollicitera contre elle. Ne penseroit-on pas d'abord que les femmes & les hommes se soutiennent entre-eux ? Nullement. C'est qu'ils craignent de se trou-

ver aux prises avec de pareilles gens. Quelques soient le bonheur ou le malheur, ils ne rempliſſent jamais pleinement le fond de la perſpective.

C'eſt l'état de la bonne ou mauvaiſe fortune, qui donne le prix aux vertus propres à l'une ou à l'autre ſituation.

Il y a des vertus de diſgrace, que toutes celles de la proſpérité ne ſont pas capables de regarder en face.

La modération dans la bonne fortune a un beau côté; mais eſt-elle capable de diſputer le pas à la fermeté d'ame dans l'adverſité?

Par exception, il ſeroit plus aiſé à de certaines gens d'être vertueux dans la proſpérité, que patiens dans l'infortune.

L'adverſité dégroſſit le ſentiment, & la raiſon le polit.

Ce qu'on a fait par la monogamie ne ſeroit il pas ce qu'on avoit prétendu faire? Qui m'empêchera de le penſer tant que je verrai le ſuccès & l'impunité de l'adultére?

THERSITE, contre qui ſa femme boude depuis trois mois, cherche à ſe reconcilier avec elle, & fait pour elle tant de folies, qu'on auroit peine à les paſſer entre un jeune Financier & une Fille d'Opéra. Elle a vendu ſes diamans, il lui en

donne d'autres dix fois plus beaux ; & lui achette un caroſſe ſi ſuperbe, & des chevaux ſi rares, qu'il ne faut encore qu'un pareil raccommodement, pour lui ôter juſqu'au moien d'aller à pied.

Que l'on eſt dupe de ſoi-même & des autres ! On croit ſouvent donner des preuves d'amour, & ce n'en ſont que de temperament. Celles que l'on reçoit ne ſont pas toujours plus épurées ni mieux connuës.

Quelle pitoyable condition que celle d'un mari, qui par des profuſions déplacées, devient le paraſite de ſa femme, & jouit auprès d'elle des avantages du douaire ! Celle même de l'épouſe la plus malheureuſe ne peut pas être plus triſte.

Qu'ont gagné les Mœurs & la Religion au milieu que les préjugés ont établi entre la ſainteté du célibat & l'utilité du Mariage, que de rendre la condition des époux plus dangereuſe, & celle des garçons plus commode ?

Y auroit-il encore à eſpérer pour les Mœurs, dès qu'on penſe au dégoût que l'on a pour le Mariage ; Les plaiſirs de l'innocence paroiſſent trop légers pour balancer auprès des ſens, les peines du ménage.

Le Mariage qui étoit une régle, eſt à

la veille de devenir une exception. Moins il sera estimé, & plus il y aura d'époux infidéles.

La complaisance des Maris n'est qu'un vice d'invitation à la pareille. Ils semblent assez s'entendre entr'eux; & je ne vois presque point d'ingrats parfaits en ce genre.

Epouser une femme riche, c'est souvent acheter une terre pour son revenu. On va d'abord pour la voir; mais on n'y reste pas. On en reçoit l'argent, & le fermier la fait valoir, comme l'amant la femme.

N'attendre que de dures compositions des parens d'une fille, dont on s'est amouraché, c'est deviner juste. On aime: qu'on est foible en cet état, & que de gens savent profiter de nos foiblesses! Ils nous dépouillent sans pitié de tout ce que nous avons de plus précieux.

*„ SICHEM aime passionnemnt DINA. „ HENOR chérit son fils Sichem; que ne „ fera t'il pas pour le satisfaire? Il se livre „ & son royaume entre les mains des rusés „ & vindicatifs enfans de Jacob. Funeste „ amour, je te reconnois-là! Tendresse

* *Gen. chap.* XXXIV.

„ paternelle ne méritez-vous pas une au-
„ tre recompenſe ? Mais la condeſcendan-
„ ce d'un pére trop foible, ne peut être
„ trop puni. De moitié, peut être, dans
„ les déſordres de Sichem, Hémor s'étoit
„ attiré cette punition.

Ce ne ſont plus Simeon & Lévi, ces barbares vengeurs de la vertu de leur ſœur offenſée, qui entrent l'épée à la main chez Hémor & Sichem, ſon fils ; c'eſt doucement chez un Notaire, & par un Contrat abuſif, où l'on fait gliſſer quelques clauſes litigieuſes, & à double ſens, qu'on égorge, à huis-clos, le beau-pére & le gendre.

Chacun dit, ſans trop de précaution, qu'il a le cœur bon, qu'il eſt fidéle & ſincére ; & chacun le dit ; parce que peut être il n'en eſt rien, ou, que ſi cela eſt, on ne le voit pas. Perſonne ne s'aviſe de dire qu'il a de beaux yeux, la main potelée, la jambe fine ; parceque, quoique cela ſoit beau, tout le monde eſt à portée d'en juger. & qu'il y a le démenti à craindre.

Il eſt encore à décider ſi les Perſonnes que nous haïſſons, nous affectent plus ou moins que celles que nous aimons.

La jalouſie reſte au cœur comme la rouille ſur le fer. En vain s'efforce-ton de

la dissimuler, elle paroit à la moindre occasion. On ne pardonne que jusqu'à ce qu'on voye un tems propre à se venger.

* „ BETHSABE'E, Mere du Roi SA-„ LOMON, avoit tout fait pour ce fils „ qu'elle aimoit. David lui avoit promis „ qu'il regneroit, & c'étoit par ses soins „ qu'il l'avoit préféré à ses aînés. ADO-„ NIAS voyant le Roi extrêmement vieux, „ se fit Roi, & fit un grand festin à „ ceux qui suivirent son parti. Bethsabée, „ attentive à tout ce qui se pouvoit tra-„ mer contre son fils, envoya le Prophete „ Nathan avertir David de ce qui se passoit. „ Au même moment Salomon fut procla-„ mé Roi, & le parti d'Adonias se dissipa. „ David étant mort, & Salomon jouissant „ paisiblement du Royaume, Adonias pria „ Bethsabée de demander l'agrément du „ Roi, pour qu'il épousât la jeune Abisag „ de Sunam qu'il aimoit. Bethsabée ne „ fut point écoutée; mais Salomon profita „ de la fausse démarche de son frere, & le „ fit tuer. Un frere aîné, dont on a restraint les droits, est bien coupable pour la moindre chose.

La fatuité est un surtout qui n'est que

* *Les Rois, Liv.* III. *chap.* 2.

pour les sots. Il est taillé sur leur mesure : s'il va à quelqu'un, c'est à eux.

Il y a des gens qui racontent une historiette dans un stile plat, sans sel, sans jugement, & en bégayant à moitié. Ils prétendent dire de si belles & de si bonnes choses, que craignant qu'on en rie pas, ils en rient eux-mêmes les premiers aux larmes. Je les vois ouvrir de grands yeux & regarder si je rirai. Je ne sais pourquoi je ne suis jamais tenté de rire ; si ce n'est que, faisant eux seuls les deux rôles, ils rient assez pour toute une compagnie.

Les femmes relévent le goût, dit-on ; prétexte frivole pour s'y abandonner, dés qu'elles corrompent les mœurs. Elles ont amené par la rivalité les hommes à aimer la parure, & à en faire usage. Dès-lors on a négligé de chercher à se faire valoir par soi-même, pour plaire par la mode.

Il y auroit un moïen sûr pour opérer la conversion des hommes : ce seroit de commencer par celle des femmes. Mais que devient, dit quelqu'un, la sûreté du moïen ? Est-elle seulement imaginable ?

Tout est adapté au goût des femmes. Nous n'aimons que le frivole. Notre conduite n'est que fanfaronnade, & notre entretien que gasconnade.

Quelle étrange contradiction dans les jugemens des hommes! Eſt on en commerce avec des femmes, il faut paſſer pour un ſot, ou être coquin.

Nous ne jugeons pas aſſez ſolidement des hommes, pour préferer en eux une probité auſtére qui nous gêneroit, à la douceur d'un commerce qui pourroit nous amuſer. L'apparence nous ſéduit & nous décide.

Les Hommes ſont comme les diamans; ils ſont durs, & ne ſe poliſſent que les uns par les autres. Le Philoſophe qui fait conſiſter la vertu à fuir les honneurs, & à les mépriſer, eſt bien éloigné d'être ce qu'il ſe croit, & ne ſera jamais ce qu'il veut être.

Un homme eſt bon, mais il eſt rude, hériſſé, farouche & peu ſociable: il a des humeurs qui font quelquefois oublier tous les avantages qu'il y a à rétirer de ſon commerce, pour s'attacher à un autre qui cache ſouvent un mauvais cœur, ſous des dehors qu'on ſouhaiteroit au premier.

L'avare eſt l'homme le plus près, & le plus loin de la ſageſſe.

Il faut être réduit dans un état bien pitoyable, ſi l'on n'a pas encore de quoi donner; quand ce ne ſeroit qu'un verre d'eau.

Que vous a dit cet homme qui babille à perte d'haleine depuis trois quarts-d'heure ? Qu'avez-vous retenu de tout ce qu'il vous a dit ? Que voulez-vous, me répond-on ? Il faut bien dire quelque chose. Quel privilége pour les sots & les bavards !

Dire que l'homme ne se connoit pas, c'est n'avoir jamais pris garde aux soins qu'il apporte à se déguiser.

Olene ne prend point, au milieu de la Ville, un de ces beaux Hôtels qui ont des appartemens si vastes, que la plus grande partie reste souvent sans être meublée, ou qui donnent à connoître, par leurs *Marbres*, le Seigneur qui les habite. Il ne veut point être connu, & n'a pas trop de cent mille livres pour ses plaisirs, sans s'amuser à meubler des Chambres. C'est dans un Faubourg à l'extrémité de la Ville, & pour ainsi dire, dans un pays perdu, qu'il se cantonne, & qu'il se ruine obscurément avec trois ou quatre femmes, qui sont les seules qui sachent qu'il se ruine.

Je l'avois entendu dire ; mais je n'en voulois rien croire. Est-il croyable, en effet, qu'il y ait des gens assez dépourvûs de bon sens, pour s'en aller en pleine nuit entre quatre chemins, chercher à avoir un mot d'entretien avec le diable ; & qui

plus eſt, pour acheter chérement un moment de converſation avec ce vilain Monſieur ; Que vouloit-on de lui, me dira-t'on ? Eh ! a t'on recours au diable que pour avoir de l'argent ? En avois tu beſoin, NEOLON ? Oui. Eh ! bien il falloit commencer par garder tes cent Louis.

Fuis, malheureux ALPHONSE : ta mépriſe pourroit te coûter cher : mets un mur entre toi & ce furieux. Ce n'eſt pas aſſez, paſſe la mer. Tu es encore trop à ſa portée : retire-toi ſous l'autre Tropique. Tu as tout à craindre : près de lui tu ne vaux pas la poule que tu viens de tuer.

Quels démons ont allumé les feux qui te brûlent ? Quels Vulcains s'entrouvent ſous tes pas ? Eſt-ce fureur ? Eſt-ce jalouſie ? Eſt-ce amour ? Eſt-ce jeu ? Infortunée S.... S.... méritois-tu d'être ſi cruellement punie ?

On dit par-tout que l'on n'aime point les façons, & que c'eſt l'uſage. Qu'on ne s'y trompe point. Ce qu'on n'aime pas, c'eſt à en faire. On en uſe familiérement ; on ſe le paſſe à ſoi-même ; mais rarement l'excuſe-t'on dans les autres.

La politeſſe a des expédiens ſinguliers, pour ne ſe point donner à crédit. On fait quelques façons au ſortir d'une porte, pour ne ſe point laiſſer reconduire. Le Maître

du

du Logis en fait de ſon côté, pour ne point laiſſer-là ſon homme, il ne veut *que le voir aller*. Enfin, on ſe ſépare en le forçant de rentrer dans ſon appartement, d'où il reſſort ſubitement pour retrouver encore l'autre dans l'eſcalier. Il l'atteint & le reconduit. C'en devroit être ſuffiſamment. Non ; il veut qu'on lui ait obligation de ſa corvée ; il lui ſouhaite un dernier adieu à mi-étage. L'autre remonte, le bourre de belle maniére, & le remet dans ſa Chambre, où il eſt obligé de le renfermer, s'il ne veut pas en être ſuivi.

Les vuës courtes ſont à la mode. On aime à avoir une excuſe prête pour ſes impoliteſſes ou ſon amour-propre, lorſqu'on ſe trouve pris ſur le fait.

On voit d'une lieüe un vieux oncle riche, & ſur lequel on a des vuës ; & l'on ſe laiſſe preſque heurter de front par un frere mal à ſon aiſe, ou dont on n'a rien à prétendre. Il y a encore un moïen court, lorſque l'on craint d'être ſerré de trop près. Ce ſont les ruës de traverſe.

Il a le cœur tendre. Ne penſez pas que l'on parle d'un Roi, d'un Pere, ou d'un Epoux. Non, c'eſt d'un homme qui ne l'a pas tel ſans crime, & qui a de trop ce que les autres ont de moins.

On donne sa soupe en ami à l'homme le plus indifférent. Seroit-on bien content d'être traité soi-même en ami?

Tel chez soi n'a du goût que pour les mets communs & de peu de valeur, qui ne l'a que chez soi; & qui ne s'en ressouvient plus même chez ses meilleurs amis.

L'Homme, je dis même l'honnête Homme, l'Homme de bien, fait peur à un autre honnête Homme, à un autre Homme de bien la nuit au milieu d'une ruë, & le jour dans un bois. Deux Loups s'y rencontrent & s'y font accueil. N'est-ce point deshonorer ceux avec qui l'on a à vivre, que de se méfier d'eux, ou de dissimuler avec eux? Quoi! dans le centre du monde le plus poli, verrai-je long-tems cette pensée injurieuse, dont la théorie seule effraye, être en pratique? *Croyez*, y lit-on en gros caractéres, *tous les Hommes honnêtes gens, & vivez avec eux comme avec des fripons.* Quelle honte pour les Hommes, que ce ne soit pas-là un paradoxe! Et quand l'a-t'il été?

L'Homme de bien a obligation à tous ceux qui font du bien, & les aime sans les connoître.

Vous voulez que tous vos amis & tous vos parens s'ajustent sur vos idées; cela est

bien difficile. Il y a un chemin plus aisé & moins long pour cadrer avec eux ; ce seroit de vous conformer vous-même à leur sentiment. Ce seroit effectivement le plutôt fait ; mais c'est le moins facile à faire.

Par un même égard envers Dieu, on doit souffrir les charges de la société, lorsqu'on en reçoit les avantages.

A dix mille ingrats que l'on a fait, il en manque un pour mériter la couronne de gloire, de-là à cent mille, le plus homme de bien est celui qui en a fait davantage.

J'ai vu plus d'hommes pardonner des outrages qu'ils avoient reçus, que je n'en ai vu de parfaitement reconnoissant des bienfaits dont on les avoit comblés.

Le bienfaiteur entre en procès avec celui qu'il oblige. Ce dernier devient son Juge & sa partie. Quoique le fond fait incontestable, s'il péche par la forme, il est condanné sans appel.

La Reine des reconnoissances, ce seroit celle qu'un bienfaiteur auroit pour la personne qui lui auroit procuré l'occasion de lui faire du bien ; mais son regne n'est pas de ce monde.

Je ne vois au-dessus du bonheur de

n'avoir besoin de personne, que celui d'être utile à quelqu'un.

La recompense du bienfait, est de l'avoir fait. La vertu est le prix de la vertu même.

Tels amis use tellement la complaisance des autres, & avec tant de précipitation, que ce qui doit les étonner, c'est moins de n'en plus trouver le lendemain, que de ce qu'il y en ait eu assez, pour leur fournir tout le jour précédent.

Les amitiés de table ne me semblent pas si mal imaginées. On s'est mis à l'aise pour faire des liaisons, & on en a ôté tout le pénible. Dès qu'on n'a pu présenter des vertus, on a présenté des plats. Quel échange! Le grand homme pour faire des amis qu'un Martialo!

On a de tout tems regardé comme grandeur d'ame, de s'élever au-dessus des injures, & de les pardonner. Quel jugement porter de celui, qui ne balance pas à assassiner son ami, ou à se venger soi-même? Il est jugé. Celui qui pardonne est grand; donc celui qui se venge est petit.

Lenor est malade au lit, discontinue ses occupations & ses plaisirs; une goute cruelle le retient dans sa chambre, & loin d'Elamire qu'il aime tant encore. Qui lui

en donnera des nouvelles ? Qui ira dire chaque jour à Elamire ce qu'elle a à attendre de la ſanté de Lénor, aprés laquelle elle ſoupire tant ? C'eſt VOILERY, leur ami commun, qui ſe charge des meſſages. Lénor pouvoit-il mieux ſe confier qu'a lui du ſoin de ſa maitreſſe ? L'auroit-il mis en de meilleures mains ? Non, car Elamire s'en trouve ſi bien, qu'elle y reſte.

Biſarreries de l'Homme. C'eſt une eſpéce de honte de recevoir, lorſqu'on eſt dans le beſoin. C'eſt une incivilité de refuſer quand rien ne nous manque. Quel uſage ?

Un Contrebandier neuf & peu aguerri déclare certaines menuës marchandiſes, & en paye les droits, pour en faire paſſer en fraude & plus hardiment, de plus conſidérables. On fait à de certaines gens de petites confidences, pour en ſauver de grandes.

C'eſt quelquefois un malheur de plus que d'avoir des yeux & des oreilles ; enſuite, quel mal plus grand qu'une langue ?

Une Frere Quêteur, homme d'eſprit, vaut autant à un couvent de Capucins, que la meilleure métairie des Bénédictins. Il ne craint ni la niélle, ni les gêlées, ni la grêle.

Il y a des Colatéraux à qui les petites

ſalades des Capucins ont donné quelquefois de grandes coliques.

Quelques Célibataires par état, ne paroiſſent-ils pas en avoir acquis la diſpenſe?

Ceux qu'on entend tous les jours ſe déchaîner avec tant d'animoſité contre les femmes, ne ſeroient-ils pas en revanche?

Un Prédicateur, même le plus fameux, doit quelquefois moins ſon Auditoire nombreux à ſes talens ou à ſa réputation, qu'au quartier ou qu'à l'aſſûrance & à la prévention, qu'ont certaines perſonnes, qu'elles ſeront vuës & qu'elles verront plus qu'ailleurs. L'oiſiveté & la vanité des femmes, & l'habitude qu'ont les hommes de les courir par-tout, ſoutiennent, ſouvent le nom du J....

La Loueuſe de chaiſe eſt ſouvent la perſonne qui peut répondre plus juſte ſur l'éloquence d'un Prédicateur, & ſur l'excellence de la Muſique d'un beau Salut. C'eſt avec raiſon; puiſqu'elle eſt à même de dire à livre, ſol & denier, ce que valent l'un & l'autre.

Tout eſt mode, juſqu'à la maniére de louer Dieu. Dans un Diocèſe on ſe ſervoit de tems immémorial d'un nombre d'Hymnes, de Pſeaumes & d'Antiennes. Le nouveau Prélat change tout; nouveau Pſeau-

mes, nouvelles Hymnes & nouvelles Antiennes. Il faut de nouveaux Eucologues aux Diocésains, ou qu'ils n'assistent à l'Office que comme des statuës. Quoi! la mode ou le caprice décideront-ils aussi du Service Divin? Non, & j'aurois tort de le croire. D'où vient ce changement? Demandez-le à l'Imprimeur de l'Evêque.

Après les secrets des femmes, ce qui plaît dans la direction, c'est le titre & le métier d'Aumônier. Avoir toujours des bourses ouvertes, se faire regarder comme un Sauveur par ceux que l'on assiste, & se revêtir de la considération au prix du bien d'autrui. Y a-t'il rien d'aussi satisfaisant, ou préche celui qui donne sur le secret des bienfaits? Véritablement c'est à lui à l'ignorer. Quelle route pour les bienfaits, que la main de certaines gens! Combien s'égarent, qu'on ne retrouve jamais? Quel labyrinthe!

Frere Cosme ne veut apprendre que la saignée. Sait-il faire un bouillon, donner un clistére? En voilà suffisamment pour son salut. L'Ecriture, les Peres & les Conciles n'entrent point dans ses études. En vain lui voudriez-vous persuader qu'il devroit s'en instruire, & qu'un Chrétien ne peut trop en savoir sur cet article. Inu-

tiles remontrances : il ne vous écoute pas. Il a fait vœu de ne rien apprendre de tout cela. Il eſt ignare & non lettré par vœu & par état ; il l'eſt, & le ſera : plus de replique.

Frere IGNARE n'a fait qu'un vœu, qui eſt de tout ſavoir ; jamais vœu ne s'exécutât mieux. Ce n'eſt pas aſſez pour lui de connoître l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & profane ; le Droit Civil & le Droit Canon ; les Sommes différentes, les déciſions contre les Hérétiques. Il a tout lu, & il ſait tout. Ne ſait-il que cela ? Il voit les Grands, & cherche à ſe mettre bien auprès d'eux ; & qu'y feroit-il avec ces connoiſſances-là ? Rien, il ne l'ignore pas. Mais il poſſéde tout le détail du ménage : que faut-il ? Femmes-de chambre, Nourrices, Sages-femmes, Accoucheurs ? Il ſe connoit à tout, eſt à portée de vous fournir de tout, & même de remplacer tout dans un beſoin. Du grenier à la cave, il voit tout, il ordonne tout. Il goûte le vin, juge des ſauces, & prononce ſur la bonne ou mauvaiſe qualité des viandes. Cuiſines, écuries, appartemens, tout eſt ſoumis à ſa direction. Il eſt Maître-d'hotel, Valet-de-chambre, Ecuyer, Palefrenier Que n'eſt-il pas ? Que ne fera-t'il pas pour ſe pouſſer ?

Il y a tels Sermons qui demanderoient

incontinent une controverſe aſſez forte, pour guerir l'impreſſion qu'ils ont pu faire.

Les couleurs emporteroient-elles de certains priviléges ? En ſeroit-il de certains Chapeaux comme des *Bonnets-verds* ? Payent-ils auſſi toutes les dettes ?

On alégue en faveur des grands Chapeaux, qu'ils coiffent bien ; je ſuis pour l'exception. Il y a de ſi petites têtes où les grands vont ſi mal, qu'on devroit au moins les réduire aux ordinaires.

J'entre dans l'Egliſe d'un Village. Le toit en eſt rompu, & les murs entre-ouverts ; à la moindre pluie on ne peut arriver qu'à la nage aux pieds des Autels. Je reviens à peine de mon étonnement à la vuë de ces ſacriléges abus, quand on me dit que c'eſt l'Evêque qui eſt le gros Décimateur du lieu.

Soutiens tes droits, THEOCRITE ; tu es en grade : la Cure t'appartient, plaide juſqu'à ta mort plutôt que de céder. Si l'on te confie un dépôt, plaide encore plutôt que de le rendre. Mourras-tu ſans procès, Théocrite ? Quelque part où tu ailles après ta mort, tu plaideras. Si tu reviens jamais au monde, ce ſera pour plaider.

Tous les Maîtres, chacun dans leur genre, paroiſſent être pleins de leur art. Ceux

qui enfeignent les Langues, (je parle des moins pédans) laiſſent échapper de tems à autre des bluettes, qui déſignent clairement l'eſpéce de leur ſcience. Puriſtes, on ne les méconnoît pas. Le Phiſicien tout entuer à ſes principes, fait indiféremment de tout ce qui tombe ſous ſes yeux, l'objet de ſes recherches. Le Géometre & le Géographe ſe retrouvent par-tout, & s'occupent par-tout d'objets qui leur ſont propres. JELIOTE frédonne aux pieds des Autels, & JAVILLIER cabriole même dans la grande Allée des Thuilleries. L'eſprit d'Etat ſait bien ſe faire un paſſage. Deux ſortes de gens ne s'expoſent pas ordinairement à ſuivre les principes du leur. T.... eſt malade; mais il ne prend ni juleps ni apoſêmes. Le J.... & le C.... prêchent bien & de bonnes choſes, & agiſſent contradictoirement. Que ce ſoit prudence dans le Médecin : qui en doute? Quelle peut-être la raiſon du Prédicateur qui l'imite? Peuvent-ils ſouffrir le parallele?

Si la dévotion de la Cour à droit d'inſpirer la réſidence; on eſt réduit à ne l'eſpérer de long-tems.

Jouïs du tems, PHILOTETE; ſois traître. Devroit-on te désavouer? Vend par un projet; tous tes confréres. Tu as déja

fait un Duc de ton nom. Que te reſte-t'il à faire, que d'être Cardinal?

Bilan, Contrat de Direction, Contrat d'abandonnement; tous termes qu'on devroit entiérement ignorer, ou dont l'uſage ne devroit être qu'entre Commerçans. Tous termes cependant, qui ont paſſé des Gentils-hommes aux Grands Seigneurs, & qui ſont devenus communs aux Prélats & aux communautés.

Intérêts, éxils, priſons, on affronte tout. Ménaces, careſſes; on tient ferme contre tout. Il paroît qu'on ne doive céder qu'aux plus grandes recompenſes ou aux plus grands tourmens. La perſécution ceſſe: on ſe rend lorſqu'il n'y a plus rien à gagner pour l'intérêt ou pour l'amour propre. Etoit-ce raiſon autrefois? L'eſt-ce à préſent? Ce ſeroit avouer qu'on auroit pu en manquer, ou qu'on en manque. Eſt-ce caprice? La moindre choſe qu'il y ait en ceci, c'eſt de la folie.

Attaquer les mutins à force ouverte & par les tourmens, c'eſt les multiplier & leur ouvrir la route du triomphe. Les mettre aux priſes avec l'intérêt, ou leur ôter toutes les reſſources de l'amour-propre, c'eſt en triompher, c'eſt les détruire.

Qu'on uſe de repréſailles entre énemis,

& en campagne ; le trouveroit-on mal-à-propos ? Mais qu'un Prélat & qu'une Compagnie digne de reſpect en ſoient aux priſes pour des femmes, & que ces gens qui ne peuvent ſe pardonner, ſoient des Chrétiens & des Concitoyens : qui le croiroit, ſi ce n'eſt le Prince, qui eſt forcé d'interpoſer ſon autorité, & de ménacer pour les mettre d'accord ?

On ne ſait ce qui eſt le plus à craindre pour PANCRACE, ou de la préſence du Marguillier qui lui réſiſte, ou de la vuë d'un chat. Ce qu'il y a de décidé, c'eſt qu'il fuit l'un, & qu'il tombe en ſyncope devant l'autre.

Qu'on me définiſſe, je vous prie, juſqu'où s'étend le vœu de pauvreté. Eſt-ce inclusivement juſqu'à la Dot & aux Rentes ? Non. Eſt-ce excluſivement ? Oui ; Qui le croiroit ?

Eſt-ce un Prêtre, un filou déguiſé, ou un Marchand que je vois ? Approchez de lui, il vous attend. Qu'avez vous à vendre, ou à troquer ? Il fait négoce de tout. *Vieux paſſements d'or & d'argent.* Bon ; apportez. Qu'avez-vous-là ? C'eſt un Diamant fin, ſans doute. TANGUEL, laiſſe à L'EMPEREUR * à faire ſon métier : tu

* *Jouaillier célébre.*

y ſeras trompé. Quel mal y a-til, ſi tu veux l'être ?

Que voulez-vous de PATELIN? Lui confier une ſomme conſidérable que vous deſtinez à votre bâtard ? Vous pouvez la lui donner. M'entendez vous? Je vous dis la lui donner; car il la gardera.

PHILAGON, comment cacheras-tu ta diſgrace ? L'énemi ſe montre ſur les frontiéres & il ne t'eſt pas permis de l'aller combattre. A quelles marques te diſtinguer D'HYACINTHE, qui chérit la qualité *d'Aimable*, & languit ici dans une moleſſe honteuſe? Par où te tirer du pair, ſi tu reſtes en Ville ? Il y a un moïen. Prends une Ordonnance de Médecin & va aux Eaux.

Entr'un Héros & un coquin, il n'y a ſouvent de différence que les occaſions, le lieu, ou le tems.

Que feras-tu, B.... de la Baronne CANDIDA, d'ailleurs ſucrée ? Venue du fond de la B.... au ſervice de l'Etat-major d'un Régiment, & veuve de la plus grande partie des ceux, que nous avons eu le malheur de perdre à l'expédition des Parthes ? Conſentiras-tu encore à entrer pour être en partage avec ce bon Prélat qu'elle aime comme ſon Papa? Qu'en feras-tu mainte-

nant, que tu as à choisir dans la fleur des *Anti-Vestales* qui sont à vendre & à louer? Entre-nous deux, tu la garderas : car est-il sur que tu puisse choisir deux triennes de suite?

La coûtume qui n'assigne le payement des vacations & des écritures, que dans les causes où l'Accusé est condanné, ne sollicite guéres en faveur de l'innocent. Ne seroit-il pas étonnant qu'il y eut quelqu'un d'absous au Tribunal, s'il n'y avoit de grand moïens qui se mettent entre la coûtume & l'équité?

La Loi, qui défend de prendre le bien d'autrui, n'embrasse-t'elle que le larcin, le vol & le brigandage? Le Débiteur volontaire, l'Usurier, le Procureur qui double les écritures, l'Avocat qui vend sa partie, le Rapporteur qui reçoit des présens, & celui qui les lui fait dans une cause injuste, n'y seroient-ils pas compris? Si la Loi s'étend à tous les torts; que dire des dommages & intérêts?

Faire un Code, donner à son pays des Loix sages, après l'avoir défendu par son courage, ou par sa politique; mettre son Peuple en état de goûter tous les fruits de la paix je ne vois rien de plus grand que de ne l'avoir pas achetée par d'indi-

gnes menées, des trahiſons & des perfidies.

Il n'y a perſonne au-deſſus de celui qui fait des loix, que celui qui les obſerve.

Il y a des gens qui reſſemblent en tout aux Hannetons. Leur naiſſance, l'état qu'ils tiennent dans le monde, les emplois qu'ils y ont, & leur diſparition fourniſſent toute la comparaiſon. Pour la finir; ſouvent en trois jours il n'en eſt pas plus queſtion que des Hannetons de l'autre Eté.

Je me trouve entre-deux repas chez CHRISOLATRE. La ſoif m'y prend : en-vain ai-je la précaution de demander un verre d'eau tout bas & à l'oreille d'un de ſes valets. Il eſt au guet de toutes les occaſions où il peut donner à gagner à ſa vanité. Cric.... Crac.... on ouvre à deux batans à mes yeux de longs Buffets, dont ſes planches, à trois & quatre étages, ployent ſous la Vaiſſelle platte & montée. Aiguiéres, Pots, Goblets, Vaſes, Soucoupes, Taſſes, on dérange tout pour me ſervir avec plus de faſte, & on me fait languir après un verre d'eau. Je me crois tranſporté, comme par enchantement, dans la boutique de * DUPLESSIS. Qui ne croira, qu'enfin on me va donner à boire?

* *Orfévre vain, & qui met tout en étalage.*

Point du tout : Chrisolatre ordonne impitoyablement qu'on fasse rafraichir ce verre d'eau, & cela, pour ne me pas faire grace de ses Cuvettes d'argent. Helas! barbare Chrisolatre, moins de vanité & plus d'humanité; plus de savoir-vivre, plus d'usage du monde. A boire... à boire. Un peu d'eau dans un verre de fougére, & au sortir de la fontaine. Je n'ai qu'un moment à demeurer avec lui; il m'entraine dans son Cabinet, ouvre un vaste coffre fort, du sein duquel il fait exhumer, par ses Valets, différens sacs, dont il lit tout haut les étiquettes, qu'il fait remettre à mesure : jusqu'à ce qu'il en ait choisi cinq ou six, qu'il compte à grand bruit à mes yeux, & qu'il laisse en pile sur son Comptoir. C'est vainement que j'ai évité pour l'aller voir les dix, vingt & trente du mois. Tous les jours sont des échéances pour lui. Tantôt c'est un rembourſement qu'il a à faire, tantôt c'est une Terre qu'il veut acheter. La somme est comptée en espéce d'argent. On se croiroit quitte avec lui : ce seroit avoir trop bon marché de sa vanité. Il ouvre une grande armoire, qu'il laisse ouverte, & d'où il tire d'autre sacs qui regorgent d'or. Un fleuve d'or inonde son bureau. Il y plonge les

les mains : elles dégoutent les ſimples & doubles Louïs. Il y a un appoint à faire ; je crois tout naturel de le mettre en argent blanc ; c'eſt un demi-Louis qu'il lui faut : c'eſt encore un autre ſac qu'il tire & qu'il renverſe juſqu'à la derniére piéce, pour en tirer ce ſeul demi-Louïs qu'il pouvoit prendre à l'entrée du bout du doigt. Enfin, ennuyé de ne le voir parler qu'à ſes Louïs d'or, je gagne la porte, & le laiſſe décider à ſon aiſe, ſi ce ſera en *Varins*, ou en *Noailles*, qu'il fera ſon prétendu rembourſement. Chriſolatre, qui ſortant de l'Egliſe, & voulant donner un liard à un mendiant, rétire de ſa poche ſa main pleine de Louïs, replonge à trois fois dans l'une, ou dans l'autre, & quelquefois dans la même, pour y trouver ce liard, qu'il tire avec d'autres de celle de ſa veſte, où il ſavoit bien qu'il étoit. Il arrive dans une Maiſon où l'on tient ſur le tapis le prix des Actions ou des Billets des deux Lotteries. Qui en ſait le taux mieux que lui ? En doute-on ? Il arrache de ſes poches une rame de papéraſſes, y enſévelit ceux qui ſont à ſa droite & à ſa gauche. Voyez, dit-il, ſi je mens. Il entre chez un de ſes amis, où il eſt queſtion de mariage. On ſe plaint des dépenſes ſuperflues

que l'on fait dans ces occasions. Chrisolâtre le fait pour le moins autant que vous. A qui en a-t'il coûté plus qu'à lui? Le voulez-vous voir? Il va vous faire toucher au doigt tout ce qu'il a dépensé pour marier trois filles. Il a sur lui les mémoires & quittances du Traiteur & du Marchand de vin. La conversation détourne sur la dot de l'Accordée, sur les clauses du contrat, les conventions & le douaire. Ses filles étoient douairées plus haut. Aussi, ajoute-t'il en haussant la voix, leur ai-je donné tant. Ce que je vous dis est vrai : voilà les Contrats, vous n'avez qu'à lire. Entend-il parler d'une réduction de Rentes? Il soupire, il jure, il tempête : le voilà perdu, le voilà ruiné, il a tout son bien ou du moins une grande partie, en Rentes. En doutez-vous? voilà les Contrats. Un de ses parens lui annonce l'achat qu'il vient de faire d'une très-belle terre; il en a acheté une aussi. Son parent ajoute qu'il y a un Château, & un très-magnifique. Dans la mienne aussi, répond-il, il y a un parc & des eaux plattes & jaillissantes. C'est comme dans ma terre, où j'ai même des cascades. J'ai, réprend le parent, de belles fûtayes, des étangs superbes & poissonneux : j'ai de quoi chasser à la grosse &

petite bête. Mon Fief eſt très-beau, & jouit de grandes Redevances. C'eſt comme le mien, continue-il. Avez-vous des Crenaux ? Il y a des Tourelles. Si vous héſitez à le croire, il vous montrera ſon Château, ſon Parc, ſes Forêts & ſes Vaſſaux. Y a-t'il à douter, à le connoître comme je le fais, qu'il ne les ait auſſi dans ſa poche pour en aider au beſoin ſa vanité ?

Qu'il y ait des Provinces entiéres condannées, comme par amende, à manger du ſel ; lorſque la miſére ôte ſouvent aux Peuples le moien d'avoir de quoi l'employer : ce ſeroit une choſe encore incompréhenſible ſans les Maltôtiers.

Toute la différence qu'il y a des viellards aux enfans, ne conſiſte ſouvent que dans l'eſpéce des poupées.

On regarde comme un jour triſte celui où l'on a eu tout le loiſir de vivre ; & on appelle heureux l'homme qui a compté beaucoup d'années, & qui a le moins ſu ce que c'étoit de vivre.

Déſirer de ſang froid la mort ſubite, n'eſt ce pas annoncer qu'on ne craint que d'avoir la peine de mourir, & qu'on n'a pas d'autre peur ? Je ne dis rien du Suicide : que dire d'un fou ?

Où l'on demande l'Enigme bien em-

brouillée, c'eſt ſur l'article de la Mort.

A quoi ſert le nombre des années, qu'à nous en faire déſirer davantage ? Eſt-on malade à cent ans ? C'eſt comme à vingt. On demande encore la guériſon & dix ans de vie.

La peur de la mort eſt la ſource de la fortune des Médecins. Que peut on réſuſer à un homme à qui l'on croit les clefs de la vie & de la mort ? La place même du Théatin n'eſt pas à être miſe en parallele. On croit moins au Paradis qu'à la vie ; & on craint plus la mort que l'enfer.

On n'a pas l'idée bien éclaircie ſur les Médecins & les Confeſſeurs. Les premiers ſont admis au chevet d'un malade, & y ſont bien reçus ; on ne craint pas de les y appeller ni de les introduire. On balance même à nommer les ſeconds. Leurs viſites portent d'ordinaire un préſage effrayant, & dont on veut ménager l'épouvante.

Le meilleur ami ne nous accompagne que juſqu'à certain point dans le chemin de la mort. Il n'y en a pas qui le ſoit juſqu'à faire entiérement le voyage avec nous. Deux pas de plus ou de moins, il faut ſe quitter ; & c'eſt ſouvent ſans ſe regretter.

Le Grand-homme s'affoiblit par dégré

à mesure qu'il approche de sa fin : on lui voit perdre par partie tout ce qui l'élevoit au-dessus des autres. Son ame déchoit : les craintes, les irrésolutions, les regrets & les remords décousent ce tout, qui composoit sa fermeté. Il ne se trouve plus le même homme, & dans ces momens critiques l'ame du Général, du Ministre & du Roi devient égale à celle du Laboureur & du Vigneron, & l'on ne démêle plus FLORUS d'avec COLIN.

Fausse illusion que la renommée! Combien de Grands, dont le souvenir ne se sauve d'un entier oubli, qu'à la faveur de quelques Enseignes!

Ils sont disparus, ces hommes riches : leur gloire s'est dissipée comme un brouillard au lever du Soleil. S'il en reste quelque chose, ce n'est que dans les Ecriteaux du coin de quelques rues.

XIV. LEÇON.

DES GENS D'EGLISE.

IL est délicat de traiter le chapitre des Gens d'Eglise. Il est dangereux de décrire la licence de leurs mœurs : mais n'y

a-t'il pas de la foibleſſe à diſſimuler ſur leur conduite, & à en altérer les nuances ? N'eſt-il pas honteux & criminel de taire leurs vices ? Le ſilence ſur les forfaits des méchans, c'eſt être leur complice.

J'eſtime, j'honore & je révére ceux d'entr'eux, qui fidéles aux devoirs du caractére ſaint, dont ils ſont revêtus, brillent au milieu de la diſſolution, par la pureté de leurs mœurs. Ils reſſemblent à ces étoiles, qui de l'Empirée, pendant les ténébres d'une nuit ſombre & ſeraine, jettent des feux étincelans juſques ſur la terre; leur éclat les rend admirables.

J'attaque de front la multitude de ceux qui font un métier de leur état, & qui en aviliſſent en eux la dignité. Je hais leurs vices avec la réſerve qu'ils peuvent chrétiennement exiger de moi. Si l'on me dit, pourquoi ne les reſpectez vous pas à cauſe de leur caractére ? Je repons, dois-je avoir pour eux plus d'égard, qu'ils n'en ont eux-mêmes, D'ailleurs, la Majeſté du caractére Divin ſera toujours l'objet de ma profonde vénération ; & les vices le ſujet de ma critique.

Ma ſincérité ne me ſera pas pardonnée. Elle va devenir mon péché capital. Les hipocrites ont une coûtume dont ils ne

se départissent point. Dieu est toujours de moitié dans le mal que l'on dit d'eux : & celui qui dit simplement, ATHAMAS fait-il bien d'aller chez JULIE passer une partie des nuits, & d'entrer pour elle en concurence avec CLEON ? Celui là est un impie, un hérétique, un homme sans religion. A quoi devrois-je m'attendre ? Si je disois, ARISTOPHANE, Prélat qui doit l'exemple à plus de trente mille ames, a donné son portrait à ALBINE, qui est si connue de tous les Petits-Maîtres d'épée & de robe, qui a une réputation si mal décidée, & qu'on voit tous les jours en partie au grand bois avec des femmes perduës, ou tête-à-tête sur le chemin du fauxbourg, où il y a tant de maisons de plaisirs, & dans un même fond avec IPHIS, que bien des femmes ne veulent plus voir. Que diroit-on de moi ? Si j'y ajoutois, qu'Aristophane, peint en Rochet, & la Croix d'or sur la poitrine, est placé au devant du lit d'Albine. La peinture, ai-je entendu dire, garde la place de l'original à cause de la foule. Qui serois-je ? Qui devrois-je être, en disant la vérité ? Au moins un Athée, répond Aristophane.

Je prétens ainsi parer son invective. J'adore Dieu en vrai Chrétien ; je recon-

nois l'Eglise comme JESUS-CHRIST l'a établie, & je professe la Religion que Pierre & Paul ont enseignée. Voilà ma Profession de Foi. De-là je marche à la sappe des mœurs scandaleuses des Gens d'Eglise.

Saint Chrisostôme a prophétisé pour ce siécle, lorsqu'il a dit : *Quand vous verrez le libertinage parmi le Peuple, vous pouvez en inférer, sans vous tromper, qu'il y a quelque dérangement dans le Sacerdoce.* Auroit-il mieux peint le siécle, s'il l'eût vu?

Mon fils est bossu, a la jambe crochue, il bégaye, il est louche, qu'en faire, dit ASTORGUE? Un Abbé, répond un ami: Vous avez du crédit, & il ne pourra manquer. La vocation du fils d'Astorgue, c'est la vicieuse constitution de son corps. Il est trop maltraité pour plaire au monde, il faut le donner à Dieu.

On est chargé de famille. L'aîné est commis pour répondre au monde de la gloire de sa Maison. Il a les Postes, les Rentes, les Châteaux, les Fermes & les Terres. Un Cadet réduit à sa légitime, ne vivroit qu'à peine, pendant que son frere auroit des domestiques; mieux vêtus & mieux nourris que lui. Pour parer l'indécence, on destine le cadet à l'Eglise. En dix ans il doit être Evêque, & le sera. Que

doit-on attendre d'une vocation tirée, pour ainſi dire, à la *courte paille ?* Que fera t'on de ſon troiſiéme fils ? Il n'a d'autre parti à prendre que la Religion. On a des amis, & il s'avancera. Quel couvent choiſira-t'il, Sans doute une Abbaïe Royale, dont on lui promet qu'il ſe verra à la tête avant dix ans. Autre vocation auſſi bien fondée que les précédentes.

Eſt-ce la Foi qui décide les ſacrifices que les Peres font ordinairement de leurs enfans ? Dieu les leur ordonne-t'il ? Que d'*Iſaacs* * vont à la montagne de *Moria*, ſans le ſavoir ! En vain cherchent-ils la victime, puiſqu'ils la doivent être. Leurs Peres les lient eux-mêmes ſur le bucher, & leur bandent les yeux. Un Ange deſcendu du Ciel arrêteroit à peine la conſommation du ſacrifice.

Les biens de l'Egliſe deviennent des effets que l'on hipotéque. Ils ſont en ſurvivance comme un Office, ou comme une Charge.

Philon a un vieux Oncle qui poſſéde un gros Bénéfice qu'il eſt le maître de réſigner. Le laiſſera-t'on paſſer dans d'autres mains ? N'eſt il pas plus naturel, dit Philon, que ce ſoit mon Neveu qui l'ait qu'un autre ? Oui. Et dans le même moment il fait

* *Gen. chap.* XXII.

couper les cheveux à ſon cadet, lui paſſe lui même au col le petit Collet, & le fait tonſurer. C'eſt un enfant de dix ans, incapable de ſoulever le poids immenſe dont on le charge. Il eſt eſpiégle, mutin, peu docile, en un mot tout fait pour le ſiécle. Qu'importe, il faut qu'il ſoit Abbé. Le vieux Titulaire meurt : & à douze ans voilà le jeune Philon Prieur d'un Bénéfice à charge d'ame : on obtient diſpenſe, & on le fait déſervir pour cent écus par un Capucin, ou par un Vicaire. Le Pere du jeune Prieur devient ſon Intendant, ſans rendre compte, bien entendu : les Couſins, les Couſines, les Freres, les Sœurs, le Papa & la Maman vont de tems en tems goûter du Prieuré. On met notre jeune homme au Collége. L'âge développe ſon tempérament : ſes inclinations empirent, au lieu de devenir meilleur : la diſſipation du Collége lui fait le Roman des paſſions. S'il a de l'eſprit, il ne ſera que trop porté à n'en pas reſter à la ſimple théorie. S'il n'en a pas, ce ſera aſſez de ſa complexion, & d'un peu de liberté pour le pouſſer à en ſavoir davantage. Déja ſon eſpiéglerie dégénére en méchanceté ; ſa mutinerie tient de la contradiction, & ſon peu de docilité n'eſt qu'une opiniâtreté inviſible.

La nature qui se trouve souvent trop près de notre cœur, lui ouvre le livre du monde. Ses usages différens le frappent, & ne lui ôtent pas son goût pour la connoissance des plaisirs. Il les a apperçûs, il voudra les approfondir. Quel progrés ne fait pas, dans cette science, un jeune homme, dès qu'il désire d'en faire!

Qu'on ne s'attende pas qu'il puisse être retenu par les instructions & par le frein de la Religion. S'il connoit le nom de la vertu, c'est tout, & c'est peu, puisque c'est presque toujours sans définition sur son essence. Une vertu générale s'étend à tant de choses que l'homme, à qui le plaisir ne donne pas le tems de subdiviser, la rejette souvent en général, ne voulant pas prendre la peine d'en faire la dissection.

On lui représente Dieu sous des couleurs si peu convenables, qu'il ne sait trop qu'en dire. Plus d'une fois un trait d'Histoire frappant lui a mis sous les yeux des qualités plus grandes, dans un simple homme, qu'une partie de celles qu'on lui a fait observer en Dieu.

C'est avec une connoissance aussi informe de la Divinité, qui est encore obscurcie dans sa tête par un fatras d'élémens de Physique & de Philosophie, qu'il se fait

écrire en Sorbonne pour ſa Théologie. Il entre au Séminaire pour trois ans, afin de faire ſon Cours plus commodément & plus honnêtement. Dans une Retraite où il doit ſe préparer au Miniſtére ſaint auquel on le deſtine, que demande-t'il à Dieu? Le prie-t'il de répandre ſur lui ſon Eſprit, & de le rendre digne d'être un jour un Miniſtre irréprochable de la Religion? Point du tout, il prie Dieu à des heures réglées, & en Communauté, & ſe croit par-là diſpenſé de le prier en particulier. On fait des Retraittes & des Méditations : eſt-ce toujours à Dieu ſeul qu'il penſe pendant le tems qui eſt marqué pour méditer?

Seul, dans ſa Chambre, il raiſonne avec lui-même ſur le cahos des ténébres que les *Docteurs-Regens* s'efforcent chaque jour de placer entre ſa raiſon & ſa Foi. Il prétend le percer de part en part, donne à gauche, croit avoir vu quelque choſe dans l'inſtant, où il ne fait qu'augmenter le volume d'erreurs, que les Diſſertations Sorboniques interpoſent entre le Ciel & la Terre. Enfin au bout de trois ans, il ſort du Séminaire plus incrédule qu'il n'auroit été, s'il en fut reſté aux principes de ſon Catéchiſme. Malgré ſon incrédulité, il ſe préſente à l'Ordination. Il eſt admis

après un léger examen, où il ne faut que de la mémoire pour répondre. Voilà Monsieur Philon Abbé sans vocation, Prêtre sans Foi, doutant de Dieu, & mépriſant la Religion. Quoiqu'il y ait en lui tant d'oppoſitions à ſon état, il confeſſe, préche, & catéchiſe.

L'on entre dans la Maiſon du Seigneur, & l'on n'eſt pas honteux de lui demander, chez lui, d'autre bien que lui-même.

Voilà toute la vocation de bien des Prêtres. Dans certaines familles, d'Oncle en Neveu depuis un ſiécle, ce ſont tous Abbés. Les Bénéfices & les Titres ſont devenus des héritages. Ils ſont Abbés comme leurs Freres ſont Comtes & Marquis. A-t'on trois enfans? On en offre un à Dieu, dit-on; & moi je dis : a-t'on trois enfans ? C'eſt aux dépens de l'Egliſe qu'un d'entr'eux va ſignaler ſes folies. C'eſt le bien des pauvres qui va paſſer dans la bouche des chevaux de M. l'Abbé. C'eſt le revenu d'un gros Bénéfice, où cent Familles n'ont pas de pain, qui va nourrir cent chiens à M. l'Abbé, & qui lui fournira de quoi payer de gros appointemens à des femmes.

Quel feu met-on à préſent dans l'Encenſoir ? L'amour-propre l'allume, l'am-

bition le souffle, & l'orgueil le présente.
* „ NADAB & ABIU, criminels enfans
„ d'AARON, le feu va sortir du Seigneur,
„ & vous dévorer.

HIPOCRON commençoit à se lasser d'être, depuis dix ans, à la poursuite de tous les Bénéfices qui venoient à vaquer. Comme il s'en croyoit digne, il n'épargnoit pas ceux qui y étoient nommés. Il déclamoit contre les grandeurs humaines, & n'oublioit pas le faste & la vanité des Prélats. Une simple Prébende lui fait chanter la Palinodie.

CLITHEON vient de faire une belle action. Il a profité d'un bon moment pour rompre le commerce qui duroit depuis dix ans entre ces deux Adultéres, & dont tout le quartier murmuroit. L'action est belle, j'en conviens; il s'en est fallu peu qu'elle ne fût bonne. Moins d'éclat & de hauteur, & un peu de ménagement, elle devenoit méritoire. Oui, mais il n'y auroit eu que Dieu seul qui l'eut su; & ce n'étoit peut-être pas pour Dieu seul que Clitheon l'avoit faite.

§ „ C'est dans le secret du Palais de DA-

* *Le Lev. chap.* x.

§ *Les Rois Liv.* II *chap.* XII.

» VID, que le Saint Prophéte NATHAN
» lui va annoncer la Parole du Seigneur.
» Il lui remet ſon crime devant les yeux,
» & lui expoſe la vengeance que Dieu
» doit tirer du ſang d'Urie, qu'il a répandu
» Mais il ſauve à BETHSABE'E la diffa-
» mation, & ne regarde pas les huées
» d'une populace, comme la partie pre-
» miére de la punition qu'elle méritoit
» pour ſon adultére.

Où courre cette Cohorte de Miſſionnaires? Eſt-ce le Zéle de Dieu qui les conduit? Sous les Drapeaux ſacrés de la Religion, cette Milice Sainte va-t'elle reconquerir ſur l'héréſie les Royaumes dont elle s'eſt emparée? La Catholicité s'inſinue dans tous les cœurs. Le nombre des Néophites augmente. Il ne leur manque qu'un Temple, où ils puiſſent unir leurs Priéres, comme leurs cœurs ſont déja unis par la Foi. Les premiers tems de l'Egliſe reparoiſſent: les nouveaux Convertis apportent leurs biens aux pieds des nouveaux Apôtres. Point d'ANANIES ni de SAPHIRES: point de *Nérons*, de *Déces*, ni *de Dioclétiens*. Un grand Prince aide lui-même l'Ouvrage glorieux par ſes généroſités, & poſe la premiére pierre de l'Edifice. Les fondemens ſortent déja de terre, & donnent l'idée d'un

ſuperbe Bâtiment, & d'un Vaiſſeau ſpacieux. Il faut ſe contenter de l'idée ; c'eſt tout ce qu'on en aura. Il n'y a rien de réel que le Plan du Temple & le projet de la converſion, à moins qu'on y veuille ajouter la mauvaiſe foi de ceux qui ont fait la Collecte.

C'eſt proprement bâtir des Châteaux en Eſpagne, que de fonder ſur la bonne foi des hommes.

Combien ſe ſont multipliés les Enfans d'Heli!* Enfans de Belial, qui ne connoiſſent pas le Seigneur, ni le devoir des „ Prêtres à l'egard du Peuple ; car qui que „ ce ſoit qui eut immolé une victime, le „ ſerviteur du Prêtre venoit pendant qu'on „ en faiſoit cuire la chair, & tenant à la „ main une fourchette à trois dents, il la „ mettoit dans la Chaudiére, & tout ce „ qu'il pouvoit enlever avec la fourchette „ étoit pour le Prêtre. Ils traitoient ainſi „ les enfans d'Iſraël, détournoient les hommes du Sacrifice du Seigneur,..... & „ dormoient avec les femmes qui venoient „ veiller à l'entrée du Tabernacle.

Theogenete eſt Farceur, Mime, Baladin, hipocrite. Tout ce qu'il fait, tout ce

* *Les Rois, Liv.* I. *chap.* II.

qu'il

qu'il ordonne, tient par quelque bout à ce qu'il eſt. S'agit-il d'une Dédicace ? On ne tapiſſe pas ſeulement le Temple : on en fait une décoration. Luſtres, Girandoles, juſqu'aux Guirlandes qui ont ſervi aux Bals, tout a place. Les Violons de l'Opera y ſont mandés. Il y a Amphitéatre, Loges & Parterre. On a à choiſir pour le prix. Il ne faut; pour que le ſpectacle ſoit complet, qu'y entendre *Chaſſé* ou *Poirier*.

Dieu habite-t'il au milieu des Idoles ? L'amour de Dieu, & la piété ne ſe trouvent point avec les paſſions mondaines, * „ La „ préſence du Seigneur ſe fait ſentir par- „ tout. Dagon ne peut tenir devant l'Ar- „ che ; il tombe de ſon Autel par terre. On „ releve l'Idole, on la replace, & le len- „ demain on la retrouve briſée ſur le pavé „ de ſon Temple. Le peuple impie eſt affligé „ de maladies & de plaies.

TRIPHESME, eſt auſſi vain aujourd'hui de la direction d'IRENE, que FLORIMON l'étoit il y a trois ans de ſes faveurs ; ils y ont tous deux autant gagné. Je veux dire de l'orgueil & de bonnes rentes.

L'Egliſe eſt véritablement l'Arche d'Alliance. Elle contenoit la Manne, les Tables

* *Les Rois, Liv. 1. chap. v.*

de la Loi, & la baguette d'Aaron. Qu'eſt-ce qui flatte, dès qu'on entre dans l'état Eccléſiaſtique ? Sont-ce les Tables de la Loi, l'explication qu'on en doit faire au Peuple, & les Régles que l'on en doit prendre pour ſa conduite propre ? Non : on porte d'abord la main à la Manne. Un bon bénéfice, un riche Evêché, une belle Abbaïe : quelle précieuſe Manne ! Elle ne coûte ni ſueur ni chagrins ; & vient de Dieu & grace, ajoûtera quelqu'un. Non ; mais elle vient ſouvent de la ſéduction & de la corruption, & s'accumule en dormant. Pain délicieux, qu'on n'achete que par quelques Oraiſons, dont on ſe repoſe encore, pour la plus grande partie, ſur un Aumônier à qui on en abandonne les petites miettes. Pain ſucculent qui prend toutes ſortes de goûts, & qui procure tous les plaiſirs. Pain, le premier des Pains : Pain friand, dont tout le monde s'empreſſe de manger. Hommes & Femmes, Vieillards & Enfans, Dévots & Libertins, Prêtres & Moines, c'eſt à qui en aura un morceau ; on ſe l'arrache des mains. Les vrais Propriétaires en ſont privés. S'il en reſte, c'eſt plutôt pour les chiens que pour eux, ou pour des familles qui en dévorent la meilleure part.

Theophore n'a pas agi ainſi ; s'il a

pris un peu de Manne dans l'Arche, il n'y a pas laiſſé les Tables de la Loi : mais il n'a pas oublié de prendre en même-tems la Baguette d'Aaron. Il a pris la Loi qu'il ne vouloit pas obſerver, pour la lire à d'autres, ne s'en eſt chargé que pour appuyer deſſus ſon autorité. La Baguette lui ſert à ſe faire obéir en faveur de la Loi & au nom de la Loi. C'eſt au nom de Dieu qu'il ſatisfait ſon goût pour le commandement. Il ſe fait gloire d'un zèle divin, dont il eſt ſeul l'objet particulier, & venge, au nom de Dieu avec dureté, le moindre manquement d'égards envers lui ſeul. Il fait bonne chére, tient grand jeu, & donne à ſa maiſon l'éclat de celles des Princes. Entendez-le prêcher une fois l'an : c'eſt aſſez pour un Prélat. Il ne recommande que la temperance, la fuite du tems perdu, l'humilité & la ſoumiſſion aux Supérieurs. Dix ans plutôt il ne préchoit que charité, que devoir des Supérieurs envers les inférieurs, que condeſcendance chrétienne des Maîtres pour ceux que le Seigneur leur a ſoumis. Il eſt Maître à préſent, & il ne parle que d'obéiſſance.

Que de convoitiſes ſur les biens d'Egliſe ! On ne va plus s'enterrer dans les déſerts pour ne point accepter les Bénéfices. On

n'en a jamais trop; on les achete à deniers comptans; on les troque contre des maisons aux Champs & à la Ville; on les donne en mariage, ou ils deviennent le prix de l'adultére & de la fornication.

On les a par procès, on bataille, & on les emporte, pour ainsi dire, à la pointe de l'épée, comme une Ville que l'on pille. Vraie guerre où la jalousie, la haine, la calomnie, ou la médisance conduisent & postent les Concurrens. L'affaire est décidée: le Bénéfice est gagné. Toute la famille chante *Gaudeamus*. Chacun va s'en sentir. Monsieur l'Abbé prend son petit équipage, promet un présent de Nôces honnête à sa sœur, & une jolie charge à son Frere; & tout cela aux dépens des Pauvres.

* „ Un Lévite demeuroit chez MICHAS, „ qui lui donnoit des gages, afin qu'il lui „ tînt lieu de Prêtre.... Des gens vinrent „ le trouver, & lui dirent; Venez avec nous „ afin que vous nous teniez lieu de Pere & „ de Prêtre. Le quel vous est le plus avan„ tageux, ou d'être Prêtre dans la maison „ d'un Particulier, ou de l'être dans une Tri„ bu, & dans toute une famille d'Israël? Le „ Lévite les ayant entendu parler ainsi, se „ rendit à ce qu'ils lui disoient; & prenant

* *Les Juges, chap.* XVIII.

„ l'éphod, les idoles & l'image taillée, il „ s'en alla avec eux.

Que de Lévites d'après celui de Michas ! Epargne-t'on quelque chose pour parvenir à la grandeur ?

Onuphre, a fait pendant trois ans, pour soutenir son sentiment, tout ce qu'on devoit espérer d'un homme zélé. Exil, prisons, que n'a-t'il pas souffert ? C'étoit l'Apôtre, l'Ange tutelaire du Parti. Il a tenu ferme contre un Bénéfice de mille écus, & beaucoup d'espérance. Quel fond ne s'apprêtoient pas à faire sur lui ses amis, lorsqu'une bonne Cure lui a tout fait désavouer ? N'y auroit-il pas véritablement de l'entêtement & de l'extravagance à s'en tenir à son opinion, sur les choses les plus sérieuses, devant un Bénéfice de vingt mille livres de rente ? Quelque sûres & quelque vraies qu'elles paroissent, on n'est pas communément mutin jusques là.

La jalousie embrase le cœur de ses hommes saints, qui ne devroient penser qu'à Dieu. L'ambition les arme les uns contre les autres. Le Peuple se divise pour ou contre : on ne sait pour qui tenir. Est-on à Paul ou à Céphas ? Deux partis veulent usurper l'Encensoir. * „ Nouveaux Corés,

* *Les Nombres, chap.* XVI.

„ ambitieux Dathans, rébelles Abirons, il „ faudroit que la terre s'entr'ouvrit une „ seconde fois, pour vous mettre d'ac- „ cord. Oubliez vous que vous êtes tous „ également à Dieu ?

CELADE, petite poupée en manteau & en rabat, femme par le cœur & dans les petites façons, homme par le nom, & c'eſt tout, a pris le petit colet & le porte comme bien de gens prennent l'épée & la garde ! Ils ne pretendent point s'aſtraindre à ce qu'exige d'eux l'état qu'ils embraſſent; ils ne ſont pas braves, & ne le ſeront pas, comme Célade, qui n'eſt pas dévot, ne le ſera jamais. Le matin, c'eſt un meuble de toilette auſſi néceſſaire à une femme que ſon miroir. Joli colifichet qui plaît, qui amuſe, qui fait paſſer un quart d'heure de tems. C'eſt un Singe qui fait rire par ſes gentilleſſes & ſes mines; c'eſt un animal domeſtique que l'on ſouffre ſans conſéquence, & qui eſt quelque fois de miſe juſqu'à trois minutes. C'eſt lui qui redreſſe les Femmes-de-Chambre, qui annonce les modes nouvelles, & qui ſigne la proſcription des autres. C'eſt l'ami de Duchapt, * & ſon paraſite; c'eſt ſon

* *Marchand de Mode en vogue.*

hérault : il n'a pas son pareil pour tourner un ruban. Voulez-vous une simple fontange, du Zéphire ou du Rhinoceros ? Est-il en cercle, c'est le plaisant, en office & en titre, de toute la compagnie. Galant Nouvelliste des Ruelles. C'est le Bureau d'adresse des Petits-Maîtres oisifs, & des Actrices desœuvrées. Il tient la gasette des menus plaisirs de la ville & de la Cour. Il sait toutes les scénes qui se passent dans les Coulisses & dans les plus secretes Alcoves. C'est le recueil le plus complet des historiettes du jour. Qui vous diroit, comme lui, combien ce gros Milord a dépensé de milliers de Guinées, avec la petite ELISE, en un hiver ? Sauriez-vous, sans lui que PONCE a laissé quatre bons Bénéfices, pour aller épouser une belle None qu'il a enlevée & menée à Londres ? Vous ignoreriez encore, sans lui, que le jeune ACIS, Novice tout frais émolu du Collége, est depuis quatre jours sur le grabat, par les bontés excessives que la vieille ARAMINTHE, intime de sa mere, a eues pour lui. Y a-t'il une maison où Célade ne soit bien reçu ? Qui est véritablement aussi accommodant que lui ? On le manie, on le tourne en cent maniéres ; c'est le *Faquin* de la compagnie : tirez hardiment contre lui, & ne

craignez ni de faux coups ni de retours. Petit-Maître de pied en cap, sémillant, usagé, maniéré, il ne céderoit pas en science de tendresse au guerrier le plus consommé & le plus expert. Quelquefois soumis, tendre & poli comme un Robin bien épris, souvent passant rapidement aux brusques incartades d'un plumet entreprenant. Il n'y a pas à se fier à Célade ; il ne lui faut que l'occasion, & il ne la manque pas.

Finon a la direction de la jeune Agnès. Il l'a déja mis vingt fois sur le chapitre de l'amour du Prochain. La petite fille a la vue si courte, & est si bornée, qu'elle s'en tient à donner quelques liards aux Mendians qu'elle rencontre, & à ne plus faire gronder le Laquais & la Femme-de-Chambre. Ce n'est pas-là où Finon vouloit la mener ; mais elle ne peut seule aller plus loin. Il lui donne la main pour la conduire où il la souhaite. Elle est simple, & il est rusé. C'est un homme qu'elle revére, & elle se livre de bonne foi à lui. Il connoit son foible, ses besoins, ses craintes, ou ses nécessités. Il voit à nud, l'ame d'Agnès, Il enflamme son cœur innocent, mais prêt à prendre feu, par le détail qu'il lui fait, même des fautes dont elle connoit à peine le nom. Il lui ouvre

la connoiſſance du crime ſous le voile de la remontrance. Si la fermentation des humeurs lui a porté, pendant le ſommeil, quelques-unes de ces impreſſions voluptueuſes qui nous cauſe ſouvent, malgré nous, des treſſaillemens ſi ſenſibles, que le reveil même n'eſt pas capable de les éteindre. Il prend ſon rêve par partie, en déchiquete ſcrupuleuſement juſqu'à la moindre idée. C'eſt le commencement, c'eſt le milieu, c'eſt la fin qu'il faut lui conter. Il ne prétend pas qu'on lui cache le progrès des ſenſations. Soupirs, attouchemens, poſtures, mille choses qui ſuivent & qui accompagnent, preſque toujours involontairement, un rêve ſans préparation & ſans objet; il ne lui faut rien cacher. Cela eſt humiliant, pénible, la pudeur ſouffre. Il prend un milieu. Il interroge Agnès. Que penſiez-vous? Que ſentiez-vous? Rien que je puiſſe définir, répond Agnès, & bien des choſes que je ne conçois pas, & que je ne connois pas. Mais, quoi! réprend Finon, vous étiez dans ces momens, aſſez maîtreſſe de vous même, pour ne pas être charmée de ſentir ces mouvemens que vous ne connoiſſez pas, &.... je finis pour ne point devenir auſſi impudent que l'infame corrupteur de la malheureuſe Agnès. Elle ſort d'avec Finon plus inſtruite

que jamais, le cœur déja échauffé, & prête à devenir plus criminelle. Un reste de Religion l'arrête-t'il ? C'est-là où son Directeur impie triomphe. Il n'y a rien qu'il ne lui prouve par l'Ecriture Sainte. La Religion est un frein pour le Peuple, le Mariage n'est qu'une cérémonie civile, pour empêcher le désordre, & pour contenir les gens mariés; la Chasteté une vertu de sotte, la Pudeur une simplicité, & la Sagesse une petitesse d'esprit. L'Adultére, la Fornication & l'Inceste; bagatelles. Si c'est le *qu'en dira-t'on* qui retient Agnès : foible barriére. Peut-on être scandalisé de vous voir en rélation avec un homme d'Eglise? Il reste un expédient immanquable. Vîte, Agnès, devenez dévote; réformez; quoi? Vos habits. Critiquez impitoyablement vos voisines, Madame celle-ci, Mademoiselle celle-là. Faites des grimaces par méthode. Ayez toujours quelque gros Livre sous la main, recevez cependant les visites édifiantes du Pere Finon. Demandez à la jeune CENIE, à cette aimable épousée, & à cette veuve charmante, qui les a séduites ? C'est un Abbé, un Directeur, un Moine. Point de séduction si accréditée que celle-là; si générale & si peu redoutée.

* „ C'eſt AARON lui-même, qui de-
„ mande aux enfans d'Iſraël leurs Joyaux,
„ & les Pendans d'oreilles de leurs femmes,
„ de leurs fils & de leurs filles ; c'eſt lui
„ qui les jette en fonte, qui en forme un
„ Veau d'or qu'il préſente à la ſuperſtition
„ du Peuple, & qu'il fait annoncer par un
„ Héraut, le jour de la Fête de l'Idole. Il
„ lui offre de l'encens, & aſſiſte aux Feſtins
„ & aux Danſes des impies . . . . . MOYSE,
„ deſcendu de la Montagne Sainte, où il
„ avoit parlé à Dieu comme un ami par-
„ le à ſon ami, réduit en poudre l'objet de
„ leur idolatrie, jette cette poudre dans
„ l'eau, & en fait boire aux Enfans d'Iſraël,

Les Aarons ſont encore au milieu de nous. Le Veau d'Or eſt encore élevé On offre, pour l'embellir, les Pendans d'oreilles, les Bagues & les Bijoux. On ne plaint rien à ſon idolâtrie & à ſa ſuperſtition, & le Prêtre même, qui eſt ſacré de l'Huile Sainte, encenſe l'Idole, & lui rend le culte qu'il doit à ſon Dieu. Où eſt le Moyſe qui ſappera l'Autel ſacrilége qu'a élevé l'impiété, & qui confondra le Prêtre, l'Idole & l'idolâtre ?

Sont-ce les ſoins & les peines qu'il faut

* *Exod chap.* XXXII.

prendre pour parvenir à la converſion des femmes du premier ordre, qui donnent tant de goût pour aller à ce monde de Directeurs qui les quêtent par-tout, & qui ſe les enlévent les uns aux autres? Qu'en dois je croire, lorſque je vois qu'elles ne gardent pas moins leurs amans, que je les retrouve aux ſpectacles avec des mouches & du rouge, & qu'elles ne ſont ni plus compatiſſantes ni moins médiſantes? J'en conclus donc vrai-ſemblablement, qu'il n'y a que l'intérêt, la vanité & l'amour-propre, qui donnent le branle aux Directeurs à la mode. Il y a encore des Aarons.

*„ Zambri entre ſans honte, dans „ la tente de Cosbi, Princeſſe Madiani- „ te, & à la vuë de tout le Peuple, il con- „ ſomme avec elle un crime infâme. Le „ zéle de Dieu embraſe Phinée, fils d'Eléa- „ ſar, il ſe leve du milieu du Peuple, prend „ un poignard, entre après Zambri, & per „ ce d'un même coup, le coupable & ſa „ complice. La plaie, dont les enfans d'I- „ ſraël avoient été frappés, ceſſa auſſi-tôt.

Il y a des Zambris & des Cosbis à la vuë de tout le monde. Nous ſouffrons plus que les Iſraëlites : mais il n'y a plus de Phinées.

* *Les Nombres chap.* XXV.

Les hommes se convertissent rarement ; les Directeurs nourrissent la répugnance que l'on a pour eux, & fomentent tout le dégoût qu'on en peut avoir. Ils sont toujours de mauvaise humeur contre un Pénitent qui vient à eux. Tel s'accuse simplement de ses propres fautes, que son Confesseur regarde comme un homme, qui lui vient faire des reproches de celles qu'il peut avoir commises en pareil cas, & en semblables circonstances. Plus il est contrit & repentant, plus il l'ennuie, & moins il est porté à le consoler. *Après, après*, lui dit-il incessamment ; il le trouve toujours trop long à son gré, & il ne se dépêche jamais assez de le délivrer des remords de sa conscience, & de la peine qu'il a à les étouffer.

Qu'il y ait jamais eu de bonnes femmes assez simples, pour donner jusqu'à des vingt mille écus d'un Passeport pour le Paradis, c'est-ce qu'on ne croira pas ; & ce que je croirois moins, c'est qu'il y ait eu des Prêtres qui ayent eu l'audace & la sacrilége impiété de les faire acheter. Doit-on désespérer qu'il n'y ait bientôt une bourse ouverte, & des Agioteurs pour l'autre monde ?

Au premier bruit qui se répand d'une

reſtitution, tous les furets ſont aux champs. Faiſeur de bonnes œuvres, Aumôniers publics, gens qui ſe chargent de faire des charités, accourent de toutes parts pour être admis à la diſtribution. Les uns & les autres ne s'oublient pas, & en détournent le plus ſouvent une grande partie pour leurs néceſſités de toutes ſortes.

Des Sermoneurs domeſtiques piquent les bonnes tables. Ils ſont gourmands ou friands, & ils contentent leurs appétis, & ſe font gloire de leurs prétendu zéle pour la Religion. Avec un point de Morale douce qu'ils ont préparée à la mode ; ils vont faire Vigile à midi chez un gros Richard entre l'Eſturgeon, le Saumon frais & la Truite : ils vont manger des premiers Pois verds chez un Partiſan, à qui ils paſſent doucement d'avoir donné le projet de quatre ſols pour livre, ou du Vingtiéme. Je benirois la bonne chére qu'ils font, & les bons vins qu'ils boivent, ſi chaque année ils en convertiſſoient un ſeul. Il eſt à décider s'ils y penſent.

Theodas traîne la moitié de la Ville à ſes Sermons. On ne peut qu'être parfaitement content de lui, ſi l'on aime le jeu de mots, les Antithéſes, les expreſſions ſaillantes, le gêſte comique & véhément

C'eſt *poiſſon* en ſurplis. Il n'oublie pas l'éloge du Curé dans le premier Sermon de ſon Avent ou de ſon Carême. La foule ſe repreſſe à ſon adieu. C'eſt-là le morceau fin. Le Curé y eſt peint à l'avantage, & il y donne une belle étenduë aux louanges des Marguilliers : c'eſt bien le moins, puiſqu'il en doit recevoir les cent ou deux cent écus. Théodas a toujours le plaiſir d'entendre dire qu'il a mieux fait dans ſon adieu que tous ſes Collégues : ce qui veut dire clairement qu'il a été plus fécond en menſonges & en inventions.

Ecoutez le jeune BELOLOGUE, débiter un Panégyrique. C'eſt une découpure éloquemment rapportée. Penſées neuves, ſtile épanoui, tournures frappantes & romaneſques, geſtes de Théâtres, parodies continuelles des Mœurs, peu de choſes de Dieu, quelques mots du Saint. Il triomphe dans la Madeleine péchereſſe, & ne dit preſque rien de ſa Pénitence. Petites mains d'aller & de venir ſur les bords de la Chaire, pour en étaler la blancheur ; graſſayement de-filer délicatement entre deux lévres pincées, exclamations ménagées, pauſes méditées & marquées comme des points & des virgules, moins pour lire ſur le viſage de l'Auditoire le fruit qu'il peut eſpérer de ſon Ser-

mon ; que le plaisir qu'il fait. Qu'on ôte à Bélologue son Rochet & sa Soûtanne ; qu'on lui passe un habit doré, qu'on le place au Théâtre, & qu'on lui donne un Rôle ; il changera de scéne sans s'en appercevoir il prêche par vanité, il s'aime, grassaye, il fait la belle main, & il a le toupet bien placé. Que faut-il de plus pour être Acteur ? Qu'a *Grandval* plus que lui ? Qu'a même de trop Bélologue pour en faire un *Dangeville ?* Peut-être que de la fatuité.

Suis-je dans le Temple du Seigneur, ou assisté-je aux comiques de *Thomassin ?* Quels gestes, quelles grimaces ! Pourquoi ces pleurs ? Que veulent dire ces ris ? Est-ce une gageure, ou le début de quelque Arlequin nouveau ! Quoi, aussi la petite chanson ? S'il n'en sait pas les parolles, il entre passablement dans l'air, & donne assez bien le ton. Comment ! parce que Momisphore, ne danse pas encore sur la corde, qu'il n'est point de la grande *Troupe Hollandoise*, & qu'il ne dit pas de bons mots, dois-je l'appeller un Prédicateur divin & un homme Apostolique ? Que lui manque-t'il que de représenter aux *Italiens*, & de faire ses farces avec *Mézétin ?*

Un Moine vient de loin, on le court : la presse y est : les chaises sont retenuës dès

dès la veille. On l'entend quatre fois, & c'eſt trop. Le bon Pere ne préche déjà plus, il ſe repéte. C'eſt quelquefois mal entendre ſes intérêts, que de parler trop ſouvent. On le fait ſur le bout du doigt. N'importe, on le promene au Marais, à Saint Honoré aux quatre coins de la Ville : il retourne enfin d'où il étoit venu, peu ſatisfait d'une Ville où il a fleuri, & s'eſt fané en même-tems. C'eſt une belle roſe, qu'il ne falloit voir que deux fois.

* „ JONAS croit ſe cacher devant le „ Seigneur. Il prend la réſolution de ne „ pas aller à Ninive, ainſi qu'il le lui avoit „ ordonné, & s'embarque pour aller à „ Tharſis. Dieu lui même délia les vents, „ & commande à la tempête d'engloutir „ le Vaiſſeau où étoit le Prophéte rebelle. „ Le Navire eſt prêt de périr, lorſque „ Jonas s'offre à Dieu en réparation de „ ſa deſobéiſſance. Il eſt jetté dans la mer „ par les matelots. Une Baleine, que le „ Seigneur avoit amenée en cet endroit, „ le reçoit dans ſon ventre, & le rend ſur „ le rivage. Jonas va de-là à Ninive, & „ toute la Ville ſe convertit à ſa parole.

* *Jon. chap.* 1. *& ſuiv.*

Que d'Eccléſiaſtiques prennent tranquillement le chemin de leurs Terres & de leurs Maiſons de plaiſance, plutôt que de ſuivre la volonté de Dieu ! Les vents ſouffient des maladies, & la tempête peint l'image de la mort, & ouvre le tombeau, qu'on ne ſait encore à quoi ſe réſoudre ſur ſes devoirs.

HERMANISE tire à la Sainteté, ou du moins aux déhors & aux apparences de la Sainteté. Il n'y a chez lui ni entremêts ni entrées fines. Il vit comme ſes domeſtiques, & ſe diſtingue ſi peu d'eux, qu'il ſe nourrit même ſur leur portion, qui eſt très-modique. Ils ſont mal couverts, leurs habits ſont en lambeaux. Auroient-ils bonne grace de ſe plaindre, puiſqu'il n'eſt pas mieux qu'eux ? Il eſt tellement au deſſus de la vanité du bel eſprit, que s'il met de lui-même deux ou trois phraſes dans quelqu'inſtruction, c'eſt pour faire remercier Dieu, qu'il n'en ait pas mis davantage. Il ſe mêle ſi peu des affaires du Monde, qu'il laiſſe à ſon Intendant le ſoin de le dédire des marchés qu'il a faits, de réduire les mémoires des Ouvriers, & d'eſcroquer des quittances. Il ſe contente de deux Bénéfices très-honnêtes, & en attend patiemment un troiſiéme. Il hait tellement

tout ce qui a l'air d'affection terreſtre, qu'il abandonne à un promoteur, le ſoin de pourvoir à plus de dix Cures vacantes où il doit nommer, & que des Religieux Mendians deſſervent à portions congrues. Détrompez vous, Hermaniſe, ſur le compte de votre Promoteur & votre Intendant. Je le connois, me dites-vous, je ſais ce qu'il eſt; je ſais auſſi à mon tour tout ce que vous êtes, Hermaniſe, & je vous connois; je vous tire d'après celui qui a ſi fort votre confiance, & qui eſt ſeul votre conſeil. Hermaniſe, vous êtes un homme dur & ſans miſéricorde. Vous êtes Catholique ici, comme vous ſeriez Anglican à Londres, Luthérien à Berlin, & Muſulman à Conſtantinople. Par-tout un Hermaniſe eſt de la Religion en faveur.

Combien ſommes-nous tenus de bien choiſir ceux que nous admettons dans notre familiarité; puiſqu'on nous rend garans de ce qu'ils ſont, & qu'on ne juge de nous que ſur eux?

Theomene eſt tout plié, & peut à peine ſe ſoutenir; deux grands Valets le portent par-tout. Son eſtomac eſt affoibli, ſon teint eſt morne, ſa voix eſt à demi-éteinte, & ſon corps eſt tout décharné. Qui ne croiroit que ce ſont là

les suites de la pénitence & des austerités de Théomene? Personne. Il s'est assez fait connoître par sa dissolution, débauches infâmes, intempérances désordonnées, libertinage outré : voilà ce qui a ruiné sa santé ; auroit-il fait pour Dieu & pour son salut le quart de ce qu'il a fait pour son tempérament ? Si on lui eut dit de jeûner, il n'auroit pas eu assez de force, & il a perdu son estomac par sa crapule. Lui eut-on conseillé de se relever la nuit pour prier Dieu, il auroit été trop foible, & il a passé mille nuits dans les plus deshonorantes, & les plus préjudiciables compagnies. Qui lui auroit proposé de sécourir des pauvres honteux, sans pain & sans vêtemens, & faire des aumônes ; il auroit répondu qu'il n'étoit pas assez riche pour donner ; & chaque année, outre les revenus considérables des plus beaux Bénéfices du Royaume, il emprunte encore de grosses sommes pour entretenir le luxe & la vanité de dix femmes, qui n'ont déja plus un nom douteux.

* „ O, Pasteur ! O, Idole, qui aban-„ donne le troupeau ! L'épée tombera sur „ son bras & sur son œil droit : son bras

* *Zach. chap.* XI.

„ deviendra tout sec, & son œil droit
„ s'obscurcira, & sera couvert de téné-
„ bres.

Quel est le Pontife, quel est le Prêtre à qui l'on peut appliquer le témoignage que l'Ecriture rend à SAMUEL ? * „ Il „ gouverna, dit-Elle, les Enfans d'Israël „ avec tant d'intégrité, que nul ne lui „ put rien reprocher. " Où est-il ? Il n'y en a qu'un seul qui le mérite. C'est PHILOTIME toujours résident dans son Diocèse, qu'il édifie par ses mœurs autant qu'il l'instruit par sa parole. C'est lui qui fuit la molesse & la débauche des Villes, le luxe & l'orgueil de la Cour. Aimé de Dieu, approuvé des hommes, & estimé de tout son Peuple, qui le regarde comme son Pere, & qu'il adopte pour ses enfans. Sans dettes, sans procès sans faste & sans foiblesses. Homme de condition par sa naissance, homme distingué par ses Vertus; Bon Prêtre, vrai Chrétien, honnête homme & bon Citoyen. Evêque & Sujet du Prince; Pasteur, & non pas loup ravissant : voilà le nouveau Samuël, qui, comme Dieu dont il est l'image, n'a pas de rival qui puisse en approcher.

* *Les Rois, Liv.* I. *chap.* XII.

XV. Leçon.

DES GENS DE GUERRE.

LA Profeſſion de Armes eſt de toutes les Profeſſions, celle qui demande la vocation la moins équivoque & la mieux marquée.

L'Homme d'Egliſe peut impoſer par la régularité de ſon extérieur. Sans avoir de piété on le croira dévot. Les apparences trompent; un homme recueilli aux pieds des Autels, qui ſait adroitement faire prendre le change à ceux dont il craint d'être obſervé, & qui fuit l'éclat & le grand jour; peut facilement paſſer pour pieux, quoiqu'il ne ſoit ſouvent qu'un hipocrite bien maſqué.

Point d'hipocriſie plus mal-aiſée a ſoutenir que celle d'un faux brave. On ſonde de trop près le poltron ou le fanfaron, pour que l'un ou l'autre puiſſe long-tems jouer la bravoure.

La dévotion peut venir à certaines gens. L'exemple ou la réflexion opére ſouvent des converſions inattenduës. Le courage n'eſt point de ſes vertus qui s'acquérent,

& qu'on soit à même de se procurer. On en a en naissant, ou l'on n'en aura jamais. Il est inutile de méditer pour se rendre brave. C'est une vertu du cœur, & qui ne doit même rien aux sentimens.

Il y a une Ecole Militaire. On apprend le maniment des Armes, le salut de l'Esponton, à dresser un cheval & à s'en servir; l'exercice, les évolutions militaires, la partie des Mathématiques propre à la Guerre, l'art de lever un Plan, la science des Campemens, les ruses & la méthode pour les employer, & les régles pour s'en défendre. Mais ce qu'on ne trouve ni chez le Mathématicien, ni dans les Livres, ni à l'Académie, c'est du courage; ce qui cependant constitue essentiellement l'Homme de Guerre.

Celui qui, avec la connoissance la plus parfaite de l'Art Militaire, ne se sent pas l'ame au-dessus de toutes craintes, n'est proprement qu'un Historien qui asseoit un camp dans son cabinet & au coin de son feu, qui ouvre une Tranchée sur son bureau, qui emporte une Contrescarpe le cul dans son fauteuil, ou qui gagne une bataille à coup de plume. C'est un Nouvelliste du *Palais-Royal*, qui trace un plan de bataille au bout de sa canne, qui d'un tour de poi-

gnet force un retranchement, & qui jette avec le sable toutes les troupes alliées dans l'Escaut. L'un & l'autre savent ce que c'est que *Cavalier*, *Ravelin & Chemin couvert.* On est bientôt rassasié des merveilles de la Guerre, quand on y a peur, & l'effet des bombes ne divertit pas long-tems.

Il est donc absolument nécessaire de bien connoître son cœur, d'en être bien sûr pour entrer dans l'Art Militaire. Je n'ose dire qu'il faudroit l'essayer. Les conséquences de mon avis pourroient devenir trop dangéreuses. Je suppose donc qu'on soit assez bien éclairci sur soi-même pour se savoir de la fermeté dans les dangers, de l'intrépidité & de la valeur, un grand sens & de la prévoyance ; il reste encore à consulter son tempérament & sa complexion. Aura-t'on la force de supporter les fatigues d'une tranchée ? Souffrira t'on dans l'occasion la faim & la soif ? Couchera-t'on aisément sur la dure ? Pourra-t'on passer les nuits au *Bivouac* ? Que de prudence pour maîtriser sa colére ! Que de sagesse pour distinguer un véritable affront de ce qui n'en a que l'apparence ? Que de douceurs ne faut-il pas dans les maniéres, que de probité dans les mœurs, que de droiture dans l'esprit ? Qu'il faut de discernement pour

faire des amis à l'Armée ? Que de ménagemens pour les conserver !

L'Art Militaire & l'Art des Grands, l'Art distingué, est celui que les Rois aiment & favorisent. Il conduit loin : ses prééminences sont brillantes : ses récompenses sont nobles, ses hazards, ses succès & ses malheurs même ne ménent qu'à la gloire. La fortune y est grande, & aussi rapide que les risques.

Chaque profession a un préjugé qui lui est propre. Celui de l'Etat Militaire, c'est l'honneur. Il est le principe & le nerf de tout le corps, comme la fin principale de toutes ses actions. Toutes les vertus s'établissent à l'abri de ce préjugé : du moins les vertus politiques, comme la bravoure, la générosité, la magnanimité, & généralement toutes celles qui concourent à former ce qui s'appelle l'honnête homme; car la vraie vertu demande trop de circonspection, & un Homme de Guerre s'en croit dispensé par son état.

L'honneur a un frere bâtard qui le représente souvent, que l'on reçoit & que l'on caresse à cause de la ressemblance qu'il a avec lui : c'est le faux honneur. Que d'attentions pour le connoître & s'en méfier ! Il ne se laisse pas marcher sur le pied ni

coudoyer ; il ne pardonne ni un ſourire, ni la plus innocente plaiſanterie ; il n'a ni amis ni parens, il ne dit que deux mots, *Meurs* ou *Tue*. Il eſt dans le monde ce que la ſuperſtition eſt dans la Religion. Il outre tout, offenſe Dieu, & ſe rend redoutable aux hommes. L'homme de bien a autant d'avantage ſur celui qui ſe laiſſe conduire par le faux honneur, qu'il y a de diſtance entre l'homme pieux & le ſuperſtitieux.

L'homme de cœur penſe à remplir ſes devoirs. Il va à la Tranchée, ſe trouve à la tête d'un Piquet deſtiné à attaquer un Ouvrage, ou force un Retranchement ſans vanité ; il ne tremble pas devant le péril, ni ne s'y jette pas.

Le Petit-Maître eſt un Héros du premier Ordre dans une Ruelle, ou à un petit ſouper.

Le fat un *Matamor* de Caffé, qui baiſſe ſouvent au détour de la rue, & à deux pas de là.

Le Faux-brave ſe fait blanc de ſon épée ; pour avoir roſſé deux *Fiacres* qu'il a mal payés, & pour vingt coups de plat d'épée dont il a vengé une éclabouſſure.

Avec ſix mois de Salle, un peu d'audace & beaucoup de ſuffiſance, on ſe meſure avec les Héros. Eſt-ce aſſez pour leur aller à la jarretiére ? On ſe trouveroit plus de niveau

avec les assassins & les brétailleurs : qu'ont-ils de moins ? Le Brevet même ne donne pas une ligne davantage.

L'honneur, qui dans l'Etat Militaire tient lieu de toutes les vertus, y remplace aussi la Religion, à qui il ne laisse souvent qu'un extérieur bien succint & bien borné. Le mépris de la Religion a-t'il des principes chez l'Homme de Guerre ? Son incertitude pose-t'elle sur quelques connoissances déterminées des choses ? *Corbieu*, dit l'un en retroussant son Plumet, *laissons couler l'eau sous les Ponts, & ne disputons pas. Pour moi*, dit un autre en enfonçant son chapeau sur l'œil gauche, *je ne connois rien à ce brouillamini là, & je n'y veux rien connoître : parlons de boire.*

Mille autres se sont faussement imaginés, qu'en se formant absolument une idée de néantisme pour l'autre monde, on acqueroit de la bravoure, & une intrépidité avantageuse au bien du Prince. Idée erronée, fausse prévention. On ne craint pas la mort, lorsque l'on a bien vécu. L'espérance d'un Dieu prêt à couronner, l'obéissance d'un Sujet qui vient de répandre son sang, ne doit être qu'un motif bien consolant pour les braves, & il est bien propre à fortifier leur courage. On me replique que presque

tous les dévots sont des gens timides, qu'une fusée fait trembler, que N.... avec son chapelet perd la tête au bruit du coup de Canon, & que M.... rien moins que dévot, n'en fait que rire. Je dis moi qu'un esprit fort a toujours le cœur foible ; que celui qui n'attend rien après sa mort, a toutes sortes de raisons de ménager sa vie, & la ménage. Un vrai Chrétien est tout ce qu'il faut être pour être un Héros.

Avec un Juge aussi peu sévère que l'honneur, qui rend légitime tout ce qui a un air de noblesse, & qui justifie en Casuiste rélâché, toute action à laquelle est attachée une idée de grandeur, il n'y a pas à douter que la galanterie, qui est le principe général de tout l'Etat, ne soit l'ame du Militaire. Il est vrai que l'honneur veut qu'elle soit unie à l'idée du sentiment, ou à l'idée de conquête. Cette derniére idée simpatisant davantage avec la Profession, on s'en accommode assez, sauf à regler les contributions. Ce sont là les meilleurs revenans-bons du Plumet.

La dissipation inséparable des Exercices qui conduisent à la connoissance de l'Art Militaire, met dans le cœur de ceux qui suivent cet état, une légéreté qui y tournoye toujours, & qui n'y est jamais sans

mouvement. Le levain de l'adoleſcence fermente dans le cœur d'un jeune homme, & il fait ſouvent dans une même ville ſes Académies, & ſes Humanités. Il s'eſſaye avec les Provinciales, ſe décraſſe & ſe dérouille à la garniſon. Une fois un peu dégroſſi, deux coups de lime de Paris, & s'il y a place, de la main de Madame de V.... & le voilà un homme achevé ; mais il n'eſt pas toujours sûr qu'on le ſoit de cette main : la preſſe y eſt, & on s'y fait écrire ſix mois d'avance pour ſon tour.

Les plus grands hommes ont paſſé par-là. Il eſt inconcevable que les Françoiſes, ſi foibles, ſi indolentes, & ſi femmes ſur le chapitre de l'amour, ſoient tellement entêtées de la gloire des Armes, qu'elles lui ſacrifient ſouvent juſqu'à leurs plaiſirs & à leurs amans, ſans compter les maris qui le ſont de droit. Les plus tendres Mirthes ſont d'ordinaire entrelaſſés dans une même guirlande avec les plus beaux Lauriers. Au cours du jour, que l'Etat gagneroit à ce ſyſtême, ſi la Religion n'y perdoit!

Le déſordre qui regne dans le commerce établi entre les Dames & les Guerriers, eſt un vice de profeſſion. L'eſprit de la Guerre ſe fourre par-tout juſques dans les façons

d'aimer, & il eſt même moins ménagé qu'avec l'énemi. On y eſt devenu ſi aguerri, qu'on n'y pratique plus de ruſes, & qu'on ſe rit des précautions. On trouveroit puéril d'ouvrir une tranchée pour ſe mettre à couvert, & pour faire plus ſûrement les approches de la Place. On marche en plein jour & à travers champs. Les femmes y ſont faites; plus de longeurs les ennuyeroient, & plus de miſtéres affadiroient leurs plaiſirs. Combien d'elles, pour ſe ſauver l'ennui des détails d'une capitulation, ſe rendent tous les jours à diſcrétion.

C'eſt de la brillante claſſe des Gens de guerre, que ſont tirés ſpécialement & par privilége les *Petits-Maîtres* en titres, & les *Hommes à bonnes fortunes* en office; ceux-ci ont la vogue: c'eſt un métier où l'on négocie & où l'on trafique. On ſacrifie, pour en ſoutenir la réputation, le repos, la probité & ſoi-même. Ne s'en dégoûteroit-on pas, ſi l'on n'y étoit attaché par interêt, ou retenu par honneur?

Un homme eſt entreprenant, hardi pour les coups de main; il a de la capacité & de l'expérience dans une occaſion. N'a-t'il que cela? Ce n'eſt encore que la moitié de ce qu'il lui faut. Par convention la couronne de la gloire eſt remiſe entre

les mains de l'amour. C'eſt de lui qu'il faut la recevoir, ou de ſes mains qu'il faut l'arracher. On eſt bien-tôt ſec ſur un homme qui n'a vu que des batailles.

Ce qui me paroît indéfiniſſable, c'eſt la différence d'un François au camp, & d'un François à la Ville. Il faut que l'honneur ſoit un enchanteur bien puiſſant, pour rendre le même homme auſſi peu ſemblable à ſoi-même, ou que le cœur de l'homme ſoit monté à reſſorts bien fléxibles, pour s'aſſujettir à des uſages ſi éloignés. Il eſt étonnant que les femmes & le vin lui laiſſent encore la liberté de penſer à la gloire & à la Patrie.

Arcas ſe couche le matin & ſe leve le ſoir. Il a ſes heures de toilette comme une femme, aime à ſe voir au miroir, & à ſe mettre des mouches. Sa main eſt délicate, & il entretient ſa peau avec des pâtes. Il ſe fait, en ſe levant, des yeux dont il doit ſe ſervir quelque part où il ſoit; il s'ajuſte un maintien; & ſe recorde une démarche molle. Il place, comme avec la main, ſur ſon viſage des ris & des ſourires, dont il s'embellit dans l'occaſion. Il donne à ſa tête le plus joli demi équilibre qu'il eſt capable de ſe procurer. Il ſe file une voix flutée, & ne ſort

jamais de chez soi, qu'il ne soit parfumé jusqu'à ne pas permettre de douter qu'il n'ait bien besoin de l'être. Voué aux femmes, il est de leur foible, de leurs passions & de leurs plaisirs. Il brouille les maris, racommode les amans, & a toujours quelques recettes pour les maladies secrettes. Un Anglois qui le verroit en exercice auprès d'Euphrasié, auroit bien de la peine à le reconnoitre pour le François de Fontenoy. Là il lui a paru tout de fer, & plus inébranlable qu'un roc; ici c'est moins qu'une femme, c'est un enfant. Je ne lui conseillerois cependant pas de le lui dire à lui même; il pourroit bien ne pas attendre long-tems après le François de Fontenoy.

Du fond d'une tendre ruelle, & presque entre l'amour & Egerie, Eumenes vient d'entendre le son du Tambour qui le rappelle à la suite de Mars. Dès lors le plaisir prend pour lui une autre face. Il remplissoit son loisir sans affecter son cœur; les adieux sont bientôt faits.... déja je le vois voler à travers des flots de poussiére, & à la nage sur le sang des énemis. Sous ses coups la Mort recueille avidement les victimes qu'il lui prépare. Ce n'est plus le même Eumenes. C'étoit aux génoux d'Egérie un amant tendre & délicat, c'est ici un

Alcide

Alcide qui se trouve par-tout. Il n'y avoit dans les soupers les plus délicieux, presque point de mêts qui pût flatter son gout ; le vin de Beaune n'étoit pas assez fin pour lui. Souvent ici le pain lui manque, & la soif lui fait regarder l'eau, comme la boisson la plus gracieuse. Le duvet le fatiguoit; il avoit des insomnies fréquentes; la lassitude prépare ici son sommeil, & y fait la nuit d'une piéce sur un lit de camp bien dur. L'hiver ramene les troupes en quartier; & Eumenes court passer ses lauriers aux pieds d'Egérie, qui augmente sa gloire par les mirthes qu'elle y mêle.

Le Militaire a auprès du Sexe des avantages qu'il connoit, & dont il fait jouïr La Profession fait excuser le manque de délicatesse & les brusqueries mêmes Que d'autorités pour se jetter à corps perdu, dans ses plus grands hazards. Une femme, quelque déterminée qu'elle soit, cherche toujours à donner le change à ses foiblesses. Elle aime à avoir à s'en excuser sur quelqu'un. Un homme qui ne recule pas, est son fait ; elle lui a obligation, dès qu'elle peut se faire accroire qu'elle a été moins complice que dupe. Quelqu'unes à la dixiéme avanture se croyent encore au niveau de *Lucrece*, sauf le nombre des *Tarquins*.

ADONIS ne demande pas tant d'indulgence, & ne veut rien devoir aux prérogatives de l'état qu'il a embraſſé ; il n'a du Militaire que le Brevet & l'Uniforme, & c'eſt auſſi ce qui donne à penſer qu'il peut être homme. Il minaude on ne peut mieux ; il ſait faire la belle bouche, & peindre ſes yeux en bonne humeur, en caprice & en enjouement. D'entre les femmes laquelle a plus d'habileté que lui pour faire valoir une main ou une jambe ? Qui tire plus d'avantage d'une mine ou d'un ſourire ? Qui place plus agréablement un de ces mots conſacrés à la bagatelle ? Qui lui donne mieux que lui le ton que les femmes aiment ? Ce ton badin, animé, tortillé, chiffonné & en fontanges ? Femme en habit d'homme : je ne ſerois tenté de ne le croire tel, qu'au chapeau, ſi vingt femmes, dont il a été l'idole, n'affoibliſſoient en quelque ſortes mes conjectures là-deſſus. En un mot quelle femme l'eſt plus que lui, ſi ce n'eſt peut-être DOMITILLE, qui le chérit avec tant de défauts étrangers ? C'eſt pour la conſoler de la mort d'un époux, qu'Adonis a renoncé à toutes ſes habitudes, & renié tous ſes amis. C'eſt en qualité d'Exécuteur Teſtamentaire en cette partie, qu'il prend tant de ſoin de lui épar-

gner les horreurs de la ſolitude & du veuvage. La bonne ame! Et qu'Adonis eſt bien taillé en conſolateur! Qui n'envieroit Domitille d'être ainſi conſolée de la perte d'un mari ? Y a t'il quelque femme qui ne voulût être veuve à ce prix ? Peut-être ; car elle n'y gagne peut-être pas ce que l'on croiroit bien. Fondu dans les délices, & réduit aux conſommés, Adonis eſt heureux de n'avoir à remplacer qu'un mari. C'eſt ſon rôle, & celui qui va le mieux à ſa délicateſſe & à ſa frêle ſanté. Peut-être auſſi eſt-il tout fait pour Domitille ? Elle vit de régime, & c'eſt autant qu'il lui en faut, & tout ce qu'il lui faut ; car qui ſait mieux qu'Adonis faire avaler une pilule ? Qui préſente un bouillon de meilleure grace ? Qui peut répandre plus d'attraits ſur les petits ſoins, & plus de charmes ſur les attentions ? Faut-il entrer dans le détail du domeſtique & des dépenſes ? Il calcule, il ordonne. S'il ne payoit pas, il eſt Intendant. Il entre en robe de chambre, en pantoufles & en bonnet de nuit dans l'appartement de Domitille. Il n'y manque que le Sacrement & les bouderies, & le voilà mari. Que Domitille eſt heureuſe! elle ne veuve qu'en ceci. C'eſt qu'Adonis, lui coûte, & ſe fait payer de ſes com-

plaisances & de ses fadeurs, & que le défunt l'enrichissoit, & lui payoit même jusqu'à ses caprices. Le cœur d'Adonis est un terre légére que l'amour ne travaille qu'avec une bêche d'or. S'il donne dans un espéce de passion, ce n'est que dans celle des filles d'Opera. La faveur ou l'abondance s'établissent-elles en quelques quartiers de la Ville? Il est bientôt domicilié chez elles, & fait les honneurs du logis. Que Domitille est à bonne école pour apprendre à se présenter dans le Monde! Qui le connoît mieux qu'Adonis? Qui peut *l'éduquer* mieux que lui? Quelques leçons qu'il lui donnât, il n'y seroit pas neuf, fut-elle même d'inconstance ou de legéreté. Domitille sera-t'elle coquette? Je doute qu'il lui laisse place à le devenir. Il remplit tous ses momens, se fond & se moule au clin-d'œil de sa fantaisie. Il presse son ombre en tous lieux, & l'efface même. Au reste pour qui la quitteroit-il, que pour une plus riche? Entre quarante il y a à choisir & il n'y a peut-être pas lieu de faire mieux qu'il n'a fait. C'est un Etalon Anglois qu'elle achete bien cher, & qu'il ne faut cependant pas mettre inconsidérément dans le Haras; un dernier mot d'avis, Domitille, dites chaque soir un petit

bout d'Oraiſon pour la paix, & faites proviſion d'argent, ſi vous vous trouvez bien d'Adonis, & ſi vous croyez qu'il vous ſoit encore néceſſaire.

Eſt-ce d'HOLOPHERNE ſeul que l'on doit encore dire * „ Celui qui étoit puiſſant „ parmi eux, n'a point été renverſé par les „ jeunes hommes : il n'a point été frappé „ par les Titans, & les Géans d'une hau„ teur déméſurée ne ſe ſont point oppoſés „ à lui ; mais JUDITH, fille de Mérari, „ qui l'a renverſé par la beauté de ſon „ viſage.... Elle a mis ſur ſon viſage une „ huile d'une excellente odeur, elle a ajuſté „ ſes cheveux, & elle les a couverts d'un „ ornement ſuperbe ; elle s'eſt parée d'une „ robe toute neuve pour le tromper. L'é„ clat de ſa chauſſure l'a ébloui & ſa „ beauté a rendu ſon ame captive, elle lui „ a coupé la tête avec ſon propre ſabre. „

Toutes les Judiths ne ſont pas filles de Mérari ; celles d'aujourd'hui ne renverſent pas les têtes à coups de ſabre, & ne ſont pas moins à craindre.

Le quartier d'hiver ou la paix ne rendent pas le Militaire oiſif comme un Robin en vacances. Son courage change ſeulement d'objet. S'il n'a plus de tranchée à deſcendre, il forme le ſiége d'une ruelle. Cette

petite guerre lui donne presqu'autant de fatigues qu'il en avoit en campagne. Il a de moindres énemis en tête, & les rédoute davantage.

TANCREDE est guerrier dans tout ce qu'il fait. Il va chez une femme comme à l'attaque d'une Place. Dès qu'il a reconnu les dehors, il mépriſe de prendre des ſuretés qui pourroient retarder ſes victoires. Il ſe préſente en bon ordre, donne l'aſſaut, monte à l'eſcalade, & pouſſe ſi chaudement l'attaque, qu'il ſe trouve ſouvent au corps de la Place, & ſur la Place d'Armes, avant qu'on ſe ſoit apperçu de ſon arrivée. Il traitte ſa conquête en Ville qu'il ne veut pas garder. Loin d'en tirer une contribution honnête, il la pille ſans égard, & l'abandonne à qui veut s'en emparer. Tancrede eſt par tout le vainqueur de B.....

Voyez ARTAMENE s'acheminer vers BELISE. Il n'y va pas friſé, poudré ou adoniſé comme NARCISSE. Il eſt en Bottes molles, ſans façon, en linge de nuit. Qui ne penſeroit qu'il eſt libre avec elle, & que c'eſt une connoiſſance de longue main? On ne ſe gêne pas avec ſes amis, cela eſt d'ordre : cependant Artamene n'a vu Béliſe que la ſur-veille, & ne lui a

parlé qu'hier. C'eſt la troiſiéme fois qu'il la verra, & la ſeule qu'il l'ait vuë chez elle. Le voilà dans le cabinet de toilette de la Dame. Cet air de départ frappe, touche, étonne, ſaiſit & chagrine. Avoir connu ſi tard l'aimable Artamene & le perdre ſitôt, c'eſt à quoi l'on penſe; c'eſt un de ces accidens dont on ne revient pas. Quitter l'adorable Béliſe ſitôt, & ſans ſavoir comment on eſt avec elle, il ne faut pas moins que des ordres ſupérieurs pour faire de ces ſacrifices-là. Conſolez vous, Artamene, votre départ précipité eſt au moins auſſi dur pour Béliſe que pour vous. Voilà juſtement le tems de pleurer. En Romancier, je ferois arriver là des larmes le mieux du monde, puis des mouchoirs déployés, des yeux ſubmergés dans les pleurs, & enſuite un évanouiſſement ou deux. Mais pour le vrai, dans un cabinet iſolé, ſeul à ſeul, & ſur le point d'une ſéparation, on a, ma foi, bien autres choſes à faire qu'à pleurer & l'on ne penſe pas à s'évanouir. Encore, ſi l'on emportoit avec ſoi la moindre preuve des bontés de Béliſe, on pourroit partir un peu moins affligé. Allons, Béliſe, les chevaux ſont ſellés. Elle ne dit rien : adieu, Béliſe; pas un mot : elle détourne la tête, & Artamene profite habilement de cet inſtant

& de son mouvement, pour lui faire sentir qu'il est moins loin d'elle que jamais, & qu'il n'est pas prêt à s'en éloigner. En vain lui rappelle-t'elle qu'il lui a dit adieu, qu'elle ne le pensoit plus là, & qu'elle ne l'y peut plus souffrir. Leur commune opiniâtreté les sert bientôt, & l'amour couronne Artamene des mirthes de Bélise. Le moment d'après il est accablé de reproches sur la témérité de son entreprise. Le galant ne la console que par des plaisanteries assez gaillardes. Bélise qui voit qu'on ne prend ses mines que dans leur valeur intrinseque, revient à elle-même, rit de l'avanture, & ôte à Artamene jusqu'au plus léger espoir d'avoir encore besoin de hardiesse. Celui-ci sort d'auprès d'elle en chantonnant avec trois révérences en pirouette, & presque sans se ressouvenir qu'il ait jamais fait connoissance avec elle. Et delà ? Delà, Artamene retourne à son logis, quitte son appareil de voyage, prend un habit de Ville, du linge de jour, se fait coiffer & court au grand trot à la toilette de SOPHRONIE. C'est sa Madame la ressource, qu'il ménage comme telle, qui lui a déja remonté deux fois sa Compagnie, & qui fait chaque année les fraix de ses équipages de campagne. Bonne Citoyenne, qui ruine dix Marchands

pour soutenir la dépense d'un brave Officier qu'elle entretient au service de l'Etat. Où est la Romaine qui en ait autant fait pour sa Patrie ?

Je ne connois rien qui avance les affaires comme une mascarade de séparation. Le départ est un talisman bien fort contre une femme un peu commencée. La gravité d'un Robin empesé dans ses petites façons, lui en eût donné pour six mois pour les approches seulement, & en trois petites heures Artamene a terminé l'Avanture. C'est son habit de caractére ; il lui sied bien, & il s'en sert toujours heureusement.

Paris est pour les Petits-Maîtres Guerriers sur le pied Militaires. Les femmes y sont entr'eux comme un effet dont ils peuvent disposer. Celui qui tient le Dé, céde le cornet à un autre quand le jeu le lasse. Cela se fait souvent par revirement de parties, ou par troc ; mais est-ce toujours troc de Gentil-homme ? Dans une Garnison le Caporal du Regiment, qui arrive, va prendre la consigne, reconnoître les postes, & poser les sentinelles & releve le Corps-de-Garde & le Caporal qui doit partir. Ces Officiers, nouveaux venus, reçoivent de ceux qu'ils remplacent, un état circonstancié des Dames qui sont leurs

amies ; noms, demeures, qualités, talens & utilité, tout y eſt détaillé. Ils ſe donnent cela, comme le *mot* & ſe relevent chez les Dames, comme aux Poſtes, & ſans autres formalités. C'eſt une régle.

La Ville n'eſt pas toujours le ſéjour du repos pour un Guerrier. Une femme ſeule tient une vingtaine en haleine, & conſerve en eux l'habitude de leur état.

GLYCERE a chez elle des Sentinelles dans ſon cabinet, dans la garde-robe & ſur l'eſcalier. PIRRA ne peut leur donner que ſes heures de loiſir ; mais quelles ſont-elles? Le fait-elle elle-même ? Vedettes alors au coin de la borne & au détour de la rue. La petite eſt embaraſſée, & l'on attend. C'eſt HARPION qui outre & qui excéde la belle, & qui fait faire le pied de gruë, ſur une porte, à ZAMIS, à PELIAS & à GNATORA. C'eſt HARPION qui paye, qui pêche le plaiſir à la ligne, & à qui on ne le verſe que goute à goute ; & c'eſt à ceux qui attendent leur tour, qu'on le ſert à pleins ſeaux, & qu'on le prodigue juſqu'à la lie.

Qui d'entre les Guerriers dit, après une victoire avec le Grand JUDAS Machabée : *

* *Macb. Liv.* 1. *chap.* III.

„ Voilà nos énemis défaits, allons main-
„ tenant purifier & renouveller le Temple?

Mondor fait ſes conquêtes en Fermier Général. Il aime à triompher ſans fatigue. Gagner les plaiſirs c'eſt une peine; il lui ſemble plus aiſé de les acheter. Il aime la nouveauté; il veut du neuf, mais en trouve t'on toujours? Une fripiére adroite le dupe, & lui donne ſouvent, comme tel, du retourné de la premiére main, beau comme neuf & en ayant tout l'éclat. Chaque ſemaine il ſacrifie une petite ſomme à ſes plaiſirs. Il dote chaque ſemaine une fille, & lui ravit ce qui la pourroit faire marier ſans dot, & ce qu'aucune dot ne peut payer. Mondor ſi vous aimez la nouveauté, ſatisfaites-vous; commencez à être homme de bien.

L'ambition, l'intérêt & l'amour d'une fauſſe gloire, ſont les motifs ordinaires de la vocation des Guerriers: L'indépendance & le deſœuvrement décident leur goût pour cet état, & appuyent leur libertinage. Aucun d'eux ne revoit la paix dans l'intention de gémir des horreurs de la guerre, & d'expier ſes fautes par de bonnes œuvres. Vont-ils au combat? Sous l'ombre de la gloire du Prince, ils pillent l'énemi. Dès que la paix eſt faite, ils ne

reviennent dans les Quartiers, dans les Garnisons & dans les Villes, qu'avec le dessein formé d'inquiéter leurs Concitoyens, & d'exercer encore la petite guerre, sur les amis. O honneur du monde! O fausse gloire, que vos Sectateurs se deshonorent & s'avilissent!

* „ Il y a une Race dont les yeux sont „ altiers, & les paupiéres élevées..... Il „ y a une Race qui, au lieu des dents, „ a des épées : qui se sert de ses dents pour „ déchirer, & pour dévorer ceux qui n'ont rien sur la terre, & qui sont pauvres parmi les hommes. "

Si les Héros sont de cette Race, d'où sortent les Brigands ?

XVI. Leçon.

DES GENS DE ROBE.

PArler pour la nécessité des Loix, ou déclamer contre l'Injustice des Peuples, dire qu'il faut des Huissiers, des Procureurs, des Avocats & des juges; & ajoûter que la vénalité des Charges a pros-

* *Prov. chap.* xxx.

crit le mérite & la capacité, C'eſt reproduite des phraſes uſées, & qui ſont placées partout. Tant que les hommes ſeront ce qu'ils ſont, ils auront beſoin de Loix & de juges. Tant qu'il y aura des fourbes, il faudra des Notaires.

Les hommes ne ſont pas aſſez maîtres d'eux mêmes, pour s'en tenir au partage que Dieu leur a fait des biens du monde. Chacun s'efforce de groſſir ſa part de celle de ſon voiſin; il faut des peines pour arrêter la violence & la concuſſion. L'homme n'eſt homme de bien que par crainte; y en a-t'il un ſeul qui le ſoit par vertu?

Nos paſſions ont rendu les Loix néceſſaires; l'iniquité des autres hommes, & l'amour que nous avons pour nos intérêts propres, nous font regarder avec une certaine vénération ceux d'entre nous qui en ont le dépôt, & qui en ſont les interprêtes. Nous y avons foi comme à des Anges tutelaires, & nous devrions cependant ne les eſtimer que ce qu'ils valent, c'eſt-à dire, des hommes comme d'autres, qui ont autant beſoin d'être retenus dans leurs paſſions par des régles, par des peines & par des châtimens.

On a fait *aux Gens de Robe* un devoir de la gravité : leur extérieur eſt réglé par la

ſimplicité & par la modeſtie. Ils ne peuvent guéres paroître que ſous une certaine couleur. Il en eſt des Miniſtres de la Juſtice comme de ceux de la religion. On ne leur demande que des dehors. On ſoutient les Sorboniques, & les trois grands repas bien payés, voilà un Docteur. On prend ſes dégrés en Droit, voilà un Avocat. Un Partiſan conſigne cinq cens mille livres pour ſon fils, & en fait un juge. On conſulte le premier ſur un cas de conſcience, & il décide. On demande au ſecond un avis dans un Procès douteux, il vous y engage, & vous le perſuade. Le troiſiéme juge ou opine par paſſion, ſans raiſon, & iniquement, qui feroit un trait d'équité, s'il commençoit par faire au moins reſtituer ſon pere.

Quelles ſont les qualités que JETRO, Beau pere de MOÏSE, vouloit dans les Juges? * „ Choiſiſſez, *lui dit-il*, d'entre tout „ le Peuple, des hommes fermes & cou„ rageux, qui craignent Dieu, qui aiment „ la vérité, & qui ſoient énemis de l'ava„ rice.... qu'ils ſoient occupés à rendre „ la juſtice en tout tems.

Qu'importe au Peuple qu'on ait fait une

* *Exode. chap.* XVIII.

loi pour réformer l'habit du Robin, quand on a oublié de le régler un peu pour les mœurs, quand on ne lui demande d'autre mérite ni d'autre vertu que les provisions de sa Charge. Qu'on lui laisse la broderie & les étoffes d'or & d'argent : qu'il porte le plumet & les talons rouges ; qu'importe au Peuple, s'il est temperant, juste, pieux & instruit ! Voilà tout ce qui l'intéresse, & par où, le Magistrat peut se rendre plus respectable.

Niger a passé sa premiére jeunesse, moins à s'étudier à se rendre capable d'être un jour bon Juge, qu'à mériter d'être cité lui-même devant les juges. S'il a connu les cas graves, ce n'a peut-être été que par ses craintes. L'argent de son pere l'a rendu Juge de la vie & de l'honneur de ses Compatriotes. Il n'arive à son Tribunal qu'à travers des flots de Plaignans, qui innodent les avenues de sa Juridiction. Deux Huissiers qui le viennent prendre, & qui le reconduisent jusqu'au bas du dégré, le font par-tout passer à l'aise. Il passe, il est déja passé, le voilà sur les Fleurs de Lys. C'est un Vendredi, jour dédié à faire valoir ses droits dont il est si jaloux, déja il juge, il condanne, je n'ose dire qu'il absoud. Il ne lui manque, pour remplir totalement les

accès de sa misantropie, que d'avoir la place de *Bronte*, qui a acheté le pouvoir de lui faire exécuter ses fonctions : ne se plairoit-il pas à l'y remplacer ? Vous l'avez vu, dans le fond de son carosse, un Mémoire en main, & occupé profondément, à ce qu'il vous a paru. Niger est laborieux & infatigable, avez-vous dit ; il est toujours à ce qu'il doit être, & sans doute qu'il s'instruit des défenses de ceux dont il doit décider l'honneur & la vie. Détrompez-vous, il n'est sérieusement occupé que de bagatelles. Ce que vous lui avez vu en main, ce qu'il lisoit avec si peu de distraction ; c'est un Factum groteſque sur une Cause qui n'est pas de son ressort. A voir cet air sombre & refrogné, dont il paroissoit tout empreint, vous seriez-vous douté qu'il s'égayât l'ame à lire l'histoire de l'*Ane de Vanvres* ? Il aimeroit assez à avoir à prononcer sur cette affaire. Peut-être la lui verroit-on terminer par une Sentence aussi burlesque que la Cause même. Vous êtes outré de le voir aussi loin de ses devoirs. Que voudriez-vous qu'il fît ? Son Sécretaire lui a dressé & arrangé ses conclusions dans son Porte-feuille, & il y trouve les Sentences toutes mâchées. Il n'a d'autres peines que de les lire & de les signer. C'est jouer de bonheur

bonheur pour ceux contre qui Niger doit prononcer, si son Secretaire est incorruptible. Peut-être seroit-ce jouer de malheur pour quelqu'un. Je ne voudrois pas ouvrir le pari ni pour ni contre.

Que manque-t'il à ce Sécrétaire pour être Juge ? Il sait les Loix, il connoît les Coûtumes : c'est peu de chose dès qu'il n'a pas de quoi payer l'Office. D'ailleurs que seroit devenu Niger, qui sait à peine écrire ? Il a été plus aisé à la nature, d'en faire un Juge, & de lui donner le Sécrétaire qu'il a.

Comme les hommes sont pour les femmes, & que celles-ci les moulent pour elles, elles se sont mises en possession de leur donner, dans tous les états, des leçons du savoir vivre. La politesse, l'empressement, la familiarité, le respect, les soins & les complaisances ne reçoivent des bornes que de leur volonté. De-là le précioſisme des Robins dans leur langage, l'affectation dans leurs maniéres, & la fadeur dans leurs amours. De-là passent-ils près d'un Homme de guerre pour une demie femme, à qui il ne manque qu'un chignon & une *Pélisse*.

Il est de l'usage du monde de commencer par se former une Religion. Il paroît idiot de s'en tenir à celle dans laquelle on

a été instruit dès l'enfance. Le Robin est réservé sur cette article, mais se décide à bas bruit. Quel est son choix? Lui en parle-t'on? Il répond confidemment qu'il s'est arrangé là dessus.

L'honneur a pour l'homme de robe un autre point de vuë que pour l'homme de guerre. Ni l'un ni l'autre ne se croit deshonoré en profitant des prérogatives de sa profession. L'un vend ses soins, ses écritures, sa promptitude & ses négligences, reçoit des sollicitations, & l'autre fait payer ses sauve-gardes, ses passeports, exige des contributions, brûle des Villages, & pille l'ami & l'énemi. L'honneur arme DAMON, pour un coup de coude. Le voilà l'épée à la main, il faut qu'il se venge, ou qu'il périsse.

CLITIPHON reçoit stoïquement un soufflet, & ne veut pas commettre sa gravité jusqu'à demander réparation par lui-même. Il remet sa vengeance au Prince qui en plaisante, comme de l'injure qu'IPHICRATE, croit avoir reçuë de trente coups de fouet que lui a donné CRANTOR.

La Galanterie n'a pas moins de diférence dans ces deux états. Le Guerrier la fait consister dans les plaisirs tumultueux & bruyans; les Robins traitent l'amour & les plaisirs

en femmes à circonſpection. Ils craignent le ſcandale & les eſpions. Leurs foibleſſes leur plaiſent, & leur péſent. Je ſais un moïen de les rendre plus leſtes & moins malheureux. Qu'ils s'appliquent plutôt à reprimer leurs vices qu'à les cacher. Le dernier eſt plus facile, ils n'ont qu'eux mêmes à vaincre. Un rien peut les trahir.

Un homme ſeul qui veut triompher de ſoi-même, a ſouvent un monde entier à combattre. Il n'abat quelquefois un énemi, que par le ſecours d'un autre. Une paſſion qui nous quitte ne laiſſe pas de place vuide ; c'eſt une nouvelle paſſion qui la chaſſe, & qui ſera elle-même bien-tôt remplacée par une autre.

Un Robin titré ne goûte les plaiſirs, qu'à la hâte, la crême en eſt toujours peu épurée pour lui, & le qu'en dira-t'on l'aigrit toujours ; le myſtére lui rend la galanterie un métier pénible, & une occupation quelquefois diſgracieuſe. Il ſoutient encore les petits ſoins & les attentions, il pouſſe même juſqu'à la conſtance & à la fidélité. On voit encore avec lui la timidité & le reſpect même. Va-t'il moins loin ? Peut-être devance-t'il le Guerrier auprès de certaines femmes.

Le *decorum* porte le flambeau devant l'a-

mour Robin. C'eſt lui qui le guide. Il y a quelques femmes qui y gagnent. Celle qui s'eſtiment encore un peu, s'en trouvent bien, & les autres le reçoivent encore & l'admettent dans leur ſociété. L'ordre rentre dans leurs Maiſons : un certain air de réſerve leur fait retrouver une partie de la réputation qu'elles avoient perduë, & elles impoſent quelquefois aſſez au public pour parvenir à ſe rendre recommandables.

Il en eſt de la Maîtreſſe d'un Robin, comme d'une Clairette. Elle eſt retirée à la Ville & à la Campagne : on la voit aux Prônes, aux Sermons, aux Grandes-Meſſes, aux Vêpres, aux Saluts. Elle fait quelquefois des œuvres de charité, qu'elle fait bien qu'on voit, & qu'elle eſt bien aiſe qu'on voye. En un beſoin, le Paſteur ſollicite pour elle, répond pour elle, & détermine le peuple en ſa faveur. Qui ne prendroit Clairette pour la prude amie d'un galant à petit colet?

Beryle, eſt-il homme à tant donner aux bienſéances? Il ne va pas comme Caliſthene s'enterrer avec ſes plaiſirs dans une campagne. Son goût ne va pas juſqu'à aimer une perſonne belle, qui ait eu de l'éducation, & dont les ſentimens ſoient nobles. Sa vanité & ſon audace,

suite de sa trop grande richesse, lui ont donné de l'antipatie pour le secret du balcon. Il relance Roscie, jusques dans les coulisses & quand elle paroît dans les chœurs. Il n'est pas jaloux du Parterre qui voit ses belles jambes jusqu'aux jarretiéres, ni de l'Anphithéâtre où elle court recueillir le fruit de ses entrechats. Que ne fait-il pas pour se l'attacher ! Ce jardin n'est pas assez superbe, ce Parterre magnifique & étendu n'est pas assez grand, on y ajoûte des terrasses. Il y a de belles eaux plates & jaillissantes ; il faut y élever des cascades ; orner ce Bâtiment de glaces & de meubles dignes de la magnificence Royale. Que Roscie ne paroisse plus que dans un char doré ; qu'on la reconnoisse pour la maîtresse de Berylle au brillant de sa parure, de ses habits & de ses ajustemens. Que *Germain* fournisse sa toilette & ses buffets, & que *Rondet* s'épuise pour la bien mettre en bijoux. Qu'elle donne de la jalousie aux femmes vertueuses par son éclat, & qu'elle fasse envie à sa sœur. Que les biens qu'elle acquiert à force de complaisances pour vous, & à cause de sa science dans le vice, fassent haïr la vertu à sa cadette, & la mettent en humeur de l'imiter. Traitez-la si bien, qu'il n'y ait qu'un Prince

qui la puisse rendre inconstante & ingrate; Car, croyez-vous qu'elle ait assez de cœur pour n'être pas perfide, si quelque Prince s'offroit à prendre votre place? Au reste, vous aurez votre revanche, & COMON, vous offrira de quoi faire repentir Roscie de sa légéreté.

EAQUE a une charge qui lui impose la nécessité d'être grave & réservé; mais il se croit dispensé, par ses biens & par son âge, des bienséances de la Robe. Il se moule sur les coquets de la Cour, & emprunte d'eux leur fatuité, leurs excès & leurs débauches. Aux flambeaux il endosse les couleurs & la dorure, & suspend une épée à son côté; il marche sur la pointe du pied, se rengorge comme une fille de boutique du *Palais*, double son menton en Dépositaire, parle en linotte; veut être original en saillies, qui ressemblent assez à des moineaux francs, à qui on coupe les aîles pour les apprivoiser; & avec tout cela se croit Homme de Cour, & se donne pour tel à la Ville. Avec l'honneur de gasouiller passablement un Vaudeville des *Italiens*, & de l'annoncer des premiers, il se pense un personnage du premier mérite.

Les Robins encore un peu susceptibles d'idées d'honneur, ne risquent rien. Ils at-

taquent un cœur sur la même méthode qu'ils conduisent un procès. Examinez-vous, TIMAGENE, auprès de CLORINDE, c'est voir CHICANAIN faire une saisie & mener une licitation. Mêmes mesures, & mêmes apprêts, Assignations à comparoir, Sentences par défaut, Avenirs, Saisies des biens, Permissions de vendre, & Criées de quinzaine en quinzaine. D'abord des soins, visites éloignées qui deviennent peu à peu plus fréquentes, attentions délicates; ensuite Assignations à Clorinde, à ce qu'elle veuille bien permettre qu'on l'aime autant qu'elle est aimable. La belle est trop raisonnable, & sait trop bien vivre pour en appeller. Un petit avenir à Clorinde pour qu'elle ait à l'aimer à son tour. Elle ne répond pas; Sentence par défaut: & sur cette obstination à ne pas comparoir, un petit bout de Requête pour obtenir permission de saisir. C'est où l'esprit brille, & où le manége commence à se faire sentir. Avec quelle joie Timagène exécute-t'il la saisie? Le cœur une fois pris, il procéde de pied à pied jusqu'à l'adjudication de la Belle, & de ses accessoires.

Le monde des *Petits-maîtres* est tiré de tous les Etats. Ceux du Militaire sont bruyans, arrogans & impitoyables diseurs.

Ceux de la Robe ſont doux, précieux; muſqués, ſoumis au geſte comme un Automate. Leur langage eſt ſurjetté. Leurs penſées vieillies de la ſurveille à la Cour, & enterrées la veille dans la bonne compagnie, reſſucitent le lendemain par leurs ſoins au cercle de leurs Armides.

Ruffin lit, en chemin faiſant, ſon Cathéchiſme de converſation, il ſort de ſon Caroſſe, comme d'une caiſſe, & avec autant de circonſpection qu'un bijou de Nevers, ou qu'un des criſtaux de Bohême qu'on auroit à craindre de voir briſer ſur le pavé. Il s'appuie lourdement ſur le bras d'un grand laquais, qui le deſcend tout doucement juſqu'à terre, il monte à petits pas l'eſcalier, & arrive au cercle d'une air auſſi compoſé qu'un moine qui porte un Reliquaire. Veut-il prendre un ſiége; ce n'eſt pas la tête qui tourne chez lui; il eſt tout d'une piéce, & c'eſt tout le corps. S'aſſied-il, c'eſt une machine à reſſorts. Il n'ouvre la bouche que par meſure, & ne rit que par tems. S'il léve les bras, ce n'eſt pas en étourdi & ſans prendre garde à ſes belles manchettes. Chante-t'il? Il n'aime que les airs doux, & qui ne veulent que très peu de mouvemens, je ne doute pas même qu'il ne ſe trouve mécon-

tent d'être obligé d'en prendre en buvant ou en mangeant. Voudroit-on qu'il perdît le fruit de quatre grandes heures de toilette, & qu'il expoſât aux vents une livre de poudre à la Maréchale? Mon cher Ruffin, que vous manque-t'il pour être femme? Vous en avez déja la tête & le cœur. Quel dommage, que dans le monde coquet le Robin ne ſoit que le pis aller d'une aimable femme, & qu'on le regarde ordinairement comme la tarre de la réputation d'une jolie perſonne, & qu'il annonce la décrépitude de la galanterie!

Qu'eſt-ce qu'un Rapporteur? C'eſt un homme qui apprête la forme d'une affaire & qui la fait aller au gré des Loix; par le biais qu'il y donne. Et les Loix, toujours juſtes, ſe trouvent ſouvent autoriſer l'injuſtice. Le Rapporteur à qui la ſollicitation plaît, & qui aime les politeſſes, eſt comme une Ville aſſiégée. On temporiſe, on parlemente, on capitule ſi on en a le tems & ſi on ne l'a pas, on ſe rend à diſcrétion.

*„ Joel & Abia, fils de Samuel, „ reçoivent des préſens, ſe laiſſent corrom„ pre par l'avarice, rendent des jugemens „ injuſtes, & ſont revoqués par tout le

* *Les Rois, Liv. 1. chap.* VIII.

„ peuple. Samuel lui même eſt le premier
„ à leur ôter leur autorité, & à les depoſ-
„ ſéder de la fonction de Juges qu'ils exer-
„ çoient dans Berſabée.

Les jeunes Sénateurs devroient recevoir les ſollicitations des femmes, les yeux bandés, & une grille entre deux. Pour les vieux* ils ont déſiré des terres, & les ont
„ priſes avec violence ; ils ont ravi des
„ Maiſons par force. Ils ont opprimé l'un
„ *pour lui ôter ſa Maiſon*, & l'autre *pour*
„ *s'emparer de ſes biens.*

Qu'on diſe, tant qu'on voudra, que la ſollicitation eſt inutile. Suis-je bien porté à le croire, quand je vois toujours THESSANDRE ſe rendre aux mêmes heures chez GALATHE'E, & que ſon Valet-de-chambre me refuſe à la porte de ſon cabinet à toutes ſortes d'heures, ſous le prétexte annoncé que *Monſeigneur* ne veut voir perſonne, & qu'il n'aime pas les ſollicitations ? Qu'en dira-t'on ? Quand on ſaura que le Valet-de-chambre me dit à l'oreille, que Galathée peut m'être utile auprès de *Monſeigneur* ; qu'elle aime à rendre ſervice, que c'eſt le meilleur petit cœur du monde, & qu'elle demeure telle rue. Je croirai Theſ-

* *Michée chap.* II.

ſandre un Juge intégre, quand il ne recevra pas les recommandations de Galathée qui vient de me les vendre, comme le Valet-de-chambre m'a vendu l'avis à ſon égard.

* „ DEBORA, femme de Læpidoth, „ juge encore aujourd'hui le peuple. De „ deſſus ſon lit de repos elle dicte les Ar„ rêts & prononce les Sentences.

RHADAMANTE n'eſt point homme à ſe laiſſer ſéduire aux appas d'une femme. Ce Sexe aimable n'a pas auprès de lui beaucoup de pouvoir. Il n'y a point à eſpérer de le corrompre par des préſens. Il eſt invulnerable du côté de l'interêt & de la tendreſſe; mais il a des domeſtiques dont les gages ſont médiocres, & qu'il ne paie guéres; c'eſt à ceux à qui il faut s'adreſſer, c'eſt ſon Suiſſe, & ſon premier Laquais qu'il faut gagner. S'il vous protégent, je réponds de votre affaire. Quel moïen de refuſer un homme qui vous ſert preſque pour rien? C'eſt bien le moins de ne lui pas faire manquer l'occaſion d'avoir quelque petit profit.

§ „ NAAMAN le Syrien, eſt guéri de „ ſa Lépre par le Prophéte ELISE'E qui

* *Les Rois, Liv.* IV. *chap.* V.

§ *Les Juges, chap.* IV.

„ refuse les présens ; mais GIE'SI, servi-
„ teur du Prophéte, court après lui pour
„ recevoir le prix des bonnes actions de
„ son Maître. Les Naamans sont encore exposés à devenir les dupes des Giésis.

MINOS a toujours dans son Cabinet ce vaste & profond Canapé. Ce n'est point chez lui un meuble de parade, & il ne s'en tient peut être pas dans l'usage qu'il en fait simplement à l'idée de son invention.

EUTICHRATE est décidé pour les jeunes solliciteuses : il avoit depuis six ans entre les mains un procès qui ne finissoit pas ; priéres, amis, parens, rien n'y faisoit. La Partie intéressée épouse une jolie femme, va voir seul Eutichrate qui le fait, l'en complimente, lui promet de presser le jugement de son affaire & d'en rendre réponse à sa femme. Eutichrate étoit connu. On chercha à prix d'argent une solliciteuse stilée, qui fut bien-tôt au fait du rôle qu'elle avoit à jouer. Elle soûtint d'abord si bien le caractére qu'on lui avoit fait prendre, qu'Eutichrate y fut trompé, & la pressa de finir par un jeu où elle avoit plus d'habitude, & qui lui étoit plus naturel. En trois jours le procès éternel fut jugé au contentement de la Partie,

& Eutichrate se ressouvint souvent des épices qu'il en avoit retirées.

Qu'il soit deshonorant pour un Juge de se prêter à la sollicitation, on l'a dit. Ce qu'on n'a pas dit, c'est qu'il est infâme de solliciter, qu'il est honteux à un homme de considération de s'entremettre pour le gain d'un Cause, & d'en déterminer le succès par son crédit. C'est être complice de l'injustice du Juge, & de moitié dans la mauvaise foi de celui qui s'approprie, sans cause, le bien d'autrui. L'Arrêt ne fait pas le droit; s'il le suppose, c'est tout; & c'est bien peu faire.

Plus de Receleurs, presque plus de Voleurs. Souvent la sentence & la punition leur sont communes. Juges iniques, Solliciteurs sans raison, Plaideurs sans bonne foi, mirez-vous.

Gens de Robe, apprenez vos devoirs.

* „ Ouvrez la bouche pour le muet, & „ pour soutenir la cause des enfans qui ne „ font que passer. Ouvrez la bouche, or„ donnez ce qui est juste, & rendez jus„ tice au pauvre & à l'indigent.

§ „ Ne cherchez point à devenir Juge,

* *Prov. chap.* XXXI.

§ *L'Eccles. chap.* VII.

„ ſi vous n'avez aſſez de force pour rom-
„ pre tous les efforts de l'iniquité ; de peur
„ que vous ne ſoyez intimidés par la con-
„ ſidération des hommes puiſſans, & que
„ vous ne mettiez votre intégrité au ha-
„ zard de ſe corrompre.

L'ancien P... avoit ſes *Robes rouges*, ſes *Mortiers* & ſes *Révérences*. Nous en avons la peinture bien conſervée ; c'eſt un morceau achevé : il n'y manque que la parole.

XVII. Leçon.

DES GENS DE FORTUNE.

De tous les états, il n'y en a pas de plus critique, de plus déſiré & de plus envié, que celui des Gens de Fortune.

On ne les ſatiriſe, que parce qu'on ſouhaiteroit ſe trouver en ſituation auſſi commode. On les envie, ſans penſer que dans leur place on feroit comme eux. Je l'avoue : je ne ſuis pas moi-même ſans envie à leur égard ; mais tout ce que j'en voudrois, ce ſeroit comme eux d'être à même de faire du bien, & de rendre ſervice avec autant d'exactitude qu'ils en portent à n'obliger perſonne.

Les Eccléſiaſtiques, les Robins & les Gens de Guerre ſe liguent contr'eux. Qu'ils regardent tous un peu derriére eux, même devant & à côté, & ils verront leurs mépris réjaillir ſur leurs Ayeux & ſur leurs Confreres. A quelques années plus haut le cahos de ces différens exiſtoit.

Le Pere de ce jeune & dédaigneux Préſident, qui traite le Financier & le Traitant d'Uſurier, de *Maltotier* & de *Rat de cave*, a gagné la belle Charge qui ſoutient ſa morgue, dans les *quatre ſols pour livre*. Ce Lieutenant Général des armées du Roi, qui fait ſonner ſi haut l'ancienneté, la nobleſſe & la grandeur de ſa Maiſon; qui ne parle que d'alliances illuſtres, ne vous dit pas que ſon frere a épouſé la fille d'*Argentire* qui a donné tant de projets qui ont malheureuſement paſſé, & dont nous payons encore chaque jour la maudite induſtrie. On fait appercevoir à ce gros Abbé qui vient de fulminer en chaire contre les harpies de l'Etat, qu'il a danné ſon grand-pere & ſon oncle.

Les gens de fortune s'incorporent par leur richeſſes dans tous les états. On crie contr'eux par jalouſie; mais on n'en va pas moins manger leurs entremets fins & délicats, & on ne s'abſtient pas davan-

tage d'emprunter leur argent. On blâme leur luxe & leur faste, & on va à l'emprunt chez eux pour parvenir à les imiter. On censure la délicatesse de leurs tables que l'on va piquer au sortir du Sermon, où l'on vient de critiquer.

Chaque état à une vocation propre, des études particuliéres, & une école pour s'y instruire de ses devoirs. L'Homme d'Eglise va en Sorbonne, & fait un Séminaire. L'Homme de Guerre a des régles préscrites pour tuer son énemi, ou pour s'en défendre; le Robin doit aller aux écoles de Droit y écrire ses cayers & soutenir des théses. Le Premier doit être appellé au ministére saint par Dieu même, & y entrer sans aucune vuë mondaine. Le second doit être brave, & le troisiéme doit savoir le Code & les Coutumes. Si le premier ne se fait Abbé que pour les bénéfices, si le guerrier va à l'armée sans avoir un grand cœur, & si le Conseiller achete ses cayers & fait soutenir ses théses à son nom, leurs devoirs n'en existent pas moins, quoiqu'ils ne les aient remplis ni l'un ni l'autre. Le Financier n'a d'autre vocation que l'interêt. * „ La „ sangsue a deux filles qui disent toujours

* *Prov. Chap.* xxx.

„ apporte,

» apporte, apporte. Voilà la voix qui lui a frappé l'oreille, & qui l'a décidé pour ce genre de vie. Ses études se réduisent à savoir un peu chiffrer, & passablement connoître, non pas de combien on pourroit décharger les Provinces; mais les moïens qu'il faudroit employer, pour en tirer davantage.

Le Financier, une fois aggrégé à la brillante *Compagnie*, ne reste pas indolenment dans son Palais; il court promtement où l'appelle l'interêt, & n'a pas de repos qu'il n'ait fait sa *tournée*. On ne le voit pas nonchalant comme un Prélat qui néglige la visite de son Diocèse, & à qui la résidence put au nez. Non, il vole par-tout où il présume qu'il pourra se rendre utile à ses confréres. La tournée faite, il brigue à avoir des bureaux chez lui. Delà coulent les fleuves d'or & d'argent. Il a dès lors part à ces riches *droits de préfence*, qui diminuent si considérablement le fond de la caisse.

L'argent vient-il aisément & sans peine, & coule-t'il comme de source? Les vices deviennent naturels à la suite de l'abondance. *Les Prêteuses sur gages* se mettent sur les rangs. On a des maîtresses. Un guerrier va dans une ruelle, comme un soldat

à la *maraude*. Un Robin se ruine pour s'attacher une fille d'Opera, & un Financier ruine les autres pour entretenir sa Maîtresse.

La Religion du Financier est occasionnée. Il n'en entend guéres parler qu'à la table. Auditeur bénévole, il ne se fixe à aucun sistême, & n'est ni pour ni contre. Dans l'indécision il ne prend conseil que du tems. Ce qu'il en adopte plus volontiers, c'est l'amour des Peres pour leurs enfans. Sur ses équipages brillans, sur sa bonne chére, sur sa dureté, il s'en remet au bon *Peccavi* à la mort: l'attend patiemment, & allie sans scrupule, cet espoir à ses débauches. Pour l'honneur, il commence à en avoir quelques idées, quand il entend parler de Chambre-de-Justice. Tout l'honneur, selon lui, consiste à échapper aux recherches des Juges, ou du moins à les corrompre.

Il y a une sorte d'honneur qui est presque taillée pour les gens de fortune, & qu'ils tirent de leurs richesses. Ils croient leurs millions un titre qui peut suffire à tout; & ce qui n'est que vanité dans les autres états, devient dans le leur un point important. Ils s'attachent souvent à y revenir par la noblesse de leurs alliances.

Preſtige d'orgueil qui les abuſe & qui les trompe ſouvent. On leur vend quelquefois bien cher l'honneur d'avoir un Marquis pour beau-pere & un Duc pour gendre. La vanité fait leur honneur.

Avec un bel Hôtel, un Caroſſe, des Armes, un viſage fier, dédaigneux, tirant ſur le grand, un abord glacé, & un monoſyllabe ſur le bord des lévres, AGRIPPA ſe croit tout ce qu'il faut, pour être homme de conſéquence.

Eternuer, ſe moucher, cracher, prendre une priſe de tabac, choſes toutes ſimples en elles-mêmes; & qui ne diſent ordinairement rien; mais auxquelles MILDOR a attaché de la dignité, qu'il ne fait qu'avec réflexion, & d'une maniére offenſante pour le reſte des hommes.

Un Financier, homme d'ordinaire peu prévenu par une éducation honnête, c'eſt ce qu'il y a de plus dur à façonner pour le monde. C'eſt un travail de dégroſſir ſes maniéres inégales. Comme ce n'eſt pas de jeuneſſe qu'il eſt formé à ces devoirs qui établiſſent le commerce de la vie & la ſociété, il ne les met jamais en place.

On voit communément tel d'entre les Gens de fortune, qui étudie à quarante ans d'après les leçons d'une fille de quin-

ze, le savoir vivre & la politesse : chose qu'on a de la peine à réduire à son vrai point, ce que c'est que complaisance, matiére qu'on lui outre souvent, & les charmes de la familiarité qu'il pratique & qu'il aime chez sa Maîtresse ; mais dont il n'a plus de mémoire dès qu'il est dehors.

Si l'Homme de Cour ressemble au marbre, & s'il est, comme lui dur & poli, le Financier est un caillou dur comme le marbre ; mais qui restera toujours brut : car les cailloux ne se polissent pas ensemble.

A l'âge où le goût frivole des bagatelles est proscrit dans les autres états, il commence à naître parmi les Gens de fortune. Occupés dans leur adolescence à s'enrichir, ils n'ont le tems d'être Petits-Maîtres que vers les quarante ou cinquante ans. Ceux-ci cependant ne sont jamais pour aller de pair avec les autres.

Le Petit-Maître à plumet est bruyant, étourdi, babille à perte de vuë, tourne comme une girouette, chante comme un serin, pirouette sur le talon, coupe une révérence en cabrioles, & fait un adieu en rigodon.

Le Robin Petit-Maître est propre autant qu'un Prémontré ; adonisé en nouveau marié, pas un point chez lui ne passe l'autre.

Il parle à demi phraſe, coupe les tons, reſpire avec méthode, & ne rit qu'en fonçant les lévres. Se préſente-t'il dans une ſociété? Si c'eſt avec quelque ſorte de grace, c'eſt auſſi avec beaucoup de préciſion. C'eſt une porcelaine félée, dont on ne ſe ſert qu'avec ménagement.

Le Petit-Maître Financier eſt tout ſoin, toute contention pour ſe familiariſer avec ſon habit, & ſe rendre moins gauche qu'il n'a été toute ſa vie. Il s'étudie à adoucir la ruſticité de ſes regards, & à polir ſes façons. Ses bras ſont à la gêne, parce qu'il voudroit revenir de l'habitude qu'il a priſe de faire le *gros dos*. Il marche comme s'il avoit des écliſſes ſous les jarrets pour faire rentrer ſes genoux. Eſt-il annoncé dans une compagnie de gens de bon air? Il eſt autant emprunté qu'il eſt vain parmi ſes Commis. Il fait ſes révérences en Ecolier, s'aſſied en Provincial, & tourne ſes pieds en dehors en Maître à danſer. Entre-t'on en converſation, il ne répond qu'en *oui* ou *non*. Qu'on le mette ſur le chapitre de l'argent, il eſt-là comme le poiſſon dans la riviére : il y prend le ton conſéquent, & en termes qui lui ſont naturaliſés par l'uſage qu'il en a fait : il fait à livre, ſol & denier combien la bourſe de P.... rap-

porte à chacun des intereſſés : il vous dira que les quatre millions qu'on a remis ſur les Tailles, ne feront pas de tort à la Ferme, par les arrangemens que la Compagnie a ſu prendre. L'entretien ſe détourne-t'il naturellement ſur d'autres objets? Il eſt à l'affût pour placer un vieux bon mot rajeuni par ſa parure, & qu'il ne débite que ſur la créance qu'il a à l'Abbé G... qui va chaque matin lui donner leçon de converſation, & qui lui fait de l'entretien un art qui traite par maximes & par chapitres, qui n'eſt cependant qu'une ignorance de plus, dès qu'on le réduit en art. Il eſt prompt à montrer ſes bijoux, à faire admirer ſes manchettes d'*Angleterre* & la broderie de ſon habit. S'il ſe laiſſe conduire juſqu'à l'antichambre, c'eſt pour faire voir ſon caroſſe, & il ne donne à manger que pour étaler ſon buffet.

L'homme a amaſſé du bien avec peine, il eſt devenu noble par ſes Charges, il a des fils qu'il veut placer, & des filles qui ſont en âge d'être établies & pourvuës. Qui ne croiroit que ce Pere de famille va procurer des grands avantages à ſes enfans? A deux jours de-là l'homme perd la tête, ou ſe replonge avec ignominie dans la bourbe de la roture, & ſes fils & ſes filles ne trou-

vent plus ni épouseurs ni partis. En deux jours quelle différence de l'homme à l'homme ?

TIREMILLION, a passé par tous les dégrés, pour arriver à faire nombre dans les quarante Riches. Il a tout ce qui fait l'honnête homme à la mode ; équipages brillans, maisons bien meublées, & coffres forts bien pleins. Il a employé quatre années sous quatre différentes Maîtresses, pour n'apprendre d'elles que de savoir donner avec libéralité, & il ne sait pas encore donner avec grace. N'importe, il donne & voilà tout ce que l'on veut de lui. Il sait bien donner, puisqu'il donne beaucoup.

Une de ces tantes communes, qui ont tant de niéces qui ne sont pas de leur famille, a une de ces niéces à placer. Ne craignez pas qu'elle la mette entre les mains d'un amant à plumet endetté partout, souvent encrédité avec elle, & qui ne paye qu'à coup de plat d'épée. La présentera-t'elle à un Robin, qui n'a que de la fadeur, & qui donne avec œconomie, qui marchande en maquignon, & ne traite l'amour que par Requêtes ? Non. L'habile tante connoît son monde, & sait bien où placer cette chere niéce. Auroit-elle

oublié où elle a placé *Rosette*, *fanfiche*, & tant d'autres? C'est chez Tiremillion qu'elle va. C'est à lui à qui elle réserve l'aimable *Gogo*. C'est une enfant, une innocente qui ne sait pas ce qu'elle vaut, & qui se donneroit pour rien. Laissez la bonne tante dresser les articles du Traité. Douze mille livres pour les menus plaisirs, & la Garde-robe de la niéce, un équipage entretenu, femme-de-chambre, domestiques bien couverts, petite-Maison à la Campagne & jolie Maison à la Ville; des épingles honnêtes pour la tante, & en outre l'intendance de la Maison de la niéce, & la sur intendance de sa conduite. Tiremillion consent à tout. Le temple se pare, l'autel se dresse aux fraix du bon Papa. Vaisselle, équipage, beaux meubles, garde-robe complette, rien ne manque. C'est la tante qui commande le nécessaire & le superflu, & Tiremillion ne se veut réserver que le plaisir de payer. L'indigne Prêtresse embélit la victime, l'offre au sacrifice, & Tiremillion sans remords & sans scrupules achete l'honneur d'une innocente qui ne sait ce qu'elle fait, & qui ne se présente à l'infamie, que par la séduction de son abominable tante, ou par indigence.

Sans approfondir les voyes dont on se

fert pour s'enrichir, que d'injuſtices ne commet on pas pour ſe conſerver ſes richeſſes! Que de crimes l'uſage qu'on en fait, ne produit-il pas!

ANTAGORAS eſt vain, grand parleur, plaiſant manqué, bouffon d'ailleurs, & faiſant rire juſqu'aux petits enfans : il s'eſt fait une ſorte de badinage qui ne ſied qu'à lui. C'eſt un comique, un Trivelin, un farceur, à qui il ne manque qu'un théâtre ſur deux treteaux dans une Place publique. Je dirois preſque qu'il aime DAMARIS, ſi je le croyois capable d'avoir de l'attachement pour le *Coloſſe de Rhodes* en cornette & en cotillon; du moins s'amuſe-t'il avec Damaris, à qui il fournit abondamment toutes les commodités d'une vie aiſée. Elle lui aſſocie des rivaux qui ſont heureux, qu'Antagoras connoît pour l'être, & qu'il ſouffre l'être. Qui ne ſait s'il n'auroit pas un plaiſir de plus à le ſavoir? Il les voit ſouvent à la porte de Damaris, qui boude lorſqu'il reſte long-tems chez elle, hauſſe les épaules & le bruſque. Tout cela eſt indifférent à Antagoras, qui y répond en plaiſantant, tiſonne, tue le tems, & ne paroît pas ſeulement penſer à quitter la place. Il ne céde enfin qu'à la force, & ne ſe retire qu'en goguenardant. Antagoras

eſt-il moins à plaindre que ſes rivaux ?

CHRISOGONE, ſoutient ta maiſon, étaie les Planchers qui s'entrouvent & s'affaiſſent ſous les monceaux d'or, qu'on y voit élevés comme la pouſſiére dans les champs, & comme la boue au coin des rues. Augmente tes richeſſes, tu n'en peux trop avoir. Tu as des fils, des filles, des batards & des gendres d'un & d'autre côté : c'eſt plus qu'il n'en faut pour en diſſiper davantage.

Y a-t'il une femme qui ſoit plus parée de charmes naturels, qu'accommodée des biens de la fortune ? On corrompt à force d'argent tout ce qui l'approche. Voiſines, bonnes amies, parentes, mari même : on marchande tout. On paie depuis les complaiſances juſqu'au ſilence de tout ce qui l'environne, & on la force elle-même à ſe mettre à prix. Quel ancan ! Quel hazard ?

On eſt le maître de diſpoſer d'un emploi. L'accordera-t'on à la vertu qu'on ne veut pas connoître, au mérite qu'on envie & que l'on hait, à la miſére qu'on déteſte ? Non, il eſt à vendre au plus offrant & dernier enchériſſeur, à la recommandation d'une maîtreſſe ou d'une *tante*.

Le moindre petit Commis eſt en relais de fortune, s'il a quelque jolie couſine,

quelque cœur aimable, ou une femme complaisante. Lui manqueroit-il quelque chose pour être bientôt Directeur? S'il y a quelques débets sur ses Recettes, point d'inquiétudes; pendant une tournée l'une & l'autre les liquidera. On a la commodité de faire marcher mon petit Commis; & l'on l'éloigne dès qu'il gêne. La femme reste à Paris pour faire la cour au Patron de son cher mari, & la fait bien.

Que les *Sosies* & les *Jasmins*, nouveaux poissons que la fortune vient de pêcher à l'hameçon, exposent leurs filles le Vendredi dans une premiére Loge à l'Opera, le Lundi à la Comédie Françoise, & le Samedi à l'Italienne; qu'ils les promenent au Palais-Royal, aux Thuileries, au Cours; qu'il y ait des intrigans semés jusques dans la bonne compagnie, pour annoncer ce qu'elles auront en mariage, & ce qu'il y a à revenir; & pour crier que leurs Peres sont interessés dans le vingtiéme & dans les cinq Grosses Fermes; qu'ils ont des projets au Conseil que le Ministre doit appuyer; qu'ils les fassent prôner, afficher & publier à son de trompe: voilà les soins qui conviennent aux Sosies & aux Jasmins. Mais qu'a besoin CAMILLE de donner des fêtes à la Campagne & des bals à la Ville?

Pourquoi tant d'attention à rassembler dans ses Palais ce nombre de jeunes Chevaliers ? Dois-je en croire tout un Peuple qui me dit : Camille a des filles, & il cherche à les pourvoir ? Camille doit-il craindre quelles ne soient pas pourvues, s'il reste encore sur la Terre de l'honneur & des sentimens.

Diverti-toi, jeune ARISTE ; ne ménage point l'argent pour tes plaisirs ; donne à toutes mains à ces charmantes Actrices, qui se font payer si chérement les regrets qu'elles vendent. souffriras-tu plus longtems qu'AGLAE' te mette chaque jour le marché à la main, & qu'elle te menace de te donner pour successeur STRATON, que ton pere a affranchi ? Quelle ignominieuse concurrence pour toi ! Vends ton Marquisat, contente Aglaé qui ne demande que de l'argent. Que risque-tu à le faire ? Tu es garçon, & il te reste encore la ressource d'épouser la fille de Stráton.

Il est passé de distinguer des Freres par aîné & cadet. Les CROZOTS ne se parent point de noms de Champs, de Vignes ou de Marais ; ils tirent leur distinction de leur coffre : Il y a Crozot le riche & Crozot le pauvre. Que de Riches qui se croiroient heureux d'être pauvres comme ce dernier !

Qui est assez riche pour habiter ce Palais superbe, & qui est désert depuis si longtems ? Quel Prince pourra suffire à l'entretien & aux réparations de ces bâtimens si beaux & si vastes ? Qui jouïra des délices qu'y a rassemblé PULCHERIE, & qu'elle y a fait venir des extrêmités de la Terre ? A qui vont passer ses meubles précieux, & magnifiques ? Quelle sorte de gens va habiter ces Salons charmans, qu'un bois délicieux couvre contre les vents du Midi, & où les eaux d'un fleuve pur répandent une fraicheur si agréable ? Qui penseroit qu'une si belle demeure pût convenir à d'autre qu'à un Roi, si ce n'est VARRON qui a l'effronterie de la marchander ?

L'architecture vient de faire son chef-d'œuvre dans cet hôtel immense. Un composite regne dans la cour. Le marbre & l'or éclate par-tout. Les *Vitruves* du siécle se sont surpassés, pour porter ce bâtiment à la perfection où l'on le voit. Est-ce le Louvre qui est achevé ? Le peuple s'y trompe. On se recrie sur tant de beautés. Celui qui a fait bâtir un Palais si beau, meurt, & son fils n'ose avoir la hardiesse de l'habiter, & ne se croit pas assez opulent pour le faire : l'herbe pousse jusques dans les sales. C'est dommage, entend-t'on dire,

qu'une si magnifique Maison soit abandonnée. Des Princes la marchandent ; mais le prix les en dégoute. C'est SCAPIN à qui il est réservé de franchir audacieusement le pas. Il achete ce Royal Palais, il s'y loge, & l'embélit encore pour le rendre plus capable de paroître à ses yeux. Il a fait une si belle fortune, qu'il a chez lui, non pas une caisse, mais un tréſor. C'est lui qui épouse la sœur d'un Grand, à qui il fait présent de la Légion où son frere est simple soldat. Que te faut-il encore ? Scapin, ton nom t'embarrasse, je le sais. Tu serois charmé d'être sorti des Enfans-trouvés, & de n'avoir pas eu un Pere si connu. Eh bien, il y a un remède ; achete le cousinage de quelques Sénateurs. Il y en a qui sont estimés, qui n'ont pas d'autre nom que le tien, & qui s'en font honneur. Tu as des exemples. Avec de l'argent tu seras leur parent, leur cousin, leur frere, leur oncle, leur pere-même, si tu veux. Une chose te gêneroit encore, Scapin, & tu ne serois jamais satisfait de voir vivre ces Vieillards éternels, ces hommes de soixante, soixante-dix, ou quatre-vingt ans, qui ont encore la mémoire bonne, & qui n'ont pas la complaisance d'oublier bien des choses. Ce sont, il est vrai de vilains Jour-

naux, que ces gens-là; car qui diroit sans eux, là étoit planté le bouchon du Pere Scapin, & là il écorchoit impitoyablement ses Hôtes?

Orgueilleux Partisans, lisez dans l'avenir de votre fortune par la punition de *Nabuchodonosor*. * „ Ce prince fier & altier se „ promenoit dans le Palais de Babilone; „ & il commença à dire : n'est-ce pas là „ cette grande Babilone, dont j'ai fait le „ siége de mon Royaume, que j'ai bâtie „ dans la grandeur de ma puissance & l'é- „ clat de ma gloire? A peine ce Roi avoit „ prononcé cette parole, qu'on entendit „ cette voix du Ciel : voici ce qui vous est „ annoncé; ô Nabuchodonosor Roi : votre „ Royaume passera en d'autres mains, vous „ serez chassé de la compagnie des hom- „ mes, vous habiterez avec les animaux „ & avec les bêtes farouches.... jusqu'à „ ce que vous reconnoissiez que le Très- „ Haut a un pouvoir absolu sur les Royau- „ mesdes hommes & qu'il les donne à qui „ il lui plaît.

Grandeurs humaines, vanités, orgueil, qu'êtes-vous devant Dieu? Insolens Enfans de la Terre, superbes Nabuchodono-

* *Dan. chap.* VI.

fors, penſez à la juſtice de Dieu. Votre puiſſance tiendra-t'elle contre celui qui briſe comme un verre, les têtes des Rois?

XVIII. ET DERNIERE LEÇON

DE LA MORT.

*„ O Mort, que ton ſouvenir eſt amer „ à un homme qui vit en paix au „ milieu de ſes biens; à un homme qui „ n'a rien qui le trouble, à qui tout réuſſit „ également, & qui eſt encore en état de „ goûter la nourriture! O Mort, que ta „ ſentence eſt douce à un homme pau- „ vre, à qui les forces manquent; qui eſt „ dans la défaillance de l'âge, accablé de „ ſoins, ſans eſpérance, & à qui la pa- „ tience manque dans le mal qu'il ſouffre!

Le terme des plaiſirs c'eſt la mort: le terme des peines c'eſt la Mort. Où trouver alors cette grande différence qu'on établit entre le Riche & le Pauvre? Les Richeſſes & la Pauvreté n'ont qu'un même tombeau.

Tout homme au lit de la Mort eſt vieux. L'avorton, qu'on tire par lambeaux du ſein de ſa mere a cent ans.

Penſez

Penſez à la Mort. Tout nous retrace cette importante Maxime. Tout nous la crie: Toute la Nature entiére l'affiche. Nos Ayeux l'ont dit à nos Peres ; nos Peres nous l'ont repeté : mais y réfléchit-on ? On n'a pas d'ordinaire aſſez de réſolution pour vouloir la connoître.

Réflexion ſur la Mort, Mine de converſions. J'entens dire que c'eſt mourir tous les jours que de penſer qu'on le doit faire une fois, & qu'il y a plus de douleur à penſer à la Mort qu'à la ſouffrir. N'eſt-ce pas en juger comme les aveugles des couleurs.

Autant de portes qui conduiſent à la Mort, autant de chemins ouverts à l'intérêt & à la duperie. Que les Charlatans ont beau jeu avec les peureux ! Un ou deux Grands ſont-ils morts ſubitement? voilà le bon tems pour paroître. Allons, ARNION, reviens de cette ſolitude, où tu t'es enterré pendant deux mois : montre toi : voilà l'heure. Diſtribue tes petits ſachets. Voi quel prix tu y veux mettre ; on ne marchandera pas. Peut-on acheter trop cher une garantie contre une maladie fantaſque qui paroit comme un voleur au coin d'un bois? Quand on n'a pas de tes ſachets, on en meurt bruſquement ſans dire adieu à per-

ſonne, & quand on en a, l'on en meurt auſſi; mais eſt-ce ta faute, ou celle de ta poudre ? On doit bien penſer que tu ne cautionnes pas l'immortalité. N'importe, il eſt de mode d'en avoir. La Cour, la Ville & la Province ſemblent s'être donné le mot, pour travailler à ta fortune. Jouis du tems, tiens la main, enrichis-toi. Quel excellent topique que ta poudre ? Elle te guerit de la faim, toi & ta famille, & offre à ta femme la commodité de renouveller ſes robes de Printems & d'Automne. Quel bien en revient-il au Public ? Beaucoup ſans doute; puiſque ta poudre ne fait point de mal. C'eſt une qualité qui n'eſt pas toujours annexée aux charlataneries, & qui peut bien avoir déterminé l'approbation de Chicoyneau.

Dans la fleur brillante d'une bonne ſanté, on donne dans l'eſprit fort. On jouit amplement du Monde préſent, & l'on ne peuſe guéres à la vie future. Que dis-je ? Croit-on qu'il y en ait une ? On fait doubler les ſerrures de ſes coffres forts; on étiquette ſes ſacs, on fait faire les fouilles d'un bâtiment immenſe, que l'on compte faire élever au Printems ſuivant; on plante de jeunes bois; on s'intereſſe ſur des vaiſſeaux qui doivent faire des voyages de long

cours, & pendant une maladie sérieuse on en attend encore des nouvelles, bonnes ou mauvaises, comme pour soi seul; tout l'interêt n'est cependant que pour des successeurs avides. Votre fin approche, & leurs désirs s'accomplissent.

La Mort est un jeu & un badinage, dès qu'on peut s'en croire encore loin: se montre-t'elle? On baisse la lance. L'esprit fort ne loge guéres entre une pleurésie & une fluxion de poitrine, on le voit s'évanouir: l'homme seul reste, & la Religion triomphe. Les craintes d'une autre vie paroissent aussi justes qu'affreuses. On commence à croire qu'il y a un Dieu; parce qu'on redoute sa justice. Souvent le moment est coupé au milieu de la réflexion, souvent la mort subite l'enléve à celui qui s'y attendoit.

Polycesте répandu dans le grand Monde, admis dans la bonne compagnie, l'ame de tous les petits soupers, esprits folet dans le badinage, esprit fort dans la Religion, fort de soutenir une thése sur la mortalité de l'ame, & le peu de nécessité d'une Divinité. Homme tout dévoué au hasard, il lui donne l'intendance de tout. C'est, selon lui, le hasard qui ramene sans inégalité les saisons en leur tems, qui jau-

nit les moissons & meurit les fruits. C'est lui qui conduit les phases de la Lune & le retour du Soleil. Ce hasard-là me semble à moi bien réfléchi & bien prudent; mais Policeste ne le regarde que comme une suite du premier hasard qui a assemblé les parties de l'Univers. Que d'intelligence dans ce hasard! Que d'ordre dans ses opérations! Pas la moindre quinte, pas le plus léger caprice. Rien de tout ce qu'il a placé ne se dérange. O hasard merveilleux! si la Foi ne me faisoit croire un autre Dieu que toi, ou si Policeste vouloit reconnoître que tu fusses un Dieu, tu serois le mien. Mais Policeste n'en croit point, absolument point. Au détour de la rue un jeune étourdi marche sur le pied de mon Docteur du hasard: voilà mes deux jeunes gens aux gros mots, l'épée à la main. A la troisiéme botte, Policeste, percé de part & d'autre, tombe sur le pavé, & ne respire qu'autant de tems qu'il lui en faut, pour démentir le système d'impiété qu'il a toujours suivi; il meurt en disant: ô mon Dieu!

On reçoit la vie sans le savoir; on en jouit sans y réfléchir, & le prix ne nous en paroit tel qu'il est, que lorsqu'il ne nous reste guéres plus que le moment d'y penser.

Ce que l'on rencontre d'abord sur les

cônfins de ce monde & de l'autre, ce ſont les regrets du mauvais emploi que l'on a fait du tems.

Dans une de ces parties de plaiſirs où l'on ſe ſacrifie avec tant de joie & ſi peu de ménagement aux caprices extravagans des femmes, TRIPHEMON a gagné par complaiſance pour la charmante ARSURE une fluxion de poitrine & une pleuréſie. La complication des deux maladies demande des remédes contraires. Conſultations ſur conſultations; les plus célébres de la faculté mandés, la femme & les enfans de Triphémon en pleurs, attendent au dehors le réſultat de leurs avis. Les médecins ne veulent pas d'abord aſſommer les gens par une mauvaiſe nouvelle; ils ménagent habilement les douleurs aux parens, comme ils ménagent pour eux-mêmes leurs viſites & leurs droits. Du premier moment il faut laiſſer dégager les ſimptôme. Le lendemain on eſt mieux inſtruit, & la maladie prend un bon cours. Le ſurlendemain le malade empire; mais c'eſt ſon mauvais jour: ce n'eſt rien. Au quatriéme jour, là là. Au cinquiéme, encore mauvais jour. Doubles conſultations, triples viſites, potions cordiales, juleps, ſaignées, tous les Confreres de la Faculté prennent

hypothéque sur la succession du moribond. Le malade ne s'inquiéte que de sa santé, on ne lui parle que de cela & il ne parle pas lui-même d'autre chose. Enfin, au septiéme jour il se trouve si mal, qu'on ne peut plus le dissimuler à la famille : le Médecin ordinaire se charge d'en avertir la femme de Triphémon. Dès le premier jour de la maladie il auroit pu lui dire la même chose ; mais il n'étoit pas tems de faire finir ses visites. Que dois-je craindre ou espérer, dit Madame Triphémon ? Le malade ne reviendra pas, ainsi prenez vos précautions. On jette une larme ou deux ; on pense à ses affaires particuliéres ; on a de grands enfans qui sont majeurs, & qui vont entrer de plein droit dans la succession, on ne se trouveroit pas trop à son aise si l'on s'attendoit à eux. On travaille à la hâte, comme pour soi-même. L'argent comptant, les actions, les billets à ordre & une partie des bijoux changent de place. Et le moribond ? Il reste dans son lit où des gardes le soignent, & où il prend des remédes inutiles. Sa femme va lui rendre une derniére visite ; il lui prend une crise devant elle. Eh ! vite, eh ! vite : un Confesseur. Monsieur en a-t'il un ordinaire ? On ne lui en connoit point. Un la-

quais court au couvent le plus proche, amene un Capucin qui exhorte le mourant, qui ne voit & n'entend plus, à recevoir la mort avec toute la réſignation d'un bon Chrétien. Un autre laquais a été à la paroiſſe demander les Sacremens pour Triphémon. Le Curé arrive avec le ſaint Viatique, & le Capucin expédie en total au moribond, qui ne lui a rien dit, une abſolution de tous les péchés qui ſont contenus dans les Sommes de Vaſqués & de Sanchés. Après une courte exhortation, qui ſouvent n'a pas lieu, le Curé adminiſtre les derniers Sacremens à Triphémon, qui tombe auſſi-tôt en agonie. Une derniére criſe le prend, il eſt paſſé. Là le déſeſpoir s'empare de tous les geſtes de la veuve, elle pleure beaucoup. Ce ſont de gros ſoupirs & des ſanglots effrayans; on les compte de l'Anti-chambre; chaque viſite les renouvelle. Qu'on la laiſſe ſeule & elle s'appaiſera : de bonnes amies prétendent la conſoler, en lui diſant qu'il eſt mort en bon Chrétien. Quelle pénitence! Quelle confeſſion ! Quel abus des Sacremens ! Quelle mort!

La plus grande marque de converſion qu'un Confeſſeur puiſſe tirer quelquefois d'un moribond, git dans un ſerrement de

doigts qui peut devenir contradictoire, & qu'occasionne souvent la derniére crise, qui emporte le pénitent.

Quel est votre but lorsque vous parlez de Mort à ISOCRATE? La prescience de Dieu, qui sait tout & qui gouverne tout, le rend extrémement tranquille sur chaque événement. Il n'en est & n'en veut être que le spectateur : il se croit en droit de ne rien faire, puisque Dieu peut faire tout. La rigidité d'une destinée inévitable couvre en tous tems le vice de son indolence.

Le Moribond pleure, se lamente, a des regrets : bons signes de conversion, dit-on. Rien moins que cela au lit de la Mort : on ne pleure que soi-même, & on ne regrette que ce que l'on laisse.

La longue vie devroit nous accoûtumer à la Mort. A cent ans, par exemple, ne feroit-il pas tems de penser que l'on doit mourir ? Moins que jamais. Un jeune homme se résoud à la Mort, & un vieillard y est forcé. Chaque année est un nœud de plus ajoûté à la chaîne qui nous attache à la vie.

A quatre-vingt-dix-huit ans, hier encore, ALIBE a négocié une grande affaire, qui dans trois mois doit ajoûter deux millions, aux vingt millions dont trois ban-

queroutes frauduleuſes l'ont rendu poſſeſſeur. Hier Alibe eſt ſorti à minuit de chez une maîtreſſe qu'il entretient depuis trente ans. Hier encore il ordonnoit de changer au Printems ſuivant l'état d'un Parterre a l'Angloiſe ; & aujoud'hui Alibe eſt dans ſon lit. Une défaillance de nature lui dit qu'il n'eſt pas immortel. *Dumoulin* même l'aſſûre que tous les ſecrets de la Faculté ſont déſormais inutiles pour lui. Alibe lui-même le ſent bien ; cependant il eſt ſi doux de vivre. Dans ces momens un ſeul jour dévient bien cher ; mais ce n'eſt pas un ſeul jour qu'il faut à Alibe. Il démande qu'on lui prolonge encore ſa vie pendant trois mois. Ce bien, dont il a été ſi idolâtre, il le ſacrifie à l'eſpérance de pouvoir vivre trois mois de plus. Il en offre à Dumoulin autant qu'il en peut déſirer, (c'eſt beaucoup dire,) s'il le contente en ce point. L'inſenſé ! qui croit que ſon Médecin eſt un Dieu. Dumoulin aime l'argent, & il ne tiendra pas à lui de gagner celui qu'Alibe lui préſente. Cependant la nature les trompe tous deux, & Dieu ſe rit des projets de l'un & de l'autre. L'art de Dumoulin, aidé des ſecours de Dieu, a ménagé au vieillard un mois entier, qu'il a bien payé, & que Dieu ne lui a laiſſé, que

pour lui donner le tems de se reconnoître & de se détacher des biens du monde. A quoi Alibe a-t'il employé ce mois précieux ? A s'attacher davantage au monde, & à ne travailler qu'aux affaires du monde. Et son salut ? Il y a pensé, si c'est véritablement le faire, que d'enrichir une petite chapelle chez des moines, & d'y fonder à certains jours de l'année double portion pour eux. Quelle honteuse satisfaction ! est-elle tolérable ? C'est peu dire : elle est suivie & applaudie. Quoi, mettre Dieu de complicité avec soi dans ses vols, le faire le recéleur de ses rapines ! On croit légitimer ses fraudes en en faisant part à des Moines. On pense assûrer le bien de sa famille contre la vengeance de Dieu, en donnant à des Moines un plat de plus à certains jours. Ne rougissez-vous pas de ce trafic, Moines gourmands ? Non ; vous en vivez. Mais le Seigneur châtie les enfans de l'iniquité des Peres. Le bien acquis par l'injustice se dissipe par la débauche. La troisiéme génération se trouvent souvent au niveau du bisayeul. Les forces d'Alibe diminuent, & il se croit en sûreté de son salut par cette œuvre pie. Pourquoi ne le croiroit-il pas, si on lui a dit ? Que dis-je ? Il ne se croit pas encore près de mou-

rir : il passe encore la journée avec sa maîtresse : & s'il pense quelquefois la nuit à la mort, il ne la craint que parce qu'elle le doit séparer de ses millions. Il y a un secret pour le guérir de cette peur. Qu'on me transporte Alibe de ses appartemens brillans dans le lit d'un hôpital. Rien de tout ce qui l'environnera alors ne l'attachera au monde ; parce que rien de tout cela ne lui appartient. Tout ce qu'il y verra ne servira au contraire, qu'à parer la Mort à ses yeux.

On ne meurt difficilement, que parce qu'on quitte davantage. Rien de plus aisé à un pauvre que de mourir. J'en dirois autant du Philosophe, s'il regardoit la Mort avec une stoicité plus Chrétienne & moins animale.

Zenon n'a point certainement passé sa vie sans penser à la mort. Il y a même plus pensé qu'un Chartreux, ou qu'un Moine de la Trappe ; mais avec des sentimens bien différens. Ceux-ci font sur la mort des réflexions utiles à leur salut, & ne l'envisagent que pour se porter davantage à mépriser les plaisirs du monde, & Zenon n'y a réfléchi que pour s'exciter à jouir avec plus de sensualité & moins de réserve de toutes les délices de la vie. La mort lui a

paru un terme inévitable, qui ne lui a pas fait peur. Une indiſpoſition le prend; ſon Médecin, qui le connoit, lui dit nettement qu'il faut mourir, & que tout le régime n'eſt pas capable de le ſauver. Zénon l'écoute ſans frayeur, continue ſes études ou ſes occupations, & dit en riant à ceux qui le viennent voir, qu'il n'a plus que vingt-quatre heures à vivre. On lui parle de Confeſſeur : il remercie très-froidement des ſoins que l'on veut prendre de lui, & finit par défendre ſérieuſement de lui en parler davantage. Malgré tout on lui en préſente un. Zénon fronde d'abord la Revélation & les Myſtéres. Théologue blanchit devant lui, & ſe reſtraint charitablement à ne lui demander qu'un ſimple aveu de l'exiſtence de Dieu. Rien; Zénon ne lui répond pas, le congédie poliment, ordonne de lui donner un Louis pour ſa vacation, dit-il, & le prie inſtamment de ne ſe pas donner la peine de revenir l'étourdir. Théologue ſort; & un moment après Zénon ſent que ſon ame va ſe ſéparer de ſon corps : ou pour parler comme lui, que les eſprits vitaux vont ſe diſſoudre & ſe diſſiper. Sa famille en larmes n'eſt pas capable de lui donner la moindre terreur de la Mort, & de la Juſtice de Dieu.

Sans avoir absolument approfondi s'il y a un Dieu ou non, Zenon a vêcu comme ceux qui croient qu'il y en a un. Il a été bon citoyen, excellent ami, & parent desintéressé. Il a fait du bien jusques à ses énemis, il ne lui manquoit que de mourir Chrétien, pour assurer le mérite de ses bonnes œuvres. Il ne faut qu'une vie comme celle de Zenon, pour peupler le monde d'honnêtes gens, & il ne faut qu'une mort comme la sienne pour le peupler d'Athées.

Qu'importe à un homme de bien de mourir sur le Trône ou sur le fumier? Le seul malheur à la mort, c'est de mourir sans vertus.

Caron est malade au lit; en reviendra-t'il ou non? Demandez-le au Médecin. Non, demandez-le à Caron lui-même. S'il croit s'en tirer, vous lui verrez toujours la même indifférence pour son salut; craint-il d'en mourir, il lui faut un Confesseur. On lui en amene un: il croit tout ce qu'on veut, & fait tout ce qu'on veut. Il meurt enfin après avoir obéi à tout ce qu'on a désiré de lui; & le Directeur assure la famille de la bonne mort du défunt. Oui, oui, il est bien mort, car il n'en reviendra pas; ce seroit faire son salut bien à son aise. Capucins, Pénitens qui

vous enterrez dans des déserts, que vous êtes fous, ou que ceux qui meurent comme Caron, sont malheureux!

Valentin a fait pendant sa vie une collection curieuse de tableaux de toutes espéces. Non, d'une seule espéce. Il y avoit dans ses terres cent familles qui manquoient de pain. Qu'importe : qu'elles en gagnent ; & il dépensoit pour se satisfaire, des cent mille écus. Cherchoit-il les bons ouvrages ? Non ; mais ceux qui étoient défendus. Il auroit préféré une Venus de T. à une Vierge de Rubeuf.. Il lui falloit des nudités qu'il gardoit dans un petit Cabinet, qu'il ne montroit qu'à ses intimes, & qu'il ne trouvoit jamais si belles, que lorsqu'il les comparoit au naturel : c'étoit son élément. Une fiévre prend à Valentin ; un Confesseur instruit condanne ces Tableaux ; Valentin soupire, & y fait porter la flamme & le feu. Ah! Que la Mort défille les yeux des hommes, & qu'elle fait faire des sacrifices forcés! Le moindre mal qu'il pouvoit arriver à Valentin de sa maladie, c'étoit d'en mourir. Que de regrets de moins?

Me parle-t'on d'une conversion à la mort ? J'attends le moribond au centiéme jour de sa convalescence. Meurt-il de sa

maladie ? je doute même du repentir.

On se demande, HERMES est-il bien mal, n'y a t'il plus d'espérance ? Quelle question ! puisqu'il permet qu'on lui amene son fils & sa fille qu'il n'a pas voulu voir depuis vingt ans. Point de simptômes de mort plus évidens que la reconciliation.

Une maladie paroissoit avoir converti LICAS. C'eût été un crime d'en douter, après les preuves presque sincéres qu'il en donnoit : on se seroit presque cotisé pour sa béatification. Il y a un tems où c'est un bonheur de mourir. Licas revient en santé, & l'on s'apperçoit bien qu'il étoit malade, & qu'il est guéri.

On envie, lorsqu'on est alité, le bonheur du saint Roi Ezéchias : * mais l'imite-t'on quand on se porte bien ? A qui d'entre nous cependant, le Seigneur n'a-t'il pas accordé quinze années de vie après une maladie ? Quel miracle plus grand, que celui de vivre des trente, quarante, cinquante ans & au delà ?

Avec le tems les cendres des Rois ne se distinguent pas de celles de leurs Valets-de-pied. Que de Grands de la terre dont la mémoire s'est perduë !

* *Les Rois, Liv.* IV. *chap.* XX.

Tous les jours de notre vie ſont des feuillets blancs le matin, & où nous écrivons dans la journée, pour n'être jamais effacées, toutes les actions de notre vie. N'y traçons donc rien d'indigne de celui qui doit y lire. Vivons pour ne mourir jamais, & vivons avant que cette terrible voix ſe faſſe entendre : Il n'eſt plus.

Fin du Second & dernier Tome.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

CLEF NATURELLE

Des Portraits de ce Siécle, contenus dans ce second Tome.

A

ACTEON, époux commode. *page* 47
ADONIS, jeune Guerrier dameret, qui se fait entretenir par des femmes. 178
AGAPET, Petit maître vain de la tournure de son habit. 51
AGATON, ami du jour. 44
AGRIPPA, Financier qui fait l'homme de conséquence. 211
ALBINE, femme galante. 135
ALIBE, riche millionaire, qui se croit en sûreté de son salut pour quelques fondations. 232
ANDRE', bigot, tuteur fripon. 82
ANTAGORAS, plaisant manqué, jusqu'à rire des infidelités publiques de sa maîtresse. 217
ANTHE'E, Seigneur qui prend le nom & les armes d'une femme moins noble que lui. 81
ANTOINE, Général d'armée, qui

fait perdre une bataille par jalousie. 22
ANTONIN, Payſan qui fait fortune au ſervice d'un homme heureux. 38 & 39
ARGENE, Curé qui va prêcher à la cour par ambition. 25
ARISTE, jeune Seigneur qui ſe ruine avec ſes maîtreſſes, ſur le réconfort d'épouſer la fille d'un Partiſan. 220
ARISTON, homme en dignité, qui réuſſit mal en pouſſant ſa famille. 33
ARNION, Charlatan. 225
ARTAMENE, galant ruſé. 182
ASTOGUE, Pere qui décide la vocation de ſon fils par ſes incomodités corporelles. 136
AVARIN, Financier, qui ſe ſacrifie au déſir du gain. 50

B

BELISE, femme dupe. 182
BALLEVIQUE, fou juſqu'à vouloir voler. 79
BELOLOGUE, Prédicateur dameret, comédienne déguiſée. 159
BERILLE, Robin qui ſe ruine pour fille d'Opera, qui le plante là. 196
B.... dévot par amour propre. 67

C

CALLIDE, Abbé ambitieux, qui souffle un bénéfice à son ami. 55
CAMILLE donne des bals, & des fêtes, pour mettre ses filles en parti d'épousailles. 219
CARON, homme qui ne se convertit qu'à la mort. 237
CELADE, Abbé poupin. 150
CHRISES, homme de plaisirs, Tuteur, homme de bien. 82
CHRISOGONE, millionnaire, dont les enfans commencent à ne plus être à leur aise. 218
CHRISOLATRE, à tout propos fait montre de ses richesses. 127
CLARUS, tient à l'épée & au rabat, les prend par caprice, & les quitte de même. 36
CLEOPHORE emprunte à toutes mains. 87
CLIDAMIS est fou des danseuses. 84
CLITHEON, Ecclésiastique qui ne fait bien que par vaine gloire. 142
CLITIPHON, Robin souffleté & patient. 194
CRATERE, ami du mari à cause de la femme. 47
CRISPIN, nouveau riche, qui épou-

se une fille de la faveur. 23

D

DAPHNIS, Seigneur peu avancé, qui parvient aux honneurs par sa femme. 27

DIPHILE, homme vain, qui porte sur lui tous ses bijoux. 68

E

EAQUE, Robin libertin. 198

EROPHILE, homme colère. 96

EUMENES, Guerrier, Amant *par interim*. 176

EUTICHRATE, Robin qui aime les solliciteuses. 24

F

FINON, Directeur tartuffe. 152

FLACCUS, ordonne son tombeau dans une nouvelle Eglise, & reste enterré dans le village où il est mort. 69

G

GERVAIS fait consister la dévotion en bagatelles. 76

H

HARPION, Partisan qui entretient des femmes qui le trompent. 186

HERMAMISE, hipocrite, qui donne dans les dehors de la dévotion, qui abandonne le fond. 162

HIPPOCRON, Ecclésiastique ambitieux & rusé. 142

I

IPHICRATE, Robin poltron, rossé. 194
ISOCRATE, Déïste qui ne croit qu'au destin. 232.

L

LENOR, Amant, à qui son ami souffle sa Maîtresse pendant qu'il étoit malade. 116
LICIDAS, adultére qui légitime les amours. 196
LINDOR, fait faire un théâtre pour contenter le gout que sa maîtresse a pour la danse. 84
LODIVITE, Seigneur que ses maîtres-d'hôtel ruinent. 91.
LYSIPPE, homme facile, qui va par-tout où l'on le mène. 101.

M

MANSON, se sert de la ressemblance de son nom pour se faire valoir. 199
MARC, prodigue dans la mauvaise fortune, & avare dans la plus brillante prospérité. 90
MENOPHILE, homme changeant dans ses sentimens. 104

MILDOR, orgueilleux impertinent. 211
MOMISPHORE, prédicateur comique. 160
MONCADE, quitte les finances & achete une belle charge à la cour. 24
MONDOR achete ſes plaiſirs. 186
MONTALTE, Epoux plein de morgues contre ſa femme. 5

N

NEOLON, donne cent louis pour parler au diable. 112
NIGER, Juge ignare. 191
N.... dévot poltron. 172

O

OLENE, demeure dans une *petite Maiſon*. 111
ONUPHRE, Eccléſiaſtique intéreſſé. 149
ORANTE, mineur qui emprunte des uſuriers, dans l'eſpérance de payer des Lettres de Reciſion. 100
ORGASTE, ne demande des gens que des complimens ſur ſon diamant. 69
ORGON, Juge, qui fait tout pour ſa maîtreſſe & rien pour ſa femme.

P

PANCRACE, Prêtre inéxorable. 124
PARIS, Amant, mari italien. 86
PATELIN, Bigot qui garde un dépôt considérable. 125
PHÆDON, médecin accrédité par caprice. 100
PHILINTE, homme de mérite gratifié d'une grande dignité qu'il n'a pas mandiée. 23
PHILON, fait un héritage des bénéfices de son frere pour son fils. 137
PHORBAS, ami qui devant demander une Demoiselle en mariage pour son ami, la demande pour soi. 56
POLÉMISTE, court les nouvelles actrices. 76
POLICESTE, Athée donnant tout au hazard. 227
POLLION, Papillon de coulisses, qui ne prend de femme que par vanité. 75
PORPHIRE, grand Seigneur qui ne laisse que des dettes pour faire parler de lui. 81

R

RHADAMANTE, assigne les gages

de ſes domeſtiques ſur les ſollicitations. 203
RUFFIN, Robin précieux. 200

S

SCAPIN, nouveau riche, qui a acheté un hôtel ſuperbe. 222
SOPHRONIE, femme galante, reſſource des officiers mal à leur aiſe. 184

T

TANCREDE, amant corſaire. 182
TANGUEL, Prêtre marchand. 124
THEOBALDE, Eccléſiaſtique ambitieux parvenu par les femmes. 37
THEOCRITE, Curé qui aime à plaider. 121
THEODAS, Prédicateur à la mode. 158
THEODULE, Curé qui veut ſe vanger de ſon Vicaire, qui lui avoit enlevé une riche pénitente. 54
THEOGENETE, Curé décorateur. 144
THEOMENE, bénéficier titré, que ſes débauches ont rendu valétudinaire & impotent. 163
THEOPHILE, dévot, mauvais ami. 59
THEOPHORE, Eccléſiaſtique im-

périeux. 146
THERAMENE, distrait par vanité. 95
THERSITE, mari qui se ruine pour se racommoder avec sa femme. 104
THESSANDRE, Juge qui vend ses arrêts aux bonnes graces de sa maîtresse. 202
TIMAGENE, Robin circonspect. 199
TIMANTE, Robin esclave de sa femme. 3
TIMON, Robin courtisan. 22
TIRCIS, petit maître de peu de durée. 90
TIREMILLION, Partisan qui est prodigue avec les Actrices. 215
TRIPHEME, Directeur vain & intéressé. 145
TRIPHEMON, moribond à qui on ne parle de la mort qu'à l'agonie. 229
T.... Oncle, qui parvient par la faveur. 34

V

VALENTIN ne revient qu'à sa mort de son goût pour les nudités. 238
VARIUS, jeune sot, qui se tient fier de la faveur où sont ses pa-

rens. 35

Z

ZENON, homme de bien, qui meurt athée. 235.

Fin des Portraits du second Tome.

a39003 009547513b